



24340



4
Hist. pols. 8983

Autoren: Caractères
de l'amitié, Paris 1754
jest Caraccioli L. Aut.
marquis
nob. Barbier I, 498

Tenue jest talie autoren
Lettres à une illustre
morte, Paris 1770

nob. Est. XIV. 55

LETTRES
A UNE
ILLUSTRE MORTE,
DÉCÉDÉE EN POLOGNE
depuis peu de tems,

OUVRAGE DU SENTIMENT,
où l'on trouve des Anecdotes aussi
curieuses qu'intéressantes.

? Par l'AUTEUR des *Caraâteres de l'Amitié.*



A PARIS;
Chez BAILLY, Libraire, Quai des Augustins,
à l'Occasion.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

LETTER

TO

THE

LIBRARY

OF

THE

UNIVERSITY

OF

CRACOVIA

24340 I

BIBLIOTHECA



UNIV.

AGELL,

CRACOVIANENSIS

P R E F A C E.

S'IL est encore de vrais amis sur la terre , j'aurai sûrement leur approbation : s'il n'en est plus, tant pis pour le Livre & pour l'Humanité.

J'ai joint à cet Ouvrage cinquante Lettres originales de l'Illustre Morte à qui j'écris , comme un monument qui la fera connoître à mes Lecteurs, beaucoup mieux que tous mes Eloges & toutes mes réflexions.

PREFACE

Si est concors de vrais amis
sur la terre, l'amour s'élève
leur approbation : s'il n'en est
plus, tant pis pour le livre &
pour l'auteur.



La
d'un
l'homme
comme
sont connus
beaucoup mieux que tous mes
Eloges & toutes mes réflexions.



LET T R E S
A U N E
ILLUSTRE MORTE.

LETTRE PREMIERE.

ILLUSTRE MORTE,

LE TRÉPAS ne vous ayant rien ôté de ces vertus qui furent le principe de mon attachement, je vous écris comme à une personne toujours vivante. Ce n'est point ici l'illusion d'un préjugé qui me joue : la mort ne peut avoir de prise ni sur nos pensées, ni sur nos sentiments. Il est de

l'essence de l'ame de triompher des horreurs du tombeau.

Si j'adressois mes hommages à une cendre insensible, on feroit en droit de me placer parmi les Auteurs romanesques : mais c'est à votre esprit, Illustre Morte, à cet esprit existant au sein de la Divinité, que j'expose mes réflexions & mes regrets.

Hélas ! tant d'êtres inutiles surchargeant la terre, tant d'hommes pervers jouissent du bienfait de la vie ; & dans votre septieme lustre, vous descendez chez les Morts !

Qui suppléera désormais à ces œuvres magnanimes qui remplirent si dignement vos jours, à ces charmantes Epitres que vous écrivîtes avec tant de délicatesse & d'humanité ; à ces délicieux entretiens où la Méta-physique & la Morale déployoient ce ce qu'elles ont de plus sublime & de plus excellent.

Il ne nous restera donc plus qu'un simple souvenir de vos talents & de

vos vertus ; & je ne vivrai que pour
me rappeler qu'autrefois j'eus le bon-
heur de connoître celle qui fut l'orne-
ment de son siècle & de sa nation. Un
si riche présent du ciel devoit-il nous
être si tôt enlevé !

Permettez , Ombre respectable ,
que dans un tems où vous n'êtes plus
susceptible d'amour propre , & où
l'on ne peut me soupçonner d'intérêt
& de flatterie , permettez que je paie
un tribut à vos rares qualités.

Il est juste que mon amitié vous dé-
dommage de toutes les louanges que
vous ravit votre propre modestie , &
que je fasse revivre , après votre mort ,
tant d'éloges que vous étouffâtes pen-
dant votre vie.

On ne me taxera point d'exagéra-
tion. Je me tairai pour vous laisser
parler , & mes Lettres ne seront rem-
plies que des vôtres.

C'est ma consolation , c'est ma lec-
ture favorite , que le recueil de vos

épîtres. J'aurai soin d'en extraire tout ce qui pourra développer votre belle ame , & manifester votre esprit.

Hélas ! lorsque je vous disois que je manquerois au secret , & que tôt ou tard mon admiration divulgueroit vos Lettres ; je ne prévoyois pas que votre mort en feroit l'occasion.

Funeste mort ! elle glace mes sens , elle engourdit mon esprit , & elle ne me laisse que l'usage des doigts , pour vous tracer une ébauche de ma douleur.

LET TRE II.

AH ! illustre Morte , quelle est mon affliction , quand je jette un regard sur cette ville que vous embellissiez de vos charmes & de votre esprit , & où vous ne subsistez plus que dans le cœur de vos amis ! Je parle de *Varsovie* , cette cité remplie de magnificence & d'éclat ; mais qui ne me pa-

roissoit brillante , que parceque j'y voyois reluire vos vertus.

C'est-là qu'après avoir recommandé qu'on me montrât votre portrait , où l'on vous avoit peinte avec un de mes ouvrages à la main , vous voulûtes connoître l'auteur.

Je vous entendis & je vous admirai , comme une Philosophe dégagée de la matiere & des sens , comme une personne absolument étrangere à tout ce qui s'appelle vanité.

Jour à jamais précieux ! qu'il répandit de lumieres dans mon ame ! comme j'étois étonné de trouver tant de connoissance & tant de modestie ! Par quel hasard , disois-je en moi même , la science est-elle venue se placer chez une femme illustre qui sembleroit ne devoir aimer que les honneurs & les plaisirs ! Oh ! il y a ici quelque enchantement.

Nous discourûmes , je m'en souviens , (hélas ! qu'est devenue cette époque ?) nous discourûmes sur la

métaphysique de l'immortel Mallebranche , & vous prîtes la généreuse résolution de lire *la Recherche de la Vérité* , & de remplir votre ame des sublimes idées qu'il contient.

Ce livre , qui le croiroit ? n'eut , pour vous , rien de difficile. Il n'offrit à votre esprit que des beautés ravissantes , ainsi que vous me l'écrivîtes dans la première lettre dont vous m'honorâtes , & qui devint la source d'une infinité d'autres.

Il y a du prodige dans ce qui m'arrive au sujet de ce divin ouvrage , me marquiez-vous , j'en lis un chapitre , il m'enleve ; je sens que quelque chose de plus fort que l'admiration s'empare des puissances de mon ame , de sorte que je ne puis m'arracher à cette lecture , tant j'y trouve de goût & de plaisir.

Ah, illustre Morte , quel aveu ! qu'il vous fait honneur ! il suffit lui seul pour manifester toute la profondeur de votre esprit : ce n'est-là ni le langage d'une femme que le goût de la parure

auroit séduire, ni le jargon du monde :
Oh , que vous êtes supérieure à vos
agremens , à vos titres , à votre nom ,
lorsque vous oubliez tous ces avan-
tages , pour ne vous occuper que de
la véritable Philosophie ! Avec quel
empressement *Descartes* ne se fût-il
pas rangé au nombre de vos admira-
teurs ! lui qui entreprit un voyage si
périlleux pour converser avec une
Reine qui ne vous valoit pas.

En vous ouvrant la carrière du
Mallebranchisme que vous parcourû-
tes avec éclat ; vous faîtes l'essai de
cette éternité où maintenant, toute en
Dieu, vous ne voyez que lui , & vous
ne vous occupez que de lui. Vous mé-
prisiez trop la terre pour y rester plus
long-tems. Il n'y avoit que le ciel ,
digne d'un cœur comme le vôtre.
L'Arbitre de nos destinées l'a su ; rien
n'échappe à ses regards , il a voulu
vous y placer. *Bonheur immense pour
vous ! malheur accablant pour moi !*

LETTRE III.

LE fameux Volf , dont les ouvrages vous étoient familiers , montoit tous les soirs dans une espece d'observatoire , à dessein d'y voir une parente qu'il aimoit beaucoup plus que lui-même ; & qui lui avoit promis quelques jours avant que de mourir , de lui apparôître , au cas que la chose fût possible. Il se trouva toujours seul à ce rendez-vous , comme on peut bien le présumer. Mais , au lieu de lui reprocher de la foiblesse dans cette circonstance , j'admire ici la force & la durée de son amitié.

Eh , d'ailleurs ! pourquoi un Philosophe convaincu de la vérité d'une ame immortelle , ne pourroit-il espérer quelque relation avec les morts ?

Ah ! par grace , s'ils peuvent se faire entendre , dites - moi , je vous conjure , de quelle maniere vous vivez. Est-ce dans un abîme de délices qui absorbe toutes les idées de votre vie

mortelle ? ou dans une réminiscence de tout ce qui peut vous affecter ici-bas ? Vous souvenez - vous encore de vos anciennes connoissances ? Auriez-vous oublié ces entretiens délicieux , où nous jouant du monde & de ses impostures , nous cherchions la vérité dans sa source ? Ne vous rappelez-vous plus cette sublime épitre , où vous me disiez que *l'amitié est la vertu des grandes ames , & qu'elle ne se borne point à cette vie , parcequ'elle tire son origine de la sagesse même qui est de tous les lieux & de tous les tems.*

Ah ! je voudrois savoir & tout ce que vous êtes maintenant , & quelle est la nature & l'étendue de vos réflexions. S'il y a de la témérité dans un tel souhait , ne l'imputez qu'à la force de mon attachement. Nous fûmes trop intimement unis , pour ne pas désirer de connoître la nouvelle situation dans laquelle vous existez. Vous vivez , il est vrai , mais où , & com-

ment ? Voilà ce qui m'agite & ce qui excite ma douleur.

LETTRE IV.

JE vous ai revue toute la nuit dans cette maison religieuse , où vous aviez pris un appartement , & où nous passâmes tant de momens à discourir sur le prix des sciences , & sur le bonheur d'être en société avec de véritables Savans. Il me semble lire encore dans vos yeux ces généreux sentimens qui agrandissoient votre ame , & qui la rendoient digne d'habiter un jour avec les intelligences célestes. Mais hélas ! ce n'est qu'un foible songe qui m'a rempli d'amertume à mon réveil , & qui a déchiré mon cœur , en rappelant à mon esprit des jours qui firent les délices de ma vie & qui ne renaîtront jamais. C'étoit en 1757 , année que j'ai toujours pré-

sente à ma mémoire , où sans autre occupation que celle d'aller vous faire ma cour , je savourois les délices de votre aimable conversation. Tantôt vous m'enchantiez par la beauté de vos discours , & tantôt par quelque épître amusante , où vous mettiez tout le sel de la plaisanterie , & toutes les graces de l'enjouement.

Combien de fois n'ai-je pas admiré la variété de votre esprit qui prenant toutes les nuances & toutes les couleurs , n'étoit pas moins aimable , lorsqu'il philosophoit que lorsqu'il s'égayoit. On appercevoit toujours une ame faite pour plaire & pour intéresser. Momens trop rapides ! Où êtes vous allé vous perdre ?

Le Monde aura toujours des femmes aimables : mais quand s'en trouvera t'il une qui , comme vous , simple & sublime , affable & généreuse ; qui , comme vous , sans orgueil & sans humeur , sans inconstance & sans malignité , fasse briller l'esprit

& la douceur , la science & la modestie ; qui , comme vous , ouvre à tous les malheureux sa bourse & son cœur , tente l'impossible pour obliger , & n'écoute jamais ni la médifance , ni la prévention ?

Mille fois , je vous examinai avec des yeux critiques , & jamais je n'aperçus que des vertus. Elles vous étoient naturelles comme la vie même dont vous jouissiez ; & comme elles n'ont pu quitter votre ame , elles sont maintenant avec vous dans quelqu'endroit que vous foyez.

LETTRE V.

JE dirai volontiers avec le grand Vendôme , qu'il n'y a qu'un chagrin dans le monde , celui de perdre ses amis. Toutes les douleurs ont en effet des adoucissans , excepté celle là. Je m'étois toujours flatté que vous me survivriez ; & cette agréable illusion ,

entretenoit mon bonheur. Quelqu'infortune que j'eusse éprouvée , mes maux n'auroient point été à leur comble , tant que vous auriez vécu : mais aujourd'hui je me crois seul sur la terre , & je m'y crois sans appui.

Le moyen même de m'y suffire , est de trouver des ressources dans mon imagination , en vous écrivant , comme si vous deviez me lire & m'écouter ; Mais pourquoi cela n'arriveroit-il pas ; l'ame a-t-elle donc besoin de la matiere pour connoître & pour percevoir ? C'est un tour que nos sens nous jouent , quand nous nous persuadons que notre esprit ne fait rien que par la voie de nos sensations.

On vient m'arracher à cette lettre ou plutôt à moi-même , pour me montrer les Cartes Géographiques du célèbre *Cassini* : mais que peut être à mes yeux la vue d'un monde où vous n'êtes plus ? Il me faudroit le tableau du lieu que vous habitez, pour

pouvoir fixer mon esprit ; il erre de planette en planette , & toujours sans vous rencontrer : n'existeriez vous donc plus que dans mon cœur ? Hélas ! je m'égare , car n'est-ce pas renoncer à la raison , que de s'imaginer qu'une ame peut périr.

Je n'ai rien lu de plus satisfaisant sur cet article , que la dissertation de M. de Buffon. Il foudroie les matérialistes , & il rend la spiritualité de l'ame plus sensible que les sons mêmes. Mais on ne le lira pas , ou bien on le lira sans réflexion.

LETTRE VI.

IL EST donc vrai que toutes les faisons auront beau se renouveler , & que jamais vous ne reviendrez. *Ce qui empoisonne tous plaisirs* , disoit Auguste II , Roi de Pologne , *c'est de penser que cette terre est perdue pour nous si-tôt que nous l'avons quittée* , &

que nous la quittons si promptement. Dernièrement assis au pied d'un arbre, je gémissois de ce que ses feuilles renaîtront chaque année, tandis que la mort vous efface pour toujours. . .

.
Eh ! quoi, disois-je, en soupirant, *l'homme est donc de pire condition que l'arbre, dont la verdure reparoît tous les printems. Ce chêne se renouvellera, & la personne que je pleure, a fini sans nul espoir de retour. Je ne verrai plus rien qui me la rappelle. Tout ce qui formoit sa substance corporelle, tout ce qui annonçoit son esprit, s'est dissipé comme une vapeur; & il faut que je descende en moi-même, si je veux la retrouver.*

Mais où m'entraîne ma douleur !
O Ciel ! le moment vient où l'arbre le plus solide & le plus majestueux retombe dans le néant ; & jamais l'ame ne souffre la moindre altération : le corps lui-même ne se réduit en poudre que pour reprendre une nouvelle forme à la fin des tems. C'est

ce que vous m'avez souvent dit, Ombre chérie; & c'est ce que vous reconnoissez aujourd'hui, qu'arrachée à tous les objets terrestres, vous voyez les plus grands mysteres dans l'immensité même de Dieu.

Que de nuages entre vous & moi ! En vain je ferois tous les efforts dont l'amitié la plus ardente, & dont l'imagination la plus forte, soient capables, je ne pourrois m'élancer dans cette région que vous habitez. Il y a des abymes impénétrables entre les morts & les vivants; & l'homme qui a le plus de génie est obligé d'avouer son ignorance, quand il est question de prononcer sur la maniere dont les ames existent en l'autre vie.

Cependant mon esprit, porté sur les aîles de mon cœur, veut quelque-fois forcer ces barrières, curieux qu'il est d'apprendre & ce que vous faites, & ce que vous ressentez. Il regarde le Ciel dans ces nuits éclairées d'une multitude d'étoiles, & il se perd au

milieu de ces globes dans l'espérance de vous trouver.

Je retombai hier sur cette fameuse Lettre, où vous dites avoir connu une Demoiselle dont la transpiration étoit si abondante, que les exhalaisons qui sortoient de son corps formoient un fantôme sensible à ses propres yeux, ainsi qu'à ceux de toutes les personnes qui la fréquentoient. Hélas ! que n'en arrive-t-il autant à l'égard des morts qu'on regrette vivement, on les reverroit en quelque sorte autour de leurs tombeaux ; ce seroit une illusion qui charmeroit la douleur.

L E T T R E V I I.

LES jours se succèdent, les nuits se renouvellent, & toujours mon ame s'occupe de la vôtre.
Oui, vous m'affectez beaucoup plus, depuis que la mort vous a séparée de moi : je ne vous voyois que dans un

endroit lorsque vous viviez , & à présent je vous apperçois dans toutes les sociétés que je fréquente , dans tous les lieux où je me rends , dans tous les songes que je fais. Votre ombre est devenue celle de mon esprit : elle se promene avec lui ; & par-tout où il pénètre , elle s'y présente , & elle l'affecte de la maniere la plus vive.

Oh ! si mon amitié étoit un amour illégitime ; si les sentimens qui me lierent à vous n'avoient été que terrestres , non , je ne me pardonnerois point à moi-même la hardiesse que j'aurois à les divulguer : ce feroit un secret que je ne confierois qu'à mon propre cœur , & qui me feroit gémir sur les foiblesses de l'humanité , mais notre attachement fut pur comme les vertus qui vous animèrent ; & c'est ce qui m'autorise à le rendre public.

Que les poètes & les amans se fassent honneur d'une amitié toute sensuelle , & qu'ils en célèbrent , tant qu'il leur

plaira , les charmes & la douceur : pour nous , illustre Morte , nous nous glorifierons de n'avoir été unis que par les liens de la philosophie : ce fut elle qui cimenta notre attachement , c'est elle qui en perpétua la durée.

Hélas ! si je n'eusse envisagé que les agrémens de votre figure , comme je serois maintenant trompé ; il ne me resteroit que les débris d'un corps que la terre détruit , Mais j'établis mon amitié sur votre ame ornée de toutes les vertus , sur votre esprit enrichi de tous les dons , & tout cela subsiste dans son plus grand éclat. Il n'y a qu'une présomptueuse ignorance qui ose le nier ; il suffit de savoir que l'ame est spirituelle , pour être convaincu qu'elle ne peut périr.



LETTRE VIII.

JE voudrois quelquefois pouvoir effacer votre souvenir, tant il me tourmente le jour & la nuit; mais comment oublier une Philosophe, qui, sans inconstance & sans humeur, eut pour moi toutes sortes de bontés; une Philosophe, qui, sublime dans ses pensées, magnanime dans ses sentimens, héroïque dans ses actions, n'estima que les Sciences & la Vertu.

Que ne puis-je reproduire toutes ces conversations où votre belle ame s'expliquoit avec tant de noblesse & de modestie! on connoîtroit que, vraiment née pour les grandes choses, vous eutes en partage la véritable grandeur; on admireroit comment vous saviez oublier le monde, le siècle, votre âge & votre rang, pour ne vous occuper que des plus hautes Sciences, & du bonheur de votre Patrie.

C'est chez vous que j'ai vu le Patriotisme

triotisme dans son plus beau jour, & cette élévation que ne connoissent ni les flatteurs ni les courtisans.

Ma Patrie, me disiez-vous dans un enthousiasme digne des Romains, est une seconde mere, à qui je dois mes lumieres & ma vie. Si elle avoit besoin de moi, je courrois à travers le fer & le feu, pour lui prouver tout mon zèle & tout mon amour.

Il étoit facile de reconnoître à ces traits l'illustre fille de cette Héroïne que la Pologne a placée dans l'Histoire, & dont le courage passera de bouche en bouche jusqu'à la postérité la plus reculée. Le Roi *Stanislas*, d'heureuse mémoire, ne cessoit de se rappeler l'action glorieuse dont je veux parler : il me l'a dit à moi-même, & c'est une époque que je n'ai garde d'oublier.

Mais puis-je vous entretenir d'une autre gloire, que de celle dont vous jouissez ? Il n'y a plus à vos yeux que le bonheur inestimable d'être à

la source de la Vérité, qui puisse vous affecter.

O quelle félicité ! s'écrioit le grand Newton : Je suis mille fois plus occupé de cet objet , lorsque j'observe la vaste étendue des Cieux , disoit-il à ses amis , que du magnifique éclat de tous ces astres qui m'éblouissent. Ceux - ci passeront , & la Lumière incréée ne s'éteindra jamais. C'est-là qu'absorbée dans la somme des véritables grandeurs , vous n'appercevez les honneurs de ce monde que comme une légère vapeur qui s'élève & qui disparoît,

LETTRE IX.

JE relisois hier la Lettre où vous déploriez amèrement les malheurs de la guerre , & j'admirois cette noble colere qui vous animoit contre ceux qui en étoient les auteurs sans avoir consulté l'équité. *Toute foible créa-*

*sure que j'é suis à mes propres yeux ,
m'écriviez - vous , je ne voudrois pas
changer mon état pour tout l'éclat qui
les environne : l'humanité gémit sans
être entendue , de tous les maux dont
ils sont la cause , & il n'y a que le
Ciel qui puisse dans ces affreuses cir-
constances venger les opprimés.*

Oh ! belle ame , voilà comme vous
vous exprimiez , & comme vous épan-
chiez dans mon cœur les sentimens
du vôtre ! Combien de fois ne me
dites-vous pas , que toute votre am-
bition seroit d'avoir des trésors pour
aller les répandre dans ces contrées où
le fléau de la guerre avoit passé , & pour
faire revivre de pauvres familles qui pé-
rissent d'inanition , & qui n'avoient
plus en partage que l'horrible chagrin
d'exister.

Telle est la vraie philosophie ; elle
s'intéresse au sort des malheureux ;
& lorsqu'elle ne peut les soulager
d'une manière efficace , au moins
s'en dédommage-t-elle par des desirs.

LETTRE X.

JE tâche de revivre par l'effort de ma mémoire dans ces heureux jours, où j'avois le bonheur de vous voir & de vous écouter, car le présent ne m'est plus rien, & c'est sur le passé que j'existe. Stratagème ingénieux pour me distraire de ma douleur, & pour me persuader que votre mort n'est qu'un rêve!

Mais comment arriva-t-elle cette mort si cruelle & si funeste? Votre ame sans doute fatiguée d'être unie à la matiere, s'en dégagea par un généreux effort, & vous vous trouvâtes tout à coup dans une région intellectuelle, c'est-à-dire dans votre centre & dans votre élément.

Quel passage que celui du tems à l'éternité! Hélas! qu'il vous apprit de choses dans un moment! Alors vous sentites & ce que c'est que la grandeur de Dieu, & quelle est notre def-

tinée ; alors vous connûtes que notre existence n'est complète , que lorsqu'elle est remplie de la Divinité ; qu'il n'y a que la vertu digne de nos hommages , que toutes les sciences humaines ne s'attachent qu'à des superficies ; alors vous aperçûtes le monde nager dans un torrent de vices & d'erreurs ; alors vous découvrites au-dessous de vous ces planètes & ces étoiles qui sont si prodigieusement élevées : c'est ainsi que Virgile parloit du cher Daphnis dans sa cinquième églogue : *Sub pedibus lunam stellasque videt* ; car les payens , par les seules lumières de la raison connoissoient l'immortalité de l'ame. C'est une réponse du sens intime : mais qui est-ce qui l'interroge & surtout aujourd'hui , qu'on veut , selon votre réflexion , *faire honneur aux sensations , de toutes les opérations de l'esprit.*

Cependant , comme vous me disiez très bien , *que font les sens chez un*

somnambule qui marche dans les endroits les plus périlleux, qui compose, qui écrit & qui rature, ainsi que cela s'est vu chez un Noctambule au Séminaire de Bordeaux, selon le rapport de Messieurs les Encyclopédistes, qui attestent eux-mêmes ce fait.

L E T T R E X I.

QUELQUEFOIS, Illustre Morte, je veux absolument deviner quelle est votre félicité, & j'oublie le monde entier, pour me représenter une ame inondée d'un torrent de délices par sa communication intime avec l'Etre suprême. Je m'imagine que le bonheur d'un esprit absorbé dans le sein de l'Eternel, consiste dans les idées les plus consolantes & les plus sublimes, dans les transports d'un amour qui ne peut excéder, qui ne peut se ralentir, parcequ'il a pour fin un objet infini, dans la parfaite assurance que toute la

succession des siècles & toutes les révolutions de l'univers ne pourront jamais l'altérer.

Voilà comme nous bégayons nous autres , foibles mortels, sur les ravissements de votre immortalité : & cela doit il nous étonner , nous qui ne nous connoissons pas nous mêmes , non plus que tout ce qui nous environne.

Cependant vous futes si sublime pendant les jours de votre vie passagère , que je ne doute pas , que vous n'eussiez entrevu la magnificence du bien qui vous remplit. La métaphysique conduit à cette science , quoique ce monde soit un voile qui nous dérobe la connoissance du Ciel.

Ah ! si j'allois me tromper ; si ce bonheur suprême dont je vous crois en possession , ne devoit jamais être le vôtre. Mais ici je me trouble , & mon ame toute en désordre n'a pas la force de.

Non : Illustre Morte , non ; le Ciel
B iv

ne vous aura point privée de la récompense due à vos mérites. L'auteur de notre être fut toujours fidèle à ses promesses, & votre vertu fut toujours épurée. C'est ici l'illusion d'une douleur, qui ne fait comment éclater, & qui forme des nuages autour de mon esprit & de mon cœur : mais la réflexion me rend à moi-même, & me fait voir les choses telles qu'elles sont.

Si vous aviez fait tort à votre prochain, si vous aviez rendu votre âme esclave de l'orgueil, si vous aviez permis à votre langue des médisances & des calomnies, si enfin vous aviez préféré les plaisirs des sens, à ceux qui élèvent l'âme & qui l'unissent à la divinité ; ah ! je me contenterois de gémir en secret ; & malgré toute l'étendue des miséricordes d'un Être qui se plaît singulièrement à pardonner, je n'aurois pas même le courage d'espérer. Mais votre vie fut celle des véritables sages ; la pratique

répondit à la spéculation , & tous vos momens furent marqués par des actes de bienfaisance , ou par des réflexions dignes d'un esprit immortel.

L E T T R E X I I.

JE S U I S à la campagne, & j'y suis avec vous: oui, malgré le cahos immense qui nous sépare, nous nous trouvons encore ensemble. J'entends votre voix dans un ruisseau qui murmure; je reconnois votre langage dans un livre qui m'éclaire; je vous apperçois dans un parterre où brille l'émail des plus belles fleurs.

Ah! voilà, dis-je en moi-même à l'aspect de toute la Nature qui se renouvelle, voilà *ces beautés ravissantes dont elle me parla tant de fois: voilà ces ombres & ces feuillages qu'elle préféroit à tous les spectacles & à tous les*

plaisirs. Ainsi vous êtes de moitié dans toutes mes réflexions.

J'ouvre une de vos lettres, & pour m'assurer davantage que les délices champêtres furent votre élément, je lis.

Mes amusements à la campagne sont analogues à mon génie ; je m'échappe seule de la maison suivie de ma petite chienne Carine ; je m'enfonce dans les bois , & là errante pour mieux me retrouver , je médite sur tout ce qui m'environne. Un arbre , une fleur , un insecte me fournissent d'intarissables réflexions ; je me crois seule sur la terre , & n'en suis pas fâchée. Tel est l'effet de la Nature sur mon ame : ses productions me charment beaucoup plus que toutes les fêtes & toutes les comédies. J'appergois ici le Créateur ; & dans les plaisirs du monde je ne vois que des hommes & des passions. Cette lettre est datée de la campagne le 26 Juin 1761.

Oh ! que vous auriez été contente

de vous trouver dans le lieu que j'habite depuis quelques jours. C'est chez un Prieur dont l'esprit est assaisonné de tous les agréments philosophiques, & dans un séjour enchanté. Les plus riants côteaux forment des amphithéâtres, & un fleuve majestueux y baigne les bords les plus charmants. Là je me promène, & toujours avec l'idée que vous me voyez, & que vous vous intéressez à mon bonheur. Le Maître de l'endroit se fait un plaisir de m'entendre parler de l'éminence de vos vertus & de la violence de mes regrets, & cela double son mérite à mes yeux.

S'il arrive dans ce manoir que la simplicité embellit, & dont la liberté est le premier maître, quelque personne tant soit peu philosophe, mon cœur éclate, & aussitôt je lui parle de vous. Il me semble que chacun doit partager avec moi les plaisirs que votre souvenir fait naître, & que le monde entier ne compose qu'une

seule chose avec moi dès qu'il s'agit de vous admirer.

Ainsi, ombre illustre, vous vivez toujours sur cette terre par le soin que je prends de vous faire connoître, & de divulguer ma douleur. Encore hier au soir je parlois de vos vertus, & l'on ne put s'empêcher de pleurer avec moi sur le vuide que votre mort laisse au milieu des Savants & des gens de bien.

LETTRE XIII.

CROIRIEZ-VOUS qu'on m'entraîne à une chasse, moi qui n'ai pas chassé depuis plus de neuf ans : mais vous saurez que je n'accepte cette partie que parceque Seillar (c'est le nom du Château) est environné de bois, où je pourrai tout à mon aise converser avec vous. La chose arrive comme je l'avois imaginé. Les chasseurs cour-

rent çà & là , font retentir la forêt du bruit de leurs chiens & de leurs cors : & moi, immobile aux pieds des chênes dont le zéphir agite la cime , je me rappelle tout ce que vous me dites en différentes circonstances , & je vous revois telle que vous étiez.

Oh ! si l'on me rencontroit , que diroit-on ? mon fusil loin de moi , un crayon à la main , des yeux qui ne se fixent sur aucun objet , la plus grande indifférence à l'égard du péril où peut me jeter un animal poursuivi ou blessé. Eh ! que m'importe en effet d'être tué par un sanglier ou par ma douleur.

Oh ! que ne vous ai-je précédée dans l'empire des morts , moi être inutile , moi qui n'avois d'existence à mes propres yeux que parceque j'avois part à votre amitié. Vous feriez encore le refuge des malheureux , & votre exemple honoreroit les Philosophes & la Philosophie.

LETTRE XIV.

SI vous participez à l'immensité de l'Etre Suprême, hier vous m'auriez apperçu lisant deux de vos lettres au Chevalier de *Prunelé*, digne fils d'un pere & d'une mere respectables à tous égards, & qui quoique très jeune auroit fixé votre attention par les qualités de son esprit & de son cœur. Comme c'est lui qui m'a procuré le plaisir de la chasse, je ne pouvois mieux l'en remercier qu'en lui faisant voir des sentiments aussi magnanimes que les vôtres. C'étoit le servir selon son goût.

Je puis bien appliquer ici ce que vous m'écriviez autrefois au sujet des Comtes *Rzewski*, qu'il y a des jeunes gens dont l'esprit est naturellement philosophe, & dont le cœur ne respire que la sagesse & la valeur.

C'est pour les former sur ce plan, que Louis-le-bien-aimé a établi une

Ecole Militaire , où la jeunesse puise les meilleures instructions sous la discipline des plus excellents Maîtres. On en sort imbu de toutes les sciences & de toutes les vertus , & avec un amour décidé pour le travail : chose d'autant plus admirable que nous vivons dans un siècle où le libertinage & l'oisiveté ne sont que trop souvent l'apanage des jeunes gens.

L E T T R E X V.

APRÈS avoir lu un article de la Gazette , qui fait mention des troubles de la Pologne , je fermai les yeux , & je réfléchis profondément sur ces malheurs que vous aviez prévus. Il me sembloit encore vous entendre dire *que tôt ou tard la liberté poussée trop loin dégénéreroit en licence , que des factions se formeroient de toutes parts , & que le Souverain qui régneroit alors ressentiroit les plus vifs chagrins , & ce*

qu'il y a de singulier, c'est qu'en me parlant un jour du célèbre *Poniatoski*, Castellan de Cracovie, si connu dans l'histoire, vous m'assurâtes que *Stanislas* son auguste Fils, seroit élu Roi. L'intimité dans laquelle vous viviez avec la Princesse *Czartorinska* son illustre mere, vous avoit mise à portée de voir souvent ce jeune Seigneur, & de juger par son esprit de sa future élévation.

Ce pronostic ne me parut point une conjecture sans réflexion. Je m'en souviens pour observer attentivement celui dont vous tiriez si sûrement l'horoscope, & je remarquai dans sa figure, dans sa démarche, & dans ses discours, qu'il avoit effectivement la dignité d'un Monarque.

Quelle joie pour la Princesse son illustre mere, si elle eut vue l'accomplissement de votre prédiction; mais comme dit la Bruyere ce savant Peintre de nos mœurs, *les hommes ne parviennent presque jamais aux digni-*

tés qu'après la mort de ceux qu'ils auroient voulu rendre témoins de leur élévation , & c'est une des choses qui les empêche le plus de jouir de tout le plaisir de la grandeur. Mais ce qui m'afflige , c'est que vous n'avez pas joui vous même du bonheur de vivre sous un Roi de votre nation. Combien de fois ne regrettiez vous pas la perte de l'incomparable *Stanislas Leczinski* , & cela parcequ'il vous eût été doux de voir le sceptre entre les mains d'un compatriote.

Au reste si ce coup d'œil vous eût ravi , quel déchirement une ame sensible comme la vôtre n'eût-elle point éprouvé à l'aspect des guerres intestines qui désolent votre Nation ! Hélas ! je gémis de votre mort prématurée : le Ciel ne vous aura retirée de ce monde , que pour vous épargner la vue de tant de maux.

Ce qu'il y a de certain , c'est que la République ne vit jamais une ame

plus patriotique que la vôtre ; c'est que les seuls noms des nobles Polonois qui se distinguèrent par leur zèle pour le bien public , vous causoient les plus vifs transports , c'est que tout homme qui contribuoit à la gloire de votre pays, vous devenoit infiniment précieux.

L E T T R E X V I .

JE me réveille les yeux encore tous mouillés d'un songe où vous m'avez apparu prête à rendre votre dernier soupir. Eh ! Ciel, ce rêve a glacé mes sens , & m'a rempli d'horreurs. N'étoit-ce donc pas assez que je fusse instruit de notre terrible séparation ! Fa-loit-il encore qu'un spectacle aussi accablant vînt se retracer à mon esprit. Hélas ! je supporterai plus facilement la vue de ma propre mort , que cette cruelle image. Comment ! Vous que

je vis toujours si gracieuse , & si belle ,
vous appercevoir environnée des ombres du trépas ; vous envisager pâle & défigurée de maniere à me causer de l'effroi. Quelle métamorphose & quellerévolution ! Ah ! disois je dans ce cruel moment , *si du moins ma tombe s'ouvroit avec la sienne, & si nos deux ames se réunissoient pour aller ensemble jouir de la lumiere incréée : mais la moitié de moi même s'envole au séjour des bienheureux , & l'autre reste au centre de l'humiliation & de l'obscurité. Una pars evolavit in cœlum , altera ramansit in cœno.*

LE T T R E X V I I.

NON je ne puis comprendre que j'aie survécu au frémissement que me causa la nouvelle de votre nom ; il me sembla qu'on m'arrachoit à moi même , & que toute la terre se dérobait à mes regards.

Trois heures se passerent dans cette espèce d'anéantissement , & il n'y eut que la philosophie qui vint me ranimer , en vous présentant à mon esprit comme un être qui n'avoit fait que changer de forme , & qui étoit toujours vivant. Alors la douleur qui absorboit tous mes sens se retira dans mon cœur ; & s'y établit pour toujours.

Il me prend quelquefois une envie de me transporter dans le lieu même où votre cendre repose , & de m'y exhaler en larmes & en soupirs : mais le Ciel étant maintenant votre demeure , ne me suffit-il pas de le regarder ?

LETTRE XVIII

QUE le souvenir de vos vertus me fut hier d'un grand secours ; sans cela je périssois d'ennui dans une société où il n'y avoit ni ame , ni esprit : mais

je vous vis , mais je vous entendis ,
& je fus heureux.

Hélas ! Qu'est-ce qui auroit deviné
qu'au milieu d'un cercle où l'on babilloit sur les spectacles & sur les modes , je discourrois tout bas avec une morte. Voilà les ressources de notre ame, elle nous vange intérieurement de l'outrage que lui font les conversations frivoles.

Ainsi quoiqu'à des distances infinies, vous me tenez toujours compagnie. Eh ! si je n'avois cette illusion , hélas ! pourrois-je survivre à ma douleur , moi qui m'afflige fortement de la mort même des personnes que je connus à peine , moi qui me souviens encore dans l'amertume de mon cœur de tous ceux que je vis périr dans ma plus tendre jeunesse , moi qui aurois donné ma vie pour conserver la vôtre.

S'il est malheureux d'avoir une ame aussi sensible , c'est un malheur que je chéris. Je trouve jusque dans mes

pleurs une satisfaction que je ne puis ni exprimer, ni définir. Est-ce un phénomène ? non , mais un effet fort naturel de l'amitié. Que je plains ceux qui n'en savent rien , ou qui n'en conviendront pas !

L E T T R E X I X.

QUELLE ingratitude si je venois à vous oublier , ombre illustre , ombre chérie ; car non seulement vous me rendites des services essentiels , mais vous les assaisonnâtes de toute la délicatesse & de toute la générosité.

Hélas ! Je m'en souviendrai toujours , vous eussiez voulu me donner le change , & me persuader que c'étoit une autre personne que vous, qui m'obligeoit. Que d'innocentes ruses n'imaginâtes vous pas à ce dessein ? Mais comme je savois que dans le monde entier , il n'y avoit qu'une âme comme la vôtre , vous ne putes

me tromper. Toujours je vous reconnus , & toujours je me dis en secret , *c'est elle-même ; elle se cache sous le voile de la modestie , mais heureusement pour moi son cœur est transparent , & je l'apperçois comme ma bienfaitrice , & comme mon amie. . . .*

Où *mon amie* , je le répète avec autant de vanité que de plaisir , puisque je suis possesseur de plus de deux cents Lettres où ce précieux mot est souvent enchassé. Grace d'autant plus singulière, qu'il n'y eût jamais de proportion entre vous & moi. Quelles vertus pouvois-je opposer aux vôtres ?

Et d'ailleurs qui connoît mieux que vous toutes les douceurs de l'amitié ? qui en remplit mieux les devoirs ? Vous la définissiez la vertu des grandes ames ; & c'étoit en interrogeant la vôtre , que vous aviez trouvé cette définition.

Vous rappelez vous que vous écrivîtes des réflexions sur cette matière, & que ce fut en conséquence de la

prière que je vous fis d'entrer en lice avec les Ecrivains du siècle. Mais bientôt une modestie trop sévère vint arrêter votre plume, & je ne pus obtenir que quelques fragmens d'un ouvrage qui seroit devenu complet, & qui auroit fait les délices d'une multitude de lecteurs. Alors on auroit connu que mon admiration pour vous ne naissoit ni de l'enthousiasme, ni de la prévention, & que vous futes infiniment au dessus de mes éloges & de mes regrets.

Ce qui m'afflige, Illustre Morte, c'est qu'on s'est malheureusement accoutumé à regarder comme romanesque tout ce qui est merveilleux. Les fictions de nos ouvrages à la mode font tout le tort possible à la vérité. Oh ! de quelle douleur, mon ame ne feroit-elle pas pénétrée, si on alloit mettre ces Lettres au nombre des romans ! Si l'on regardoit comme hyperbolique la description que je fais, & de vos talens & de vos vertus. . .

Non :

Non ; mon langage n'est point celui de l'artifice. Je ne parle que de ce que j'ai vu, je ne loue que ce que j'ai connu ; & si l'on ose en douter, la Pologne entiere élèvera la voix , & rendra justice à la mémoire d'une Philosophe dont j'exalte les vertus.

L'amitié , il est vrai , me rendit témoin de mille traits héroïques que votre propre nation ignore ; mais elle en fut assez pour louer souvent vos rares qualités. Quelle victoire d'avoir le suffrage d'une République qui dans tous les tems eut le mérite d'apprécier la vertu !

L E T T R E X X.

J E retrouve une de vos Lettres que j'avois égarée depuis plus de six mois, jugez de ma satisfaction. C'est précisément celle où vous me racontiez *qu'une personne vous écrivoit , qu'elle n'osoit plus être en relation avec vous .*

*parcequ'on lui avoit dit des choses à
voire désavantage.*

Ceci , je vous l'avoue , me met en colere contre le genre humain , & me confirme que l'espèce des imbécilles ne finira pas si-tôt. Quel est donc celui dans le monde qui n'ait des ennemis ; pour moi je fais bien qu'à titre d'Auteur je suis souvent déchiré , (c'est le revenant bon du métier), & que si l'on jugeoit de moi par tout ce qu'en peuvent dire les partisans de la nouvelle philosophie , on me trouveroit ou bien ridicule ou bien noir, Mais j'ai heureusement des amis qui savent évaluer les satyres & les mauvais propos , & qui n'ignorent pas qu'un coup de langue est presque toujours l'effet de la prévention ou de la malignité. Si les hommes se rapportoient tout ce qui se dit dans la société contre les uns & les autres , il n'y auroit sur la terre que des haines & des délations : de même que si l'on étoit assez sot pour ajouter foi à

tout ce qui se débite , adieu les amis, & adieu l'amitié.

Mais , c'est trop s'appesantir sur un pareil sujet. Savez vous que le luxe va toujours en croissant ; plus j'avance en âge , & plus je vois le mérite offusqué par le faste : on ne veut plus aujourd'hui que de la richesse & de l'orgueil.

Vous trembliez pour votre patrie , quand vous pensiez à toutes ces décorations & à toutes ces modes qu'on faisoit venir à prix d'or de chez l'étranger , & vous me teniez le même langage qu'*André Zalaski* , Evêque de Cracovie , qui me disoit un jour , que la Pologne dégènereroit de ce qu'elle est , si elle prenoit les usages des autres nations ; que le sabre & les moustaches lui convenoient beaucoup mieux que la frisure & les épées ; & qu'on trouvoit peut-être plus de bonne foi , & plus de cordialité sous un bonnet fourré , que sous un chapeau orné d'un plumet.

Tant que le Polonois ne ressemble

effectivement qu'à lui-même , il est rempli de bonnes qualités ; & il n'y a que lorsqu'il emprunte les mœurs d'autrui , qu'il devient moins affable , moins sincère & moins généreux. Aussi le grand Maréchal de la Couronne (*Bielinski*) disoit il , *que les voyages avoient beaucoup plus fait de mal que de bien* à ses chers compatriotes.

Il faut avouer que l'homme est réellement un singulier personnage : il laisse presque toujours les vertus d'une nation , pour en prendre les ridicules. On ne vient ordinairement à Paris que pour s'y façonner sur des modèles bisarres : on y saisit les manières du petit Maître , dès qu'on y est arrivé ; & l'on n'est plus qu'un assemblage de caprices , & qu'un sur-tout de bagatelles.

Nous avons des cours de Belles Lettres & de Philosophie , me disiez vous autrefois , & l'on devroit penser à nous donner un cours des usages du monde. Cela pourroit préserver la jeunesse des

ridicules qu'elle prend sans presque s'en appercevoir. On y diroit surtout , qu'il faut autre chose que la lecture d'un roman , d'un opera-comique , ou d'une tragédie , pour décider sur des matieres importantes , & pour se croire un personnage intéressant ; que les bouquets , & les eaux de senteur sont la ressource des esprits frivoles , & qu'une ame qui pense , donne son attention à d'autres objets.

Voilà sans doute de belles leçons , mais comment seroient-elles reçues dans un tems où le luxe est la ruine des mœurs.

Quand les Romains commencerent à s'énervier , dit le Cardinal Bentigolio , on plaisanta sur tout ce qui sentoit la morale , & ce fut là l'époque de leur décadence.



LETTRE XXI.

JE viens de lire avec toute la satisfaction possible dans un manuscrit très secret , ce beau trait du Duc de Bourgogne que vous aviez tant de plaisir à raconter. L'Auteur du mémoire en question , dit que ce Prince porté sur les ailes de l'amitié , se rendit effectivement à Cambray , pour y embrasser M. de Fenelon , & qu'abordant ce Prélat , il s'écria : *C'est moi , toujours votre disciple , & toujours votre ami. Je m'arrache furtivement à la Cour où l'on me croit très sédentaire , pour venir vous dire à l'oreille que vous serez toujours dans mon cœur , que toutes les cabales & toutes les calomnies ne pourront jamais vous en ôter.*

L'Abbé Vervén , qui rapporte ce fait , assure que le Duc de Bourgogne arriva pendant la nuit , qu'il le vit lui-même & qu'il l'entendit , & qu'après vingt minutes passées avec M. de Cambray , ce Prince repartit sur le

champ. Que vous aviez raison d'admirer un pareil trait !

Vous savez donc maintenant ce que c'est que cette mort qui fit souvent le sujet de nos entretiens , tandis qu'encore incertain sur ce qu'elle présente à l'esprit , je languis entre l'espérance & la crainte. Je suis seulement convaincu qu'elle ne peut être un anéantissement ; & presque tout me crie que mon ame est immortelle , & parcequ'il doit nécessairement y avoir des peines proportionnées au vice , & des recompenses analogues à la vertu. Mais après cela je me perds dans les abîmes du trépas , & je n'apperçois plus qu'un nuage épais qui me dérobe entièrement la vue de ce nouveau monde où vous êtes , & où nous devons tous entrer.

Je vous avoue que la mort m'a toujours tellement affecté , que j'ai eu le bonheur dès mes plus tendres années d'avoir une souveraine indifférence pour les richesses & pour les

Civ

honneurs. Trois fois je rejetai la fortune qui se présentait à moi , & je préfèrai le simple avantage d'exister , à tous ceux que des Souverains mêmes daignèrent m'offrir.

Je ne vous dis rien ici que vous n'ayez sçu dans le tems , & dont je n'aie des preuves par écrit , preuves d'ailleurs que je produirai dans la relation de mes voyages ; non pour me repaître d'une ridicule vanité , mais pour apprendre au public que tout le monde n'est pas dupe de l'ambition.

Quelques personnes d'une morale austere blâmerent mon indifférence ; & en cela je reconnus de faux dévots , qui toujours friands d'honneurs , n'ont qu'un extérieur de religion. Que le nombre de ces sortes d'êtres se trouve multiplié ! On les croiroit les hommes les plus détachés du monde , & il n'y a rien qu'ils n'entreprissent pour arriver tout pieusement aux plus hautes dignités. C'est ainsi que se comportoit

ce personnage à grand chapeau , dont vous futes presque la dupe. Il s'imaginoit avoir crû de dix coudées , lorsqu'il avoit froissé quelques Seigneurs, & lorsqu'il pouvoit se promener avec quelqu'élégant superbement vêtu.

M. Flechier , disoit avec raison ; *que les faux dévôts faisoient plus de tort à la religion , que tous les impies & tous les libertins ; & que le souverain législateur qui tonna si fortement contre les hypocrites , ne dit rien aux Seducéens.*

Sans doute la vertu sied bien à tout le monde , mais il sembloit qu'elle vous convenoit encore mieux qu'à tout autre : comme vous saviez la rendre aimable , & lui donner tout à la fois un air de candeur & de dignité , on vous vit toujours dégagée de toutes ces minuties qui rétrécissent l'esprit , & ne recherchant jamais que le solide & le vrai.

J'ai fait de la mort ma bonne amie , m'écriviez vous en 1761 , & c'est une

sage politique , afin qu'elle ne m'effraie point lorsqu'elle viendra. Quand nous avons affaire à des ennemis plus puissans que nous , la prudence veut qu'on fasse une alliance avec eux , au lieu de les irriter. Déjà je m'apperçois que cela me réussit , & que cette malheureuse mort qui me sembloit si lugubre & si noire, ne me paroît plus qu'en brun. Peut-être peu à peu se fera-t-elle voir en couleur de rose.

L E T T R E X X I I .

SI Ovide écrivit ses Tristes à raison de son exil , j'ai bien un autre sujet de m'affliger & de gémir. Ce Poëte illustre, au bout du compte, neperdoit que la vue de son pays , & moi je suis privé de l'univers en ne vous ayant plus. Cela est si vrai qu'au milieu du monde qui m'environne , je n'apperçois & ne sens que ma douleur.

Autant vaudroit-il être perdu dans les déserts.

C'est ce que je pensois ce soir dans ce moment où la nuit commence à répandre ses ombres, & à reproduire la saison des rêveries ; car vous saurez, que, si j'aime à m'égarer dans la campagne, c'est dans ces instans où le soleil se retire, & où toute la nature semble se taire pour laisser parler l'ame, & donner carrière aux réflexions ; alors l'horison se rembrunit, les oiseaux n'ont plus de voix, la terre plus de couleurs, & l'esprit prend la place de tous les objets qui sembloient être en embuscade pour le séduire ou pour l'occuper.

Ah ! Si vous me voyiez dans ces quarts d'heure, vous croiriez qu'il n'y a plus rien de créé, que mon ame & la vôtre ; qu'elles remplissent toutes les deux l'étendue de l'Univers, comme elles remplissent mes journées.

Ce n'est ici ni de la poésie, ni de la fiction. Mon cœur, en ne pensant qu'à vous, est trop plein de la vérité, pour que tout ce qui est romanesque puisse y trouver place. Aussi ne verra-t-on dans ces Lettres, ni les expressions d'*Héloïse* ni celles d'*Abeillard*. La passion s'exprime avec tous les transports de la rage, & la raison n'a pour elle que la simplicité.

Je serois au désespoir que cette amitié eût été gâtée par quelque excès. Je n'ai point oublié que la science & la vertu furent le principe de mon attachement; & je ne viendrai pas ternir après votre mort, une union qui n'eût rien que de sage & de raisonnable pendant votre vie.

Allez donc, mes Lettres, allez sans craindre d'outrager la mémoire de la Princesse * * * * * vous produire en Public. Vous ne pourrez qu'apprendre à tous ceux qui ne la connaissent point, (eh quel malheur !) vous ne pourrez qu'apprendre, qu'elle

fût digne de tous les regrêts dont les personnes les plus vertueuses sont capables.

Que les ames de boue pensent tout ce que leur dépravation pourra leur suggérer ; on fait que la malignité est leur élément , la calomnie leur langage , & qu'un souverain mépris est toute la réponse qu'on doit leur donner.

Oh ! que vous auriez d'éloges & que vous exciteriez de regrêts , si toutes les personnes de bien qui sont encore sur la terre avoient pu vous voir ; mais ce qui me console , c'est que du côté de la reconnoissance & de l'amitié je suis assuré de les valoir.

La nature m'a heureusement enrichi d'un bon cœur , & c'est selon moi le plus riche patrimoine qu'elle peut donner. Non , je ne consentirois pas à le perdre pour toutes les fortunes de l'Univers.

Nous vivons dans un siècle où l'on

n'estime que l'esprit ; mais certainement le siècle a tout le tort possible : l'esprit fait un livre , imagine un projet , amuse une société ; tandis que le cœur console , soulage & se multiplie pour obliger.

Sans lui il n'y auroit ni amour ni amitié , & les morts comme les absens ne seroient ni regretés ni pleurés. Sans lui l'humanité n'est qu'un mot , & il n'y a que des duretés à attendre de tous ceux qui ont le pouvoir en main.

C'est, selon vous , lui qui gémit , lui qui pardonne , lui qui se répand en libéralités. Il tient le premier rang dans l'histoire : quand un Historien a des entrailles , & sait en quoi consiste le véritable héroïsme , il produit la valeur ; & l'on ne trouve que bassesse & lâcheté, partout où il se tait.

Je vous quitte, ombre illustre, pour aller me nourrir des œuvres de Mal-lebranche que vous aimiez tant , c'est-à-dire pour mieux vous retrou-

ver , car plus je m'occupe de la métaphysique , & plus je me persuade que vous existez.

L E T T R E X X I I I .

QUELQUEFOIS on me prendroit pour l'ame la plus stupide qui soit au monde , & c'est la suite de ma douleur. C'est un air morne , un œil fixé en terre , un abattement que je ne puis ni concevoir ni définir. Il semble que je n'existe plus en moi-même , & qu'un autre être est venu me remplacer.

Funeste effet du chagrin ! il dénature les personnes & les rend étrangères à leurs propres yeux. Encore si cet état n'étoit qu'instantané , mais en voilà pour ma vie. Oui il n'y aura plus déformais ni joie ni tranquillité qui puissent me rendre heureux , & quand le soleil brillera , & quand les fleurs

reprendront leur éclat , je croirai toujours que ce n'est pas pour moi.

J'entendois ce matin, au milieu des bois , des oiseaux qui formoient le plus agréable concert , & je m'imaginois qu'ils gâsoielloient ma douleur. Tout ce que je vois , tout ce que j'entens , ne me retrace que cela. Que Pope avoit raison de dire , *que le chagrin lorsqu'il est vif, met en deuil tous les objets !*

Aussi s'imagina-t-il , après la mort d'un ami , que le Ciel étoit devenu noir , & que les roses mêmes avoient changé de couleur.

C'est lui - même qui le raconte comme un phénomène extraordinaire qui dura près de deux mois.

LETTRE XXIV.

EST-IL permis que toute communication soit interrompue entre les

morts & les vivans , & que toutes les Lettres que je vous adresse seront toujours sans réponse. N'y auroit-il donc pas moyen d'obtenir de vous un simple billet , seulement quelques syllabes , seulement un chiffre. Hélas ! quelle feroit ma joie ! on me verroit renaître comme une anemone au printems.

Cette pensée m'agitoit aujourd'hui dans une forêt , & dans un instant où la pluie me pénéroit de toutes parts ; je n'étois occupé ni de ce contre-tems , ni des mauvais chemins qu'il me falloit franchir. Mais hélas ! vous n'êtes pas même une ombre pour moi , pas même un zéphir ; car au moins l'ombre se fait-elle apercevoir , & le vent le plus léger se fait-il sentir ; & de vous rien n'affecte , rien ne frappe les yeux.

Voilà ce qui rend les Matérialistes si confians dans leur opinion : comme ils ne voient ni n'entendent les morts , ils s'imaginent que leur ame

s'est anéantie avec leurs corps ; mais si nous ne laissons rien transpirer aux yeux lorsqu'on nous pense, pourquoi les morts ne pourroient-ils pas réfléchir sans que nous en fussions affectés ? Le plus petit argument renverse le Matérialisme & tous ses Sectateurs.

L E T T R E X X V.

QUAND je me rappelle ces vastes plaines de Pologne égayées par des rivières & par des bois, cette franchise naturelle qu'on trouve chez les habitans, cet amour pour l'hospitalité, ah ! je reconnois que vous aviez raison de vous féliciter d'être née *Polonaise*. Oui, si le Ciel me conserve des jours, je passerai les instans de ma vieillesse à me représenter ces pays mémorables, où je ne manquai jamais de rencontrer quelque Gentil-

homme aimable qui me combla d'honnêtetés.

C'est - là que j'ai vu des âmes libres & des cœurs magnanimes. Les manières engageantes du pays me faisoient oublier toutes les autres contrées. L'âge d'or subsiste encore ici , disois-je en moi-même , & la Déesse *Astrée* habite ces climats.

M'arrivoit-il de m'égarer , combien n'en étois-je pas dédommagé par les plus heureuses rencontres ! On diroit que les nobles Polonois n'ont des terres que pour bien accueillir les voyageurs. Complaisans jusqu'à parler une langue étrangère , & jusqu'à deviner tous les besoins , ils s'annoncent avec une bonté majestueuse dont mon cœur tiendra registre tant que je vivrai.

Quelle douceur pour vous, Illustre Morte , d'avoir vécu environnée de tant d'aimables compatriotes , & de n'avoir trouvé dans leurs mœurs , ni ce faste , ni cette flatterie qui perdent

aujourd'hui tous les peuples. Vous les vites grands dans leur magnificence extérieure ; mais simples dans leurs manieres , jaloux de soutenir leurs prérogatives & leur rang , mais prodiges de leurs biens quand il s'agissoit des intérêts de l'humanité.

C'étoient des *Sarmathes* aimables dont l'affabilité gaignoit les cœurs , & qui n'avoient qu'une majesté fiere absolument étrangere à l'orgueil. Quant à leurs connoissances , elles n'étoient ni superficielles , ni bornées. La Pologne, que le vulgaire s'imagine être un pays barbare , est remplie d'hommes familiarisés avec les belles Lettres & les sciences les plus élevées. Les voyages ornent leur esprit & l'étendent ; & même très souvent parmi ceux qui n'ont pas quitté leur pays , on trouve beaucoup d'érudition.

Comme je ne crois point vous quitter , quand je parle de votre nation , je m'étends volontiers sur cet article.

Vos compatriotes furent une partie de vous même , & je ne cesse point d'être avec vous en m'occupant de leurs excellentes qualités.

L E T T R E X X V I .

J'AI beau parcourir tous les livres où il est question de regrets , je ne vois rien qui ressemble à ma douleur ; & je vous avoue , que si quelque chose flatte ma vanité , c'est de me sentir en ce genre une ame unique.

Aussi malgré la tristesse qui m'accable , ne voudrois-je pas me troquer pour toutes les ames du monde. L'avantage de vous avoir connue , & de sentir toute la rigueur de votre séparation , me fait paroître à mes propres yeux un homme tout privilégié. Ce n'est , il est vrai , que pour ressentir la plus vive douleur , mais tant de vertus pouvoient-elles disparoître sans exciter les plus vifs regrets !

LETTRE XXVII.

EH ! pourquoi votre vie est-elle déjà terminée ? Eh ! pourquoi dans un siècle si frivole où la raison seroit si inutile , n'êtes vous plus. Oh ! je me perds dans ces idées quand je veux les approfondir. Combien ces exemples de sagesse & de vertu que vous donniez à votre patrie, ne feroient-ils pas nécessaires au milieu de cette confusion qui la trouble ! Combien vos conseils n'auroient-ils pas de vertu : pour appaiser le feu de la sédition , Je fais que parmi les Polonois on ne manque pas d'hommes éclairés , mais ce n'est plus vous ; & quelque admirables qu'ils puissent être, encore une fois , ce n'est plus vous.

Douleurs qui déchirez mon ame , vous ne me tourmentez avec tant de fureur , que parceque mes réflexions vous font naître. Oui ma tristesse n'est point un sentiment au hasard que le caprice engendre , & que la passion

nourrit. Je ne m'afflige que parceque la raison me dit de m'affliger ; je ne soupire, que parceque la philosophie est le principe de mes soupirs. Ainsi mon chagrin sera durable autant que moi-même ; & toujours , Illustre Morte , je vous appercevrai comme une amie dont la correspondance étoit nécessaire à mon bonheur.

A propos de bonheur : que je regrette la perte de ce précieux Manuscrit où vous démontriez *qu'on n'est heureux qu'autant qu'il regne entre l'ame & le corps une parfaite harmonie : que notre maniere d'envisager les objets fait notre tourment ou notre félicité ; & que l'excessive opulence ainsi que l'extrême pauvreté se trouvent rarement avec le bonheur,*

Vos réflexions sur le tumulte des Cours , étoient admirables , & j'aurois lu & relu toute ma vie le portrait que vous faisiez de ces Ministres & de ces Courtisans qui prennent cette terre pour leur Ciel, & qui

pour y goûter une paix qu'on ne peut y trouver , se consument en espérances chimériques & en desirs superflus.

L E T T R E X X V I I I .

NON , vous ne m'avez point oublié. Le desir que j'ai d'imiter vos vertus est le fruit de vos vœux auprès de l'Eternel. Hélas ! aurois-je en moi-même de quoi former de pareils desirs ? Je sens qu'ils me viennent d'une source infiniment plus pure que mon cœur. Oh ! vous l'avez bien dit , *que votre amitié seroit éternelle* , que la mort *ne pourroit vous séparer de ceux que vous aimez pendant votre vie.* Ainsi vos promesses s'exécutent au-delà même du tombeau. Quel motif pour vous être inviolablement attaché !

Mes occupations sont toujours assez sérieuses. Je lis ou j'écris , & vraisemblablement

blablement cela continuera jusqu'à la fin de mes jours : on meurt ordinairement comme on a vécu.

J'ai heureusement à ma disposition quelques bibliothèques dont les propriétaires ne se servent jamais. Il est à propos qu'il y en ait de cette espèce. Voilà comme tout profite au bien du public, jusqu'à l'ignorance même.

Les ouvrages Italiens me sont toujours agréables. J'y trouve une imagination qui m'enchanté & qui m'étonne. Ceux qui ne les connoissent que par traduction, n'en ont qu'une très foible idée. Quant aux livres François, je fais souvent ma société de celui qui vous sembloit être l'élixir de la bonne philosophie ; je veux dire *l'esprit des Loix*, cette production lumineuse, qui malgré quelques ombres qui la rembrunissent, est l'abregé de tout ce que les Législateurs ont écrit de plus solide & de plus instructif. Souvent je vous

retrouve dans cette lecture, & mon cœur en est tout ému. On diroit que l'auteur copia vos pensées, & surtout lorsqu'il déclare, *que l'Evangile est le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes*? Les personnes de genie se rencontrent dans la façon de penser. La vérité est une; &, pour les grandes ames, il n'y a qu'une seule & même maniere de la voir.

Quel plaisir pour l'illustre *Montesquieu*, s'il eut pu converser avec vous! Ces entretiens seroient devenus la matiere d'un nouvel ouvrage; & sous sa plume immortelle, vous auriez repris une nouvelle vie; au lieu que la mienne peut à peine vous reproduire pour un instant.



LETTRE XXIX.

LE siècle est toujours semillant & frivole, le mérite toujours peu considéré : la mode veut qu'on soit incrédule, le luxe qu'on donne tout aux sens, & l'esprit du jour qu'on ne lise que des pièces de théâtre, des contes & des riens.

Ah ! tandis que votre corps se détruit insensiblement dans le silence affreux du tombeau, l'on se remue, l'on s'agite, & des passions de toute espèce causent les plus grandes révolutions. Vous êtes dans le sein de la poussière, & l'orgueil leve la tête jusqu'au cieus, & l'ambition marche sur les débris de l'innocence & de la vertu, & la fausse philosophie renverse d'un air dédaigneux tout ce qui s'oppose à ses progrès. Poussière précieuse ! qui me paroît préférable à toutes les richesses, & qui m'instruit plus que tous les livres ! C'est à sa vue que je reconnois que tout

ce qui passe n'est que vanité, & que tous ces beaux esprits qui remplissent aujourd'hui l'Univers de leurs délicieuses productions, vont tout à l'heure s'éclipser dans le sein d'une éternelle nuit.

L E T T R E X X X.

SI l'Etre suprême a répandu tant de beautés sur tous ces objets fragiles qui flattent nos sens, quelle profusion de richesses dans la région des esprits !

C'est là que vous nous attendez, & que vous vous trouvez avec tous ces grands hommes qui connurent la vérité. Oh ! quelle magnifique assemblée !

Que vos connoissances se feront étendues au milieu de ces espaces immenses où il n'y a rien de corporel ! Que vos idées seront devenues

sublimes dans ce lieu ravissant dont l'Eternel lui-même est le centre & la fin !

Le jour que vous coulez maintenant est une éternité ; & quelle différence entre ce coup d'œil & celui d'un tems qui se divise en heures & en minutes , & qui est toujours au moment de finir ! La région que vous habitez est l'immensité même : & quelle disproportion , entre un séjour où il n'y a ni barrières ni limites ; & une terre qui n'a que neuf mille lieues de circonférence , & qui est bornée de toutes parts !

Oh ! Que nous nous trouvons resserrés quand nous laissons courir notre imagination au de-là de ce monde ! Que ce point de vue , tout obscur qu'il est , nous donne une petite idée de tout ce qui tombe sous les sens. Cette terre ne nous paroît plus qu'un atôme , & l'homme qui se croit immense , & tous nos héros

remplis de leur grandeur , ne se retrouvent plus.

Oh ! que la philosophie bien entendue offre à l'esprit de belles & de grandes images ! Avec elle on est supérieur à toutes les hauteurs du siècle , & l'on apperçoit l'ame mille fois plus vaste que les cieux.

Vous rappelez vous , Illustre Morte, ce certain mois d'Octobre où en face du firmament , & sur les bords d'un fleuve majestueux , nous nous occupions de ces grandes vérités. Le soleil s'en alloit , & nous tâchions d'y suppléer par cette lumière vive & pure, que la métaphysique répand dans les ames : je m'en souviens , il nous sembloit que tous les êtres corporels avoient disparu , & qu'il n'y avoit plus rien que d'intellectuel à nos yeux.

Je n'ai garde de parler de cela à d'autres personnes qu'à vous. Hélas ! qui est-ce qui comprendroit ce langage , dans un siècle comme le nôtre. On est tellement esclave des sens ,

qu'on me jugeroit un esprit chimérique , & peut-être même un insensé.

LETTRE XXXI. d

Vous dirai-je , ombre Illustre , que votre chere patrie est maintenant en proie à la discorde & à la confusion ; que des Palatinats entiers éprouvent une guerre intestine qui les ruine & qui les désole , & que tout cela vient de ce qu'on se persuade que les loix du Royaume ont été violées dans les Dietes qui ont précédé.

Je ne m'aviserai point de prononcer sur des points aussi importants , n'étant ni dans le cas , ni à portée d'en juger , mais ce qui m'afflige & ce qui vous allarmeroit , c'est que cet Illustre Sénateur , le Comte *Rzewski* , Général de la Couronne & Palatin de Cracovie , fut enlevé par

Div

les Russes & conduit dans un lieu qu'on ignore.

Hélas ! combien de fois fimes-nous son éloge , en louant son savoir & sa modestie , sa douceur & son équité ! Je prenois plaisir à me rappeler ses vertus & à m'en entretenir avec vous.

Ah ! si vos vœux peuvent rompre ses liens , vous rendrez à votre patrie le citoyen le plus respectable , & le plus zélé , un homme dont la vie ne fut qu'un acte de bienfaisance & de probité , que tous ses compatriotes regrettent , què tous ses vassaux adorent , que son illustre Epouse pleure nuit & jour , que ses dignes fils redemandent avec des sanglots non interrompus.

Quelle solitude que son château de *Podhorée* , ce séjour dont il faisoit ses délices , & où il vivoit en Prince !

Le Comte *Severin* , le plus jeune de ses fils , ne voulut point aban-

donner son pere , & avec un courage digne des Romains , il s'élança dans le carrosse destiné à le conduire en prison. Il est vrai qu'il trouvera dans l'ame de celui qui lui donna la vie , toutes les lumieres & toutes les vertus qu'on peut puiser dans les meilleurs livres : lui seul lui tiendra lieu des plus excellentes sociétés. Mais hélas ! ont-ils au moins la consolation de se trouver ensemble !

Ah ! s'il étoit possible que le Comte *Rzewski* fût coupable , qui est-ce qui seroit innocent ? Car il est notoire qu'il a toujours été le Sénateur le plus fidelement attaché à la République , & le plus respectueux envers son Roi. La conscience , l'honneur , la probité , furent toujours son guide & son conseil , & jamais il ne sortit de sa bouche que des paroles décentes & pleines de modération.

Oh ! que fait il maintenant ! où est-il ce respectable Seigneur que je com-

nus si particulièrement , & que je ne cessai jamais d'admirer. Hélas quene m'est il donné de partager avec lui ses malheurs & ses liens , de revoir de mes yeux ce cher fils si digne d'un tel pere ; ce cher fils déjà assuré de vivre dans l'histoire , & d'être placé parmi les héros. La prison , oui la prison où ils sont l'un & l'autre , me paroîtroit aussi vaste que l'Univers. Il n'y a point de murs pour des ames magnanimes.

Messeigneurs *Soltick* & *Zaluski* , le premier , Evêque de *Cracovie* , & le second de *Kiovie* , ont subi le même sort ; sort funeste qui arrache l'un à des Diocesains consternés , l'autre à des livres qu'il chérissoit plus que sa vie , & dont il avoit fait une bibliothèque publique au milieu de sa nation !

Oui , Illustre Morte , vous ferez sensible à ces maux , & votre grande ame suppliera l'Eternel d'y mettre fin.

Vous demanderez à Dieu que toute captivité cesse , & que la République refleurisse en paix.

LETTRE XXXII.

QUELQUEFOIS j'accuse ma mémoire d'être mon tyran , en me rappelant continuellement l'histoire de vos vertus & de vos bienfaits ; comme si mon cœur , quand même j'aurois perdu tout souvenir , pourroit cesser de m'en avertir. Ah ! il s'est tellement accoutumé à penser à vous , que c'est son élément & sa consolation : eh ! pouvoit-il mieux faire ; en s'occupant de ce que vous fûtes , il s'occupe de la vertu.



LETTRE XXXIII.

AVOUEZ, Illustre Morte, que malgré le desir que vous aviez de voir le céleste séjour, que malgré l'idée que vous vous formiez du bonheur qu'on y possède & de la gloire dont on y jouit; vous regrettâtes en mourant vos amis & votre nation. Cependant vous vous ferez consolées ainsi que vous me l'aviez dit plusieurs fois, de laisser votre patrie au milieu des excellents préceptes qu'on puise dans les collèges de Varsovie. Celui dont les PP. des Ecoles pies sont en possession, répand le plus grand lustre, grace aux soins de ces dignes Instructeurs, & à la vigilance du R. P. Stanislas *Konarski*, dont la postérité fera mention. C'est-là que vos illustres Compatriotes apprennent à rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, à César ce qui est à César, & qu'ils deviennent savans & vertueux. Oh! que de biens ont déjà résulté de

ces sages établissemens ; où l'on trouve des maîtres en tout genre , & un ordre qui ravit !

Tout ce qui m'afflige c'est que vous ne reviendrez plus sur cette terre chérie , pour y voir les progrès des sciences & des arts ; c'est que dans cette succession immense d'instans qui doivent s'écouler , il n'y en aura pas un seul où vous puissiez reparôître, & reproduire aux yeux des mortels ces charmes & ces vertus qui vous méritoient les plus grands hommages.

Le Cardinal *Mazarin* disoit que les hommes auroient une satisfaction infinie de revenir quelques siècles après leur mort , pour voir les changemens que causent les années & les révolutions. Mais Dieu a bien d'autres satisfactions à nous procurer , que le plaisir de revoir une terre où il n'y a que des espérances de bonheur.



LETTRE XXXIV.

HÉLAS ! que seront devenus ces serviteurs qui vous étoient si tendrement attachés ; enfin tout ce monde qui vous environnoit , & qui ne trouvoit de félicité que dans le bonheur de vous entendre & de vous voir. Ah ! fans doute que noyés dans des torrens de pleurs , ils se croient séparés & de leur propre Nation & de l'Univers entier. Il est encore des ames, malgré la dépravation du siècle, qui savent aimer , & ces ames se trouvent plutôt dans des professions obscures , que dans des conditions relevées , & ces ames animent des corps vils aux yeux du luxe & de l'orgueil.

Rien de tout ce qui vous entouroit ne m'a échappé , & je revois jusqu'à ces oiseaux que vous nourrissiez de votre propre main , jusqu'à ces chiens dont vous faisiez votre amusement , & dont vous admiriez volontiers les

ruses & l'instinct. C'étoit pour vous autant d'occasions de philosopher sur les ouvrages du Créateur , & de vous élever jusqu'à lui.

Ceux qui connoissent l'amitié ne feront point étonnés de mes questions. Ils sauront qu'on chérit tout ce qui appartient à une personne qu'on honore & qu'on aime , & je ne veux pas d'autre apologie.

LET TRE XXXV.

S AVEZ-VOUS que le Comte *Oginski* , dont vous connoissiez le mérite , & dont vous vantiez avec raison la grandeur d'ame & les talens , est grand Général de Lithuanie , & que par une entreprise digne des Romains , il fait faire un magnifique canal qui rendra le commerce florissant : que le Prince *Lubomirski* , qui partage, avec son épouse la Princesse *Czartoriska* , cette magnanimité dont

Leurs illustres familles sont en possession depuis tant de siècles , est grand Maréchal de la Couronne , à la place du Comte *Bielinski* qui s'attira l'estime & l'amour de tous les étrangers.

Je vous parle de ces événemens pour charmer ma douleur , m'efforçant de me persuader que vous vivez encore , ou que vous prenez part à tout ce qui intéresse votre Nation. Ah ! les sentimens qui vous animerent étoient trop sublimes pour mourir avec vous : l'amour de votre patrie subsiste encore dans votre ame , & je puis vous en entretenir.

Platon parloit à ses amis morts comme s'il les avoit vus. Leur ame est autour de moi , disoit-il , & une ame ne peut être privée de ses facultés.

LETTRE XXXVI.

IL y a précisément aujourd'hui dix ans , je m'en souviens , qu'accablé de la plus profonde douleur , je vous quittois pour me rendre à *Cracovie* , & passer de-là en Allemagne & en Hollande ; mais hélas ! qu'étoit ce chagrin en comparaison de celui qui me dévore maintenant.

L'absence la plus rigoureuse laisse au moins l'espérance ; mais la mort

.
Le tems que je passai à *Cracovie* après notre séparation ne me devint supportable que dans les momens où je visitois l'Evêque (Monseigneur *Zaluski*), ce savant Prélat dont les connoissances furent universelles , & qui fit mille expériences pour découvrir tout ce qui pouvoit être utile à sa Nation. J'allois fréquemment dîner avec lui , & toujours il enrichissoit mon esprit d'anecdotes aussi singulieres qu'intéressantes. Ce fut lui qui

m'apprit que *Charles XII* avoit toujours pour compagnie la Bible , & les Commentaires de César , & que ce Monarque, quoiqu'on ait dit le contraire , observa toujours fidèlement sa religion.

Je me rappelle aussi qu'il me parla souvent de *Pierre le Grand*, qu'il avoit connu , & qu'il me raconta que cet Empereur passant par Cracovie , & visitant un Chanoine qu'il honoroit de son amitié , fut vivement affligé de le trouver au lit , & qu'après avoir voulu voir son mal qui consistoit dans un ulcère à la jambe, il se jeta dessus avec impétuosité & le lecha lui-même , en lui disant *vous ne guérirez qu'en vous faisant rendre le même service par quelqu'un de vos serviteurs*. Le Chanoine aussi confus qu'étonné d'un acte d'humanité si extraordinaire , le raconta quelque tems après à M. *Zaluski* qui étoit alors tout jeune & de qui je le tiens.

Si vous n'avez pas besoin de ces

anecdotes , ombre chérie , si ce sont maintenant pour vous des paroles qui se perdent dans les airs , ah ! pensez du moins qu'elles me sont utiles , en ce qu'elles me rappellent des instans où vous viviez encore , & qu'elles rallentissent ma douleur.

Oui vous viviez , lorsque dans cette ville dont je viens de parler , j'en parcourois les dedans & les dehors , toujours occupé de vous & de vos sublimes qualités ; lorsque j'avois le précieux avantage de fréquenter les Comtes *Wielopolski* , ces Seigneurs que leurs hautes vertus distinguent autant que leur nom , & qui se font un plaisir d'accueillir les Etrangers avec magnificence & cordialité ; lorsque je considérois ces palais qui décorent la place publique , & ces églises qui rappellent Rome au milieu des frimats du nord.

Tout cela est présent à mon esprit comme si je le voyois encore de mes yeux. Les six semaines que je passai

dans cette ville , font une époque dans ma mémoire & dans mon cœur , & toujours parcequ'alors vous viviez ; car sans cela Cracovie a beau être vaste , être arrosée d'un magnifique fleuve , être remplie de nobles & de savans , elle a beau offrir à l'étranger des sociétés aussi charmantes que respectables , hélas elle ne m'auroit paru qu'un désert , qu'une prison, qu'un tombeau.

L E T T R E X X X V I I .

AH ! sur les bords de votre cercueil mon ame transportée , vous appella hier pendant toute la longueur du jour ; mon œil mesuroit en tremblant l'abîme de cette fosse qui vous engloutit , & mon cœur se fondoit en pleurs. Quelle image ! quel spectacle ! vous , née pour faire les délices de la raison & de la vertu , dans une solitude affreuse ; vous , digne d'habi-

ter les palais des Rois , environnée de vers & abandonnée à toutes les horreurs d'un sépulcre; vous, l'ornement de votre sexe & de la philosophie , transformée dans un objet hideux qu'on fuit & qu'on ne verra plus

.....

Je m'échape à moi-même , pour me jeter dans cette horrible nuit qui remplit votre tombeau. Ah ! ces ténèbres me sembleront préférables à la triste lumière dont je jouis ; lumière importune qui ne sert qu'à me faire voir un monde où vous n'êtes plus. La nuit même, oui la nuit, m'est infiniment plus suportable que le jour en ce qu'elle m'associe à l'obscurité qui vous environne. Je me regarde alors comme n'étant plus de ce monde , comme étant enseveli avec vous , & cette illusion me console & me soutient.

Souvent j'éteins la lumière longtemps avant de me mettre au lit , pour copier ce nuage sombre & lu-

gubre dont votre corps est envelopé, pour méditer plus profondément sur ce silence qui vous accompagne , & qu'on ne peut plus troubler.

LETTRE XXXVIII.

CROIRIEZ-VOUS que nous sommes les plus grands liseurs qu'il y ait en Europe ; que la manie de feuilleter des livres a passé jusqu'à l'artisan ; mais que nous ne lirions point s'il n'y avoit des ouvrages romanesques, des pièces de théâtre , des invectives contre les Moines & contre les Financiers, des blasphèmes contre la Religion.

On ne connoit plus le tems où l'on prenoit un livre pour s'instruire ; on ne cherche qu'à nourrir ses passions & à se remplir la tête de frivolités.

Toutes les connoissances que les esprits à la mode acquierent mainte-

nant parmi nous , se bornent à re-
tenir quelques phrases impi-comiques,
à quelques vers licentieux , & cela
suffit pour leur donner la plus grande
confiance en eux-mêmes & le ton
le plus décisif.

Plût à Dieu, dirai-je avec Jean-
Jacques Rousseau , *que de tels person-
nages n'eussent jamais rien lu ; car au
moins sauroient-ils se taire , & combien
la société n'y gagneroit-elle pas.*

Je comptois vous écrire une ample
lettre sur ce sujet : & voilà l'idée
de notre séparation qui vient me re-
plonger dans la plus profonde dou-
leur.

Je puis bien dire , que j'oublie tous
ceux que je regrettois , pour ne
m'occuper que de vous , comme si
vous étiez la seule personne qui de-
puis que le monde existe , eût franchi
les barrières du trépas.

Ah ! quelle est mon affliction ,
quand je pense que tant de larmes
qui coulent dans l'Univers , ne sont

pas pour vous. N'aviez vous donc pas assez de talens & de vertus pour avoir droit sur les pleurs du monde entier; & y auroit-il rien de trop, quand on vous paieroit ce tribut ?

Je reçois une lettre du Chevalier de *Prunelé* : cette épître me rappelle, de la maniere la plus touchante & la plus vive, ce que nous dûmes de vous pendant mon séjour à *Seillat*; je suis enchanté de voir que sur mes recits, un Officier tout aimable, oublie les fêtes & les plaisirs de son âge pour s'occuper de vos vertus & pour partager avec moi des douleurs & des regrets. Tant il est vrai que le mérite perce la nuit du trépas, & qu'il se fait regretter de tous les âges & de toutes les conditions.

Il est rapporté dans les mémoires d'un certain *Remur*, qui avoit voyagé en Pologne dans l'année 1539, c'est-à-dire dans un tems où ce Royaume sembloit être le bout du monde à l'égard de la France, qu'un jeune

Sidraski

Sidraski, âgé seulement de dix ans, mourut de douleur, en apprenant la mort du Général *Potozki* qui étoit alors le plus grand homme de sa Nation.

LETTRE XXXIX.

JAi fait un rêve. Eh ! quel rêve ! je vous voyois transformée dans un être tout radieux, & qui se promenoit à travers des tourbillons solaires & les astres les plus resplendissans. Vos yeux, qui avoient l'éclat des flambeaux, se sont fixés sur moi, & vous avez paru me regarder avec une espece de compassion, de ce que j'étois encore uni à la poussiere.

Cependant vous m'avez appelé & vous m'avez demandé si je m'occupois toujours de la région des esprits, & si je m'effayois à mériter cette vie toute céleste dont vous jouissez maintenant.

Comme vous me teniez ce langage vous vous approchiez de moi , de même que la lumière du soleil se répand imperceptiblement ; & c'est alors que je vous ai questionnée sur votre félicité & sur les idées qui vous affectoient. Mais je n'ai point eu de réponse ; feroit-ce en punition de ma témérité ? Cela me contristoit , lorsque j'ai cru entendre une voix argentine qui ressembloit au murmure des eaux , & qui m'a dit , *que les esprits dégagés de la matiere, bénissoient l'instant de leur mort, comme le moment de leur délivrance ; qu'ils ne regardoient plus la terre que comme un petit nuage qui se perdoit dans le lointain , & qu'ils ne connoissoient de vie , que celle dont on jouit au sein de la lumière incréée.*

J'ouvrois tous mes sens ; & toute mon ame qui n'étoit plus à moi , sembloit se confondre avec la vôtre. Oh ! quel heureux instant ; mais hélas ! qu'il a été d'une courte durée !

Il m'a semblé que vous passiez dans une planète, & je ne vous ai plus revue. Une trace aussi lumineuse que l'arc-en-ciel, a seulement rempli l'espace que vous veniez de parcourir; & à cet aspect je me suis éveillé, furieux de ce que le jour venoit m'arracher à cette précieuse illusion.

Mais ne seroit-ce point une réalité & n'auriez vous point voulu vous communiquer à moi, par ce merveilleux moyen. On dit, Ombre chérie, & ce sont des anciens qui ont eu cette idée, que les morts s'unissoient aux Silphes & devenoient comme eux des esprits aériens. Ah! s'il est possible de m'instruire sur ce sujet.

L E T T R E X L.

HÉLAS! je m'attendois que vous m'apparoîtriez encore & que vous viendriez résoudre ma question; mais je reconnois que les morts ne nous

affectent que par le moyen de notre imagination , & que ce ne sont réellement que des rêves , que ces représentations dont on est frappé pendant la nuit.

Cependant quelle impossibilité y auroit-il que parmi tant d'êtres qui depuis l'insecte s'étendent jusqu'à Dieu par différens échellons , il y en eût dont les corps fussent plus subtils & plus agiles que les nôtres ? Quelques Philosophes ont prétendu que certaines intelligences célestes étoient unies à des corps aériens & se méloient en conséquence avec les tonnerres & les vents. Mais que de nuages , quand il est question de percer au-delà de cet Univers ! Nous ne pouvons que conjecturer sur tout ce qui ne nous est pas révélé.

Quelquefois il me prend des transports , où , tout ame & tout pensée , je m'efforce de déchirer le voile qui nous cache le grand jour qui nous attend :

mais bien-tôt je retombe sur moi-même, & je me retrouve au centre des misères & des passions.

LETTRE XLI.

CROIRIEZ-VOUS, Ombre illustre, que depuis votre mort, plus intéressé que jamais à découvrir ce qui se passe dans la région que vous habitez, j'ai lu tout ce que les anciens & les modernes avoient écrit de plus spécieux sur l'autre monde & sur les *Revenans*. Est-il possible dis-je en moi-même, qu'il n'y ait rien de vrai de tout ce qu'on débite à ce sujet, & que nous ne sachions absolument rien de la manière dont les âmes sont affectées. Que de livres en conséquence n'ai-je pas parcourus !

Oh ! qu'il eût été agréable pour moi de vous revoir avec un corps aérien,

Eij

de vous retrouver dans un zéphir , & d'être convaincu que lorsque les ruisseaux se fillonnent , & les feuilles s'agitent , c'est vous qui venez caresser les plantes & les fleurs , & vous promener au milieu d'une agréable campagne.

Ah ! c'est alors qu'attentif au moindre zéphir , j'aurois toujours cru vous entendre & vous appercevoir , c'est alors que le séjour des bois deviendrait mon habitation familiere , & que j'interrogerois jusqu'aux moindres rameaux , jusqu'aux plus petites fontaines , m'imaginant toujours que vous allez m'apparoître ou me répondre.

Ces idées , cabalistiques je l'avoue , charment ma douleur , & j'aime à me repaître de chimeres , plutôt que de laisser endormir mon amitié. Combien de fois m'est-il arrivé de regarder au fond d'une avenue ; de parcourir des yeux toute une prairie , d'examiner au tour de moi , me per-

suradant que vous alliez m'apparoître. Je vous confesserai même qu'une fois je vous vis avec cette candeur, avec cet agréable sourire, qui ne vous abandonnera jamais.

C'étoit un lundi au soir, je m'en souviens, & dans l'endroit le plus solitaire qu'il y eut jamais. Vous me parûtes sortir d'un bosquet, & vous avancer vers moi. *Oui c'est elle-même,* disois-je dans moname avec des transports inexprimables: *voilà sa démarche, voilà son air majestueux.* Mais funeste illusion! le prestige se dissipa, je n'apperçus plus rien que des arbres & des rochers, & je reconnus que cette vision étoit tout simplement un fantôme qu'avoit formé mon cœur.

Les desirs se réunissent, les sentimens se rassemblent & la mémoire de concert avec la volonté, produit des songes que l'imagination réalise. On voudroit qu'une chose fût, & insensiblement on croit qu'elle est.

Virgile l'avoit dit. *Qui amant, sibi
somnia fingunt.* Un ami sans dormir
se forge bien des songes.

L E T T R E X L I I .

C O M M E tout ce qui a rapport aux
morts m'intéresse maintenant beau-
coup plus que tout ce qui regarde les
vivans , je relisois ce que vous m'é-
criviez un jour sur les *Vampires* , ces
prétendus cadavres ambulans , qu'on
supposoit être dans la Hongrie &
dans la Pologne. Vos réflexions à ce
sujet sont admirables , c'est-à-dire ,
dignes de vous. Vous gémissiez avec
raison sur les écarts de l'ignorance &
de la superstition , & vous plaigniez
Dom Calmet d'avoir ajouté foi à la
fable du *Vampirisme*.

Quelle apparence en effet que des
corps séparés de leur ame eussent
quitté leurs tombeaux pour ve-
nir sucer le sang des vivans ! Eh !

comment ne s'aperçut-on pas ; comme vous le dites très bien, que cette rougeur & cet embonpoint qu'on observoit chez les cadavres qu'on soupçonnoit Vampires & qu'on exhumoit, n'avoient point d'autre cause, que la qualité d'une terre propre à opérer ces prodiges ; c'est ce qui se confirma par les expériences qu'on fit dans la Hongrie, & qui servirent à détromper le peuple, quoiqu'il y ait encore des personnes scrupuleusement attachées à ces ridicules superstitions.

Il étoit sans doute singulier de voir la Pologne & la Hongrie seules en possession d'avoir des morts ambulans, tandis que les morts de tous les autres pays sont si tranquilles & si silencieux.

Mais vous éprouvez maintenant que la mort dans vos contrées est réellement un état d'inaction, comme partout ailleurs ; & c'est bien ce qui me désole & ce qui me prouve que ce *Vampirisme* sur lequel on a

tant écrit, & dont on a tant parlé, n'a jamais subsisté que dans l'imagination de quelques hommes bien vivans.

L E T T R E X L I I I .

RIEN ne m'a convaincu de la foiblesse de l'esprit humain, commel'opiniâtreté avec laquelle un Religieux Polonois que vous avez connu, me soutint avoir vu un *Vampire* & avoir été témoin des horribles scènes qu'il fit dans un Couvent, sous ses propres yeux.
» J'étois Supérieur dans notre Maison de *Lublin*, me racontoit-il,
» lorsqu'un de nos Peres vint à mourir. A peine fut-il exposé dans l'Eglise où il devoit rester jusqu'au
» lendemain, qu'on vint m'avertir,
» que son visage s'enflammoit d'une
» maniere surprenante, & qu'on l'avoit apperçu se promener dans le
» dortoir. Je me rendis auprès de son cercueil, je reconnus effectivement

» qu'il étoit rouge comme du feu , &
» je lui ordonnai conséquemment, en
» vertu de la sainte obéissance , de ne
» troubler le repos de personne , & l'a-
» vertir que s'il s'avisait de faire le
» moindre bruit , je lui ferois couper
» la tête & enfoncer un pieux dans le
» cœur. (C'est le moyen qu'on em-
» ployoit à l'égard de ceux qu'on
» croyoit Vampires , comme un se-
» cret infallible pour faire cesser leurs
» scènes tragiques.)

» Le tapage ayant recommencé
» quelques heures après , je descendis
» à l'Eglise avec toute la Communau-
» té , & je dis au mort dont le visage
» étoit toujours enluminé : vous l'a-
» vez voulu , mon Pere , ce n'est pas
» ma faute ; & pour vous punir de vo-
» tre mutinerie , par le droit que j'en
» ai comme votre Supérieur , j'or-
» donne qu'on vous tranche la tête &
» qu'on vous frappe au cœur.

» La chose s'exécuta sur le champ
» & le *Vampire* leva le pied à plu-

» sieurs reprises, & jetta un grand
» cri. Je m'imaginai pour lors que
» nous serions tranquilles : mais un
» fracas épouvantable répandit l'al-
» larme pendant toute la nuit ; ce
» qui dura jusqu'au lendemain où je
» me rendis encore auprès du cada-
» vre , pour lui signifier que puis-
» que l'amputation n'avoit pu le ren-
» dre sage , il seroit brûlé l'après mi-
» di au milieu même de la cour. Le
» bucher se prépara & le corps qu'on
» jetta dans les flammes fut bientôt
» réduit en cendres , mais en exci-
» tant une si horrible tempête , que
» la maison sembloit devoir écrou-
» ler.

Voilà ce que j'ai entendu de la propre bouche de ce Religieux qui fut destitué par l'Evêque de Cracovie, pour avoir donné une pareille scene au public & qui n'en étoit pas moins ardent à croire & à raconter une chose aussi absurde : tant il est vrai que le fanatisme ne raisonne point. Cette

aventure devint publique dans toute la Pologne , ainsi que celle de *Léopold* arrivée à l'égard d'un écolier aussi déclaré *Vampire* & puni comme tel.

Mais ! que vous importent les fables , maintenant que vous êtes à la source de la vérité ; ah ! excusez moi comme une ame égarée dans la douleur & qui s'accroche à tout ce qui se présente, sans savoir pourquoi ! Ainsi fait un voyageur qui a perdu la trace de sa route ; il va, il revient, & n'aperçoit que des incertitudes qui le répandent ça & là.

L E T T R E X L I V.

J E me rappelle avec plaisir , que malgré le mépris que vous aviez pour le livre de Dom *Calmet* sur les *Vampires* , vous estimiez infiniment ce savant Religieux. Il a été trompé , me disiez-vous , & il a dû comme tous

les hommes de quelque rang & de quelque mérite qu'ils puissent être , payer tribut à l'humanité, & il a même été heureux d'en avoir été quitte à si bon marché, puisqu'au bout du compte son ouvrage sur le Vampirisme n'est que le fruit d'une trop grande crédulité ; au lieu que nos Philosophes modernes pour ne rien croire , donnent tout à la superstition & au préjugé. Ce qui ne peut qu'avoir les suites les plus déplorables.

Ainsi raisonne la sagesse, ainsi vous vous exprimiez. Oh ! que vous m'écrivites de choses intéressantes & sublimes sur les abus de cette philosophie , qui ose lever une tête altière & disputer jusqu'à Dieu même son domaine & sa toute-puissance. Vous exaltiez M. de *Voltaire* comme un génie sublime & fécond , mais vous lui reprochiez amèrement d'avoir prêté le flanc à l'incrédulité , & de s'être mis au rang des ennemis d'une religion dans laquelle il vit , & dans laquelle sans doute il mourra ; mais

vous lui reprochiez de s'être associé à ces esprits superficiels qui ne voyant que l'écorce du culte que nous rendons à Dieu, blasphèment ce qu'ils ignorent , & s'imaginent qu'un Etre immense comme l'Eternel , doit Etre compris de la même manière que ce qui tombe sous les sens.

Votre enthousiasme pour la *Henriade* & pour ces magnifiques Tragédies qui immortalisent M. de *Voltaire*, prouve que ce n'étoit nullement par esprit de parti que vous blâmiez ses écarts. Il en étoit de même de *Jean-Jacques Rousseau* dont l'énergie, selon votre expression, doubloit votre ame & renforçoit votre esprit. Je ne puis le lire, me disiez-vous, sans devenir un autre moi même, par la rigueur qu'il donne à mes expressions & à mes pensées. Mais quel dommage, ajoutiez-vous, qu'il aime mieux sophistiquer & se contredire, que de se soumettre tout simplement à l'Evangile dont il ne peut méconnoître la Divinité.

L'intérêt que vous preniez à tout ce qui concerne ces deux grands hommes, naissoit d'une ame qui connoissoit parfaitement tout ce que vaut la leur, & du desir que vous aviez de les voir à jamais heureux. *Ils sont trop lumineux*, m'écriviez un jour, *pour se borner à cette terre qui est si opaque & si petite aux yeux de la Philosophie; l'ambition d'un génie comme le leur doit être de s'unir à cet Etre suprême qui s'est fait connoître aux hommes & qui leur a révélé les moyens d'arriver jusqu'à lui. C'est-là qu'ils se trouveront à cette source immense dont ils émanent & qu'ils apprendront que le plus sublime génie n'est qu'un phosphore qui s'éteint, quand il ne fait pas se rallumer au sein de la religion.*



LETTRE XLV.

JE suis désolé , Illustre Morte , de ce que vous n'avez pas connu une dame que je vois souvent , & qui est devenue votre plus grande admiratrice & qui ne me parle que de vous. Ah ! je le dis avec assurance , oui personne n'eut été plus capable que Madame de **** d'apprécier toute la délicatesse de votre esprit & de vos sentimens. Familiarisée dès sa plus tendre jeunesse avec les ouvrages les plus propres à donner du gout , & trouvant dans son ame tout ce qui peut intéresser & plaire , elle fait les délices de tous ceux qui la fréquentent.

Il y a long-tems que la Ville qu'elle habite seroit enrichie de ses excellentes productions , si elle étoit moins modeste ; mais elle n'écrit que pour elle-même & pour quelques amis.

Ce qui m'allarme , c'est que les

personnes faites pour se connoître ; demeurent souvent à des distances infinies. Quel éloignement de Varsovie à * * * * & cependant il y avoit là deux ames qui auroient été charmées de converser ensemble & de s'entretenir mutuellement sur la philosophie & sur tout ce qui intéresse l'humanité.

Il faut espérer que tous ces esprits sympathiques se réuniront un jour , & que dans une parfaite harmonie , ils goûteront les délices de la plus pure & de la plus sublime amitié. Ah ! quel jour ! Ah ! quel bonheur !

LE T T R E X L V I.

JE marchois hier à travers les ronces & les épines del'algèbre ; & cette étude qui absorbe les sentimens , me laissa tous les miens à votre égard. Toujours j'éprouvai que mon cœur

conservoit toute sa sensibilité, & qu'il n'y avoit que mon esprit qui se déféchoit.

Mille fois je l'ai dit, & ne cesserai de le répéter : l'amitié a toute la force de l'amour ; & toute la différence qui s'y trouve, c'est qu'elle n'a ni caprices ni dégouts à redouter.

O ! précieuse amitié ! que je me félicite de vous avoir connue, non telle qu'on vous dépeint, mais telle que vous êtes réellement ! Si j'eus quelques instans de bonheur, ce fut sous vos auspices que je les gouterai ; si des jours entiers passés dans la plus profonde solitude me parurent des momens, c'est que ma mémoire, mon imagination & mon cœur, m'y parlerent de mes amis ; si j'engourdis des chagrins inséparables de l'humanité, c'est que je me transportai en idée chez les personnes que je chéris, & que je m'en fis un spectacle ravissant.

Malheureuse l'ame qui ne fait point aimer ! Elle n'existe qu'à demi & sa vie est moins.

LETTRE XLVII.

JE fais souvent le parallele de cette année , avec celle où je vous connus , & il me semble que je vivois alors & que je ne vis plus. Oui, je sens que dans mes actions , dans mes promenades , dans mes sociétés , il n'y a plus qu'une ombre de moi-même. Ah ! ce n'est pas - là , dis-je en secret cet individu qui se trouvoit autrefois si tranquille & si heureux. Une autre ame est venue remplacer la mienne , & j'ignore ce que la premiere a pu devenir. Elle se sera échappée au milieu des pleurs que fit couler votre mort.

Que de pensées qui me prouvent que l'ame est réellement spirituelle ,

car le moyen que la matiere pût rassembler tant de différentes substances à la fois ! le moyen qu'elle pût suffire à tant de changemens & à tant de contrariétés !

LETTRE XLVIII.

JE vis hier une personne expirer sous mes yeux , & loin de ressentir ce frémissement que je ne manquai jamais d'éprouver , & qui est autant le cri de la nature que de la raison , je dis en moi-même , *voilà donc une ame qui va trouver celle que je regrette avec tant d'amertume ; & j'enviai son bonheur.*

La Ville où je reviens après une absence de deux mois , n'a plus rien qui m'affecte. Je ne pouvois supporter la campagne ; & cette année , parceque je m'y suis continuellement occupé de vous , me l'a rendue tout à fait intéressante. Il n'y a

point de solitude pour la véritable amitié.

Je relis *les derniers adieux de la Maréchale de * ** à ses enfans , comme les effusions de la plus belle ame & du cœur le plus épuré ; comme des instructions dont la jeunesse , malgré tant de traités d'éducation dont on la surcharge , a réellement besoin.

On diroit que dans ce livre qui doit être connu de tous les jeunes gens , c'est vous même qui parlez.

Je suis toujours désolé de ce que vous ne pouvez venir reconnoître quelle est la force & l'étendue de mon amitié. Combien mon ame seroit satisfaite , si elle vous voyoit instruite de la durée de ma reconnoissance & de mon attachement : mais hélas !



LETTRE XLIX.

Plus je lis les ouvrages du tems, & plus je me persuade que vous aviez deviné la cause de nos égaremens, lorsque vous me disiez, *que fâchés d'avoir épuisé l'esprit par toutes sortes de raffinemens, & de ne pouvoir plus produire du neuf, nous donnions dans les singularités.*

Mais c'étoit une conversation secrète qu'il ne faut pas confier à nos beaux esprits enthousiastes de la mode & du préjugé. Ils ne vous le pardonneroient pas, s'ils venoient à savoir que vous mites au nombre des sophismes ce qu'ils regardent comme les plus grandes vérités & ce qui fait la base de leur philosophie.

Vous n'ignorez pas que notre siècle a produit des hommes dignes de toute l'admiration de la postérité, & qu'il a fait des découvertes qu'on citera dans les histoires : mais vous saviez que nous l'avons un peu gâté

en courant trop après l'esprit , & voulant trop *émailler nos phrases & nos pensées*, selon votre expression.

Le Tasse nous apprend que s'il n'avoit eu le courage de se roidir contre un de ces chercheurs d'esprit qui vouloit lui inspirer son gout , *il se seroit rendu ridicule , & qu'il n'auroit produit que de la bouffissure & du vent.*

Le trop élégant Fontenelle a perdu bien des auteurs. Ils ont cru devoir imiter son style ; & ils ont fait de mauvaises copies d'un original qui n'étoit pas sans défauts. Lorsqu'on écrit , il faut tâcher autant qu'il est possible de n'être que soi-même, & de se former un style simple & naturel. On n'éblouira pas les esprits superficiels , mais on aura l'approbation des hommes de gout.



LETTRE

LETTRE L.

J'OUVRE une de vos lettres , & je lis , qu'il vous est revenu que les mauvaises langues se sont exercées à vos dépens ; mais que vous vous retirez dans votre propre cœur & qu'heureusement vous y trouvez le contraire de tout ce qu'on dit , & que cela vous suffit pour être parfaitement tranquille : que si ceux qui ne vous connoissent pas prennent le change , qu'ils auront part à votre compassion ; & que si ceux qui vous connoissent se laissent tromper , vous les jugerez indignes de votre amitié.

Voilà comme pensent les ames sublimes , illustre Morte. Il n'y a que les petits esprits , disoit M. Flechier , que les satyres irritent & découragent. Le grand homme se met au dessus de tous les caquets , lorsqu'il a sa conscience pour lui ; & il regarde les injures & les calomnies , comme la honte & l'opprobre de ceux qui les débitent. Si les sots y

sont pris ; que fait le jugement des Sots ?

Plus je vous lis & plus je me persuade que le sexe n'a rien à nous envier, & qu'il a pour le moins autant produit d'Héroïnes, que nous comptons de Héros ; mais le malheur est que les femmes n'ayant pas les mêmes occasions que nous, pour manifester leurs talens & leurs vertus, elles ont une multitude de belles actions qui restent dans l'oubli.

Que de lettres, que de réflexions, que de traits de magnanimité qui mériteroient au sexe les plus grands honneurs, & qu'on ne connoît point parceque la modestie leur sert de voile ! Il arrive tous les jours que des hommes se font gloire de certains ouvrages & de certaines entreprises dont le succès n'est due qu'aux femmes. Ce sont leurs conseils qu'on a mis en œuvre ; & ce n'est que d'après elles, qu'on a vu & pensé.

Ah ! si nous étions plus modestes &

moins ingrats , nous ferions plus souvent leur éloge , & loin de présumer qu'elles ne sont propres qu'à discourir & à jouer , nous avouerions que si nous les valons en esprit , elles nous surpassent en délicatesse.

Quant à leur cœur , je ne crains point de le dire , du côté de la tendresse & de la générosité il vaut beaucoup mieux que le nôtre. C'est chez les femmes , qu'on trouve des âmes sensibles & compatissantes. Les malheureux ont toujours une ressource assurée dans leurs largesses ; & si l'on regrette encore les absens , & si l'on pleure encore les morts , il n'y a plus que le sexe qui satisfait à ce devoir d'humanité.

Combien ne lui avez-vous pas fait d'honneurs ! Les hommes diront de vous , en apprenant quelles furent vos vertus , que n'étoit-elle des nôtres !

LE T T R E L I.

HÉ L A S ! si les sentimens que j'ai pour vous n'eussent été que de l'amour, il y a longtems qu'ils se fussent dissipés ; mais heureusement ils sont de la pure amitié , c'est-à-dire qu'ils n'ont rien à craindre ni du caprice , ni du dégoût, & que toujours au même degré d'activité, ils subsisteront autant que moi.

On appréhende pour son propre cœur, quand on est dominé par l'amour, dans la crainte qu'il ne vienne à se refroidir, & c'est ce qui tourmente les amans & ce qui les livre aux plus violens soupçons ; mais quand on fait qu'on est ami ; on ne se défie ni de soi, ni de la personne qu'on chérit.

Ah ! que l'amitié auroit de disciples, si l'on connoissoit son prix & sa durée ; l'amour n'est qu'un feu qui brûle & qui s'éteint, mais l'amitié comme une chaleur toujours douce &

toujours au même degré , triomphe des passions & des années.

Oh ! quel nom que celui d'ami ! c'est doubler son être que de respirer dans le cœur d'un autre & que d'en être constamment aimé.

L E T T R E L I I .

JE U S , il y a quelques jours , le plaisir de converser avec un homme admirable que le hasard me fit rencontrer , & dont je n'ai pu savoir , ni le nom , ni la demeure , ni la condition. Il fut aussi caché sur tous ces articles , qu'il fut lumineux dans notre entretien. Nous parcourûmes , pendant cinq heures , les objets les plus intéressants , & toujours je le trouvai aussi sublime que profond.

Cela me rappelle ce personnage que S. A. Mr. le Régent aperçut au milieu de la nuit , dans le jardin du Palais Royal , & qu'il interrogea sur

toutes sortes de matieres , en recevant toujours les réponses les plus étonnantes & les plus relevées.

Le Régent qui ne se fit point connoître , s'efforça par tout ce qu'il y a de plus engageant , de savoir quel étoit un homme si rare & si curieux ; & c'est alors que l'inconnu dit au Prince qu'il étoit *Moyse* , à quoi son Altesse repliqua , qu'elle aimoit autant que ce fût lui qu'un autre , & aussi-tôt il s'enfuit avec tant de vitesse qu'on ne put le retrouver.

Le Régent regretta toute sa vie de n'avoir pu découvrir quel étoit un original si intéressant : mais puis-je parler d'autres regrets que de ceux dont votre mort a rempli mon cœur ?

LETTRE LIII.

JE pensois ce matin aux douleurs dont votre belle ame seroit déchirée, si vous étiez témoin de toutes les per-

tes que nous faisons depuis quelque tems.

Louis le bien aimé, ce Monarque dont vous préconisâtes si souvent la douceur & la bonté, après avoir perdu un fils qui promettoit à nos neveux le regne le plus heureux, se voit privé d'une Auguste Epouse qui avoit en parrage toutes les vertus.

Peu de personnes savent que cette illustre Reine naquit à Breslau, Capitale de la Silésie, & que ce fut en 1701. Il est étonnant combien il y a de dates & d'époques des choses, même les plus remarquables, qui échappent aux Historiens.

Malgré toutes nos pertes & tous nos malheurs, nous croirons n'avoir rien perdu, tant que Louis le Bien-aimé vivra. Vous verriez avec une satisfaction inexprimable comme il tempere par sa clémence l'éclat de sa Royauté, & comme nous continuons à jouir, sous le ministère de M. le

Duc de Choiseul , des fruits de la bienfaisance & de la sagesse.

C'est un Seigneur qui a l'esprit profond, l'ame grande & généreuse, qui ne retire point sa protection sur des rapports, qui revient de ses préventions sur le compte de ceux que la méchanceté noircit, qui se souvient de toutes les personnes qu'il a connues avant que d'être en place, & que son aversion pour les louanges rend digne de tous les éloges.

Vous pouvez m'en croire; je ne fus jamais flatteur. Je cede cette *belle* qualité à ceux qui demandent des graces, & qui passent leurs jours à importuner les Grands.

Je loue ceux qui méritent d'être loués, parceque, sans être vertueux, je suis ami de la vertu: aussi est-ce pour ma propre satisfaction, que je vous ajoûterai que rien n'approche de la grandeur d'ame de Madame la Duchesse de Choiseul, & qu'elle eût été

à une Illustre Morte. 1129

vosre héroïne, si vous aviez pu la connoître ; avec quelle vîtesse n'aurez-vous pas couru à *Chantelou* pour y voir tout le bien qu'elle y fait. Cela eût ressemblé à ce que vous m'écrivîtes à Paris en 1761, *que vous ne regretteriez pas un trajet de mille lieues, s'il s'agissoit d'être témoin de quelque trait magnanime.*

LETTRE LIV.

ON croiroit, à m'entendre, que c'est moi qui ne suis plus, & que c'est vous qui vivez. Tout ce qui sortit de vosre plume est devenu mon langage, & je ne cesse de redire à tous ceux que je fréquente, ce que vous m'écrivîtes en différentes circonstances.

Encore tout à l'heure je rapportois au sujet des animaux, ce qui se trouve dans vosre lettre du 19 Août 1758, *que les bêtes ne sont point des automates, & que si je m'obstine à vouloir le*

croire avec Descartes & Mallebranche , je laisse au moins une petite ame à votre chere Carine , & à vos sœurs , comme à des êtres qui vous intéressent vivement , que vous prenez soin d'approfondir, & chez qui vous découvrez chaque jour quelque chose de plus que l'instinct.

Il est vrai que depuis que je me suis procuré un chien, selon votre conseil, j'ai abjuré le carthésianisme touchant les animaux ; & je pense d'après vous que si Mallebranche en eût fait autant, il n'auroit pas regardé les bêtes comme une simple horloge.

Que de ruses & que de prévoyances dont elles sont capables ! On veut souvent faire honneur à leur odorat , de ce qui est réellement l'effet de leur mémoire. Oh ! que Fontenelle avoit raison de dire , *que les animaux sont un petit monde qui nous sera toujours caché & sur lequel les plus grands Philosophes ne sauroient hasarder que des*

conjectures. Toute la science en effet vient échouer contre l'instinct d'un simple vermisseau ; & si nous n'étions pas aussi présomptueux , nous conviendrions de bonne foi que l'intelligence d'une abeille nous surpasse.

Pour moi, sans entrer dans toutes ces discussions , je traite les animaux domestiques , comme des Esclaves malheureux , & je pense d'après les Grecs & les Romains , que c'est avoir une ame noire que de les tourmenter.

LETTRE LV.

JE vous dirai que M. d'Alembert vient de mettre au jour un nouveau volume de ses mélanges de Littérature , & que vous y auriez trouvé , comme dans tous les ouvrages de ce grand homme que vous fûtes si jus-

tement apprécier , beaucoup d'érudition , de justesse & de goût.

Plus on le lit & plus on est fâché de ce qu'il n'a point voulu se charger de l'éducation du *grand Duc de Russie* , quoique son refus à cet égard ait convaincu l'Europe entière , qu'il est aussi désintéressé que savant. Ce n'est pas un petit sacrifice de mépriser cent mille livres d'appointement ; & c'est un trait qui honore autant le siècle que la nation , & qui aura sûrement sa place dans l'histoire.

Il ne faut qu'un homme de cette trempe pour faire oublier la frivolité qui nous possède & contre laquelle votre raison s'enflamma si souvent. La France aura toujours des ames fortes & des esprits sublimes.

Quant aux auteurs à la mode , ils ne pensent pas comme *Puffendorf* , qui après avoir relu un ouvrage sur le génie , qu'il venoit de finir , le brûla sans hésiter , pour se punir lui-même de la témérité qu'il avoit eue

d'y inférer quelques morceaux contre la Religion. J'ai été un malheureux, s'écria-t-il, & j'en porterai la peine. Le sacrifice que j'en fais n'est pas trop grand pour expier mon forfait. *Wdler* rapporte ce fait comme en ayant été témoin.

L E T T R E L V I.

SI vous m'avez vu il y a quelques instans parcourant des yeux un torrent dans sa course, & prenant occasion de ce spectacle pour m'entretenir avec un Officier aussi richement partagé du côté du cœur, que de celui de l'esprit (M. de Lescur, Officier au Régiment d'Orléans, Infanterie) sur la rapidité de vos jours qui ont passé comme une ombre, vous aurez su que je me suis familiarisé avec votre manière de percevoir & de réfléchir, & que je disois, à votre exemple, *qu'on est trop heureux quand on*

sait être seul avec la nature, & méditer sur les magnifiques objets qu'elle nous offre ; & qu'on n'a pas besoin d'imaginer des Sylphes , des Gnomes & des Ondains pour reconnoître une vie merveilleuse dans tout ce qui existe, & qui n'est autre chose que l'action d'une Intelligence infinie qui se joue dans l'ordre & dans l'arrangement de cet Univers. Ludens in orbe terrarum.

Il me semble que les arbres m'entretiennent de vos vertus & de votre mort, & qu'ils me disent à l'envi ; *ah ! nous avons donc perdu celle qui prenoit tant de plaisir à nous contempler, & qui préféroit l'ombre de nos feuillages à tout l'éclat des théâtres & des fêtes.* Il n'y a pas jusqu'aux bruyères, jusqu'aux buissons qui ne paroissent m'interroger sur votre sort & prendre part à ma douleur. Hélas ! s'ils avoient du sentiment, ils sauroient que vous étiez plus frappée de leurs beautés rustiques, que vous

ne l'eussiez été de tout le brillant du Luxembourg & des Tuileries.

Eh ! qu'irois-je faire à Paris , m'écriviez vous autrefois , voir des spectacles & de magnifiques jardins , c'est-à-dire, la nature défigurée par l'art ; tandis que j'apperçois dans les environs de ma petite maison de campagne , le beau dans son principe , tel qu'il sortit des mains du Créateur. On vit partout où l'on fait employer les facultés de son ame , & graces au Ciel , j'en fais plus d'usage au milieu de mes bois brutes & solitaires , qu'au milieu même des plus grands génies. Ici j'ai les écrits des Voltaire , des d'Alembert , des Crébillon , ainsi que de plusieurs autres qui embellissent la France & qui l'honorent , eh ! que me diroient-ils de plus , que ce que je lis ! Croyez vous , par exemple qu'en ayant les quatre, saisons du Cardinal de Berris, cet Anacréon de nos jours ; qu'en parcourant la Chartreuse & le Ververt de l'inimita-

ble Gresset, je n'en aie pas assez pour deviner tout ce que peut produire leur esprit ?

D'ailleurs par la métaphysique que je cultive heureusement, je me trouve répandue dans le monde entier, & il n'y a point de coin dans l'Univers où mon esprit ne pénétre. Qu'importe donc que je sois à Paris ou ici ? Je sais que les corps de Descartes, de Mallebranche & de Fontenelle y reposent, mais ce n'est plus qu'une cendre insensible, & c'est leur ame qui doit nous toucher.

D'où je conclus que le Ciel n'étant pas plus éloigné de mon habitation que de Paris ; ma dépouille terrestre sera aussi bien ici que dans la Capitale des François.

Réflexions dignes de vous, & qui ne permettent pas d'y rien ajouter !



LETTRE LVII.

Vos conjectures ont été vraies ; ce que vous me disiez de l'Empereur se réalise. Les exemples , les instructions de l'Impératrice Reine son Auguste Mere , cette Princesse dont le regne est l'école de la véritable grandeur , fructifient de plus en plus. On espere tout de ce jeune Monarque , parcequ'il possède toutes les vertus.

L'enthousiasme avec lequel vous me parliez de *Marie-Thérèse* n'étoit que le langage de la vérité. En plaçant ses enfans sur les plus beaux trônes du monde , elle remplit l'Europe de rejettons qui perpétueront sa gloire & qui feront le bonheur des Nations. Quand on pense que cette Auguste Souveraine , passe tous les jours depuis six heures du matin jusqu'à onze du soir , à s'occuper de la félicité de ses sujets , à donner audience à tous les Etrangers , à écouter les remontrances de tous les malheu-

reux , à prodiguer autant de secours qu'il y a de besoins , à allier la grandeur avec la popularité , l'économie avec la générosité , la politique avec la sincérité , la magnificence avec la piété , on s'imagineroit volontiers que ce n'est qu'un beau rêve ; & cependant rien de plus vrai.

Il suffit de savoir ce qu'elle doit faire , pour être assurée de ce qu'elle fera ; chaque jour de son regne est consigné dans le cœur de ses sujets , comme il le sera dans l'histoire.

Sa Cour exempte de cabales , comme sa vie dereproches , forme le plus beau tableau du dix-huitième siècle ; & il ne falloit pas moins que l'aillance de la France avec la maison d'Autriche , pour consoler les François , de la guerre qu'ils firent autrefois à cette Auguste Princesse. Aussi M. de Voltaire lui disoit-il dans une Ode qui parut au moment qu'on se battoit avec le plus de fureur. *Le François te poursuit , & t'adore.*

Mais , Ombre illustre , vous ne jouirez plus du beau spectacle que cette Majesté donne à la terre , & ce ne sera plus que dans le Ciel , où vous la verrez briller de cet éclat immortel , que Dieu lui réserve ; mais nous lui dirons comme M. Poncet , Evêque d'Angers , disoit à Louis XI V ; *allez sûrement , mais lentement à la gloire éternelle.*

L E T T R E L V I I I .

Q U E votre conversation m'eût été d'un grand secours , dans une société d'où j'arrive & où je n'ai entendu que des propos désavantageux , de la part d'un Original qui , rempli de lui-même , ne parle que de lui , & fait autant de bruit qu'un ouragan. Il ne nous a entretenus que de ses livres , quoiqu'il ne lise jamais , que de son goût pour la solitude , quoiqu'il ne puisse rester seul , que de son aversion

pour le jeu , quoiqu'il ait continuellement les cartes à la main. C'est un homme qui voudroit être par-tout où il n'est pas , & qui semble n'exister , que pour contredire & pour se tourmenter.

Après ce personnage est venu un Bigot qui a mis tout au péché mortel , & qui a fini par fronder les créations les plus innocentes , ainsi que tous les Poètes & toute la poésie. Il gronderoit encore si une petite maîtresse couverte de mouches & de fard n'avoit égayé la scène. Elle a commencé par louer éperduement toutes les frivolités qu'on imprime , & par se rire de tous les moralistes & de tous les métaphysiciens. Sa tête est un magasin de tous les opéra-comiques ; & elle s'interrompt continuellement dans le discours , pour en frédonner les airs. Sa tabatiere , son éventail , son visage ont fait je ne sais combien de rôles. Oh ! vous l'a-

viez bien dit ; que le monde est futile,
& que ses cercles sont fastidieux !

Quelle ressource en pareilles circonstances , sinon de se replier sur soi-même & de penser à vous. Hélas ! si elle étoit là , dis-je au fond de mon cœur , elle en prendroit occasion de faire les portraits les plus intéressans, & les plus belles réflexions.

A quoi l'homme n'est il pas condamné , lorsqu'il est obligé de se répandre dans les sociétés ! On n'y trouve plus que des sophismes & des paradoxes : on n'y voit plus que de l'arrifice & de l'orgueil.

On diroit que nos ames n'ont été faites que pour garder *l'incognito* , & que la raison est une vieille radoteuse qu'on ne doit plus écouter,



LETTRE LIX.

JE reconnois maintenant plus que jamais la sagesse de vos réflexions sur le bel esprit. Il est effectivement devenu le tyran des sociétés ; il n'y a plus que lui qu'on entend décider sur le mérite des livres & des auteurs. Par ce moyen les petits Maîtres ont beau jeu.

Envoyez nous donc quelqu'un des morts, si la chose est possible, qui nous remette entre les mains de l'expérience & de la raison. Quelle difficulté y auroit-il, que *Bossuet* ou *Fénelon* revînt parmi nous. Mais vous me répondrez que nous avons leurs ouvrages, & que si cela ne nous suffit pas, leur retour n'y feroit rien.

Hélas ! il n'y a pas un siècle qu'ils sont morts, & ils auroient toute la peine du monde à nous reconnoître. Ils ne pourroient se persuader qu'en si peu de tems, on ait passé à une

frivolité si décidée, & qu'on ait mérité le nom de Philosophe avec aussi peu de philosophie.

L E T T R E L X.

L'HISTOIRE naturelle de M. de Buffon, que vous appelliez *une seconde édition de la nature*, se continue toujours avec le même succès. La plume de l'Auteur ne s'use point, & son génie a toujours la même vigueur, & la même fécondité. Les siècles à venir envieront au nôtre la gloire d'avoir produit un aussi excellent livre : que de richesses renfermées dans un seul volume, quoique cet ouvrage ne soit pas sans défauts, ainsi que cela paroît dans l'endroit où l'on prétend que l'homme est l'animal qui vit le plus long-tems.

L'Histoire du Bas-Empire par M. le Beau, seroit devenu votre livre favori. On y voit à découvert tous les

ressorts de la politique, & l'ame de tous ceux qui les mirent en jeu; mais dois-je vous entretenir des ouvrages du tems, vous qui avez maintenant l'éternité toute entiere à parcourir.

LETTRE LXI.

JE m'arrache à mon lit, quoiqu'au milieu de la nuit, ne pouvant résister à l'empressement de m'entretenir avec vous. Notre existence se perd dans les bras du sommeil, & c'est une véritable *renaissance*, lorsqu'on commence à se reveiller. Hélas! avions-nous donc trop de tems à vivre pour sacrifier un tiers de notre vie au repos & à l'inaction? Si l'on retranche de nos jours l'enfance & tous les instans du sommeil, que reste-t-il? je ne trouve plus que quelques heures entrecoupées par des affaires & par des besoins.

Je vois mes années se précipiter
dans

dans l'abîme du néant avec une telle rapidité, que je ne connois d'autre tems que le passé. A peine le jour commence-t-il à poindre, qu'il n'est plus. L'aurore touche au soleil couchant ; & ce flux & reflux de minutes que nous divisons par semaines & par mois , ne nous laisse pas le loisir de le fixer. Je suis maintenant plus vieux que lorsque j'ai commencé cette Lettre ; & ma vie , sans m'en appercevoir , se dérobe continuellement à moi-même.

Ah ! quel sujet de réflexions ! mais, qu'est-ce qui réfléchit ? & sur-tout depuis que vous n'êtes plus. On trouve au moins, dans vos lettres & dans vos entretiens , une ame supérieure aux vanités du monde & à ses plaisirs ; & aujourd'hui il n'y a personne qui s'occupe de la brièveté du tems & de la longueur de l'éternité. On agit comme si l'on étoit assuré de revivre ici bas , ou comme si la mort devoit tout anéantir. Ce ne sont de

toutes parts qu'amusements frivoles ;
que desirs ambitieux , que distractions
de soi-même , qu'amours criminels.

Il est très rare de trouver un homme
que le goût du siècle n'ait pas gâté.
On se sert de l'ame pour plaider contre
l'ame même ; & l'esprit qui devroit
nous élever au-dessus des sens ,
devient l'esclave des sensations.

Pour moi , qui appris de vous à réfléchir
sur tous les objets & sur tous les événements ,
je trouve , jusque dans le sein de cette nuit ,
des phénomènes qui me ravissent & qui m'étonnent.
Ici ce sont des nuages qui ,
poullés par les vents , promènent dans
les airs la fécondité des terres ; là ce
sont des astres qui s'éclipsent , & qui
reparoissent pour suivre la marche
qu'une Intelligence suprême leur a
tracée : ici c'est un limon qui fermente
dans l'obscurité , & qui se métamorphose
insensiblement en fleurs & en fruits ;
là c'est une herbe qui germe ,
& qui se multiplie à l'aide d'une rosée

vivifiante que le soleil fera briller
comme le saphir & comme le rubis.

Pendant que les hommes dorment,
la Nature veille pour eux, & elle leur
prépare en silence ce magnifique spec-
tacle qu'ils apperçoivent tous les ma-
rins, & ces immenses trésors qu'ils
recueillent dans les différentes sai-
sons.

LETTRE LXII.

SI l'on n'étoit pas dominé par l'a-
mour des richesses & des plaisirs,
hélas ! pourroit-on s'empêcher de re-
connoître que *la métaphysique est la*
science favorite des grandes ames ; que
c'est-là qu'elles puisent les plus sublimes
vérités ; que la physique n'a pour objet
que des corps qui périront ; que la poli-
tique ne considère que des avantages
temporels ; que les mathématiques ne
s'occupent que de lignes & de points,
tandis que la connoissance des esprits

n'a d'autres bornes que l'immensité : qu'une seule pensée vaut mieux que toute la magnificence du firmament ; que nous avons en nous-mêmes des richesses infiniment supérieures aux astres les plus lumineux.

Voilà ce que vous me disiez autrefois , illustre Morre , & ce que vous voyez maintenant dans ce séjour éternel , où votre ame goûte éminemment le plaisir de penser. Quelles délices de trouver dans votre être de quoi vous répandre dans des espaces qui n'ont rien de corporel & de fini.

Mais , quelle seroit votre affliction, de voir combien la métaphysique est présentement avilie : on appelle aujourd'hui métaphysiciens des hommes qui concentrent toute notre existence dans des sensations , & qui nous croient incapables de penser sans le ministère des sens , comme si le seul témoignage de notre individualité dépendoit de notre odorat ou de notre toucher.

Eh ! qu'ai-je besoin de mes oreilles & de mes yeux pour savoir que moi qui pense , suis réellement le même individu que l'an dernier , & qu'il y a tant d'années que je me sens exister. Les matérialistes se travestissent de routes manieres pour arriver à leur but ; mais ils ont beau se cacher , il y aura toujours de véritables philosophes qui les découvriront. La métaphysique tient trop à Dieu pour perdre ses droits. Oh ! que vous méritez d'éloges pour avoir su la distinguer des nuages qui l'environnent, & pour n'avoir point été la duppe de ces hommes superficiels qui voudroient assujettir à la mode les sciences comme les habits.

Les ouvrages de l'Abbé de Lignac vous étoient précieux , parcequ'ils étoient , selon vous , *la physique des esprits*. Il est vrai qu'on ne trouve ni dans son *Sens intime*, ni dans ses *Elémens de métaphysique*, les sophismes de la nouvelle philosophie qui veut qu'il

n'y ait rien dans l'ame que ce que les sensations y ont mis, comme si cette substance purement spirituelle n'étoit qu'une simple modification. C'est ce qui trompa *Locke*, & ce qui trompe tous ses sectateurs, ainsi qu'on peut le voir dans la réfutation qu'en a faite le savant *Gerdil*, précepteur du Prince de Piedmont.

Mais quel autre témoignage nous faut il, que celui de *Locke* lui-même. Il est certain qu'il dit à *Galdrini*, Italien d'origine, & son ami, qu'il se repentoit d'avoir fait un livre dont on abuseroit à coup sûr; & qu'au lieu de traiter l'ame en souverain, il ne l'avoit considérée que comme un premier Ministre. Le Cardinal *Passionei* avoit la lettre de *Galdrini* en original.



LETTRE LXIII.

LES nouvelles de votre patrie sont toujours accablantes ; on y souffle le feu de la discorde , & cette guerre intestine désole tous les vrais citoyens parmi lesquels le Prince *Czartorinski*, Palatin de Russie , tient le premier rang. Qu'il est heureux de trouver un autre lui-même dans le Prince *Adam* son fils , & de voir que dans son illustre Maison les vertus passent des peres aux enfans !

Je relis l'histoire de *Jean Sobieski* ; par M. l'Abbé *Coyer* , c'est le tableau du grand & du vrai. Il y a mis toute son ame & peut-être trop d'esprit. *Peu d'ouvrages* , me disiez - vous , *sont écrits avec autant de véhémence & de rapidité* , & c'est en cela que je lis cette histoire avec passion , quoiqu'elle ne soit pas sans défauts.

M. de *Solignac* , Secrétaire du Roi *Stanislas* & de l'Académie de Nanci , dont vous connutes le mérite , nous

donnera la vie de ce grand Roi , & ce fera sûrement un morceau des plus intéressans. *Leczinski* ne paroît point inférieur à *Sobieski* ; & peut-être même , à raison de ses revers qu'il soutint en Philosophe , la postérité lui assignera-t-elle le premier rang.

Autant de faits qui immortalisent votre nation , & qui prouvent que les Héros, malgré leur petit nombre , sont de tous les pays & de tous les tems. C'est ce que vous me faisiez observer après avoir lu l'excellent ouvrage du célèbre *Zaluski* , Evêque de Varsovie , où l'on trouve le portrait des plus illustres Polonois.

Mais tout cela a passé comme un songe , & cela ne forme plus qu'une époque qui s'éloigne à chaque minute , ainsi que tous les événemens. O vie trop rapide , & d'autant plus chagrinante, qu'elle ne nous fait exister qu'entre des adieux & des regrets !

LETTRE LXIV.

POURROIT-ON vous intéresser sur l'état actuel de la littérature ; je vous dirois qu'elle est plus brillante que jamais , si l'on en juge par ces ouvrages saillans où l'esprit s'enflamme & pétille. M. *Dorat* a remplacé M. *Gresset* qui ne veut plus contribuer à nos plaisirs , & tous les jours il nous régale de ce que la poésie a de plus ingénieux & de plus délicat.

Les pièces de théâtre se multiplient avec une effervescence qui tient du prodige. Il faut avoir une excellente mémoire pour s'en rappeler seulement le catalogue. Il n'y a point de jeune homme né avec quelque talent qui ne s'essaie en ce genre : si ce n'est pas toujours le mérite qui leur fait une réputation , c'est au moins l'amour de la nouveauté. On aime mieux une comédie médiocre , pourvu qu'elle soit neuve , que *le Tar-*

russe ou le *Misanthrope* qui ont vieilli.

M. de *Beaumarchais*, qui a tous les talens pour plaire, a donné dans *Eugénie*, tout ce que le cœur & l'esprit peuvent trouver de plus intéressant. M. du *Belloy* nous avoit émus par les plus beaux traits de valeur choisis dans l'Histoire de France, & nous a prouvé que nous n'avons pas besoin des Romains pour rendre nos spectacles attendrissans. M. *Collée* s'est distingué par des pièces où l'on trouve toute la délicatesse de l'esprit & du sentiment.

On a mis sur le théâtre la Fable de *Béverley*, Joueur Anglois, qui après avoir ruiné sa femme, veut tuer son fils par compassion & se tue lui-même par honnêteté. Cette pièce, le tissu des plus fortes passions, nous révolte malgré ses beautés, & ne peut se soutenir qu'à Londres, où les spectateurs se repaissent volontiers de carnage & de sang : & voilà comme

quelques lieues de plus ou de moins abaissent ou relevent un ouvrage.

M. d'Arnaud continue à nous étonner par des poësies sepulchrales qui remplissent l'ame de douleur & d'effroi : & ce sont de belles horreurs que je cheris , comme étant propres à nourrir mon chagrin.

Ah ! quand je lis son *Conte de Cominges* , son *Euphemie* , je n'apperçois que vous à travers tous ces cercueils & tous ces tombeaux , & cela me rend ces deux ouvrages infiniment précieux. Il me semble qu'ils n'ont été faits que pour moi , & qu'il n'y a que moi seul qui ai droit de les goûter.

Il est donc un plaisir même pour la douleur , celui de se nourrir de ce qui l'entretient : mais ce qui me fâche , c'est qu'on ne fait plus ni d'églques ni d'élégies. Seroit-ce parceque l'amour ou l'amitié joue un si beau rôle dans ces sortes de productions ? En ce cas , que nous avons dégénéré !

Il manque à la gloire de M. de Voltaire qui écrivit si supérieurement dans tous les genres , d'avoir traité celui ci.

L E T T R E L X V.

TO U J O U R S je reviens à vous : eh le moyen de n'y pas revenir ! surtout lorsqu'on trouve tant de frivolités parmi les vivans. Je fors d'une assemblée où l'on a fait assaut de paradoxes & de sophismes. Si la vérité ne se défendoit d'elle-même , hélas ! que je l'aurois plainte ; mais on a beau la défigurer , elle brille aux dépens de ceux qui l'outragent.

Je puis vous dire sans être misanthrope , qu'il faut maintenant voir des milliers d'insensés , avant que de trouver un sage : chacun se fait un système au gré de sa passion , & c'est-là tout son point d'appui.

Que dites vous là haut de nos erreurs & de nos préjugés ?

LETTRE LXVI.

P L U S j'examine les vicissitudes de la Nature, & plus je remarque qu'elle est attentive à nous retracer notre fragilité. Partout elle nous peint & ce que nous avons été & ce que nous ferons. Tantôt les fleurs qu'elle fait éclore représentent notre enfance ; & tantôt les plantes qu'elle flétrit désignent notre vieillesse. C'étoit le sujet de mes réflexions dans un bosquet où ma douleur m'avoit conduit, & où le vent qui agitoit les feuilles, donnoit carrière à toutes les rêveries. J'ai toujours éprouvé que ces espèces de petites tempêtes qui frappent le cime des arbres avec une certaine commotion, nous rappelloient à nous mêmes & nous retraçoient les révolutions du monde.

Je me souviens d'avoir lu dans la vie du célèbre *Berklei*, écrite par lui-même, qu'il n'étoit devenu philoso-

phe , que parcequ'il avoit fait son école des Bois & des Forêts. C'est-là , dit-il, que j'appris à réfléchir , & que je perdis le goût de toutes ces sociétés fastidieuses , où l'on ne connoît de science que celle de médire , & d'outrager la raison.

LET TRE LXVII.

JE ne puis absolument m'accoutumer à voir passer les jours de courier , sans recevoir de vos nouvelles. Quelquefois j'oublie que vous n'êtes plus , & j'ouvre avec une précipitation étonnante les lettres qu'on me remet , croyant y trouver & votre écriture & votre nom. Mais bien-tôt l'illusion se dissipe , le cœur qui se dilatoit se resserre , & une stupeur que je ne puis exprimer , absorbe toute mon ame & ses facultés.

Oh ! qu'il est cruel de ne plus recevoir de nouvelles d'une Philosophe

dont on avoit toute la confiance & dont on connut tout le mérite.

C'est ce qu'écrivoit le Chancelier Bacon , à l'occasion d'un ami qu'il venoit de perdre. *Je suis désolé, disoit ce grand homme, de ne plus trouver dans la suite des jours, aucun moment capable de reproduire à mes yeux celui qui m'est enlevé.*

Les Anglois ne se décident pas volontiers en fait d'amitié ; mais ils aiment fortement , lorsqu'ils ont une fois livré leur cœur. Il n'y a rien de plus beau que la magnanimité de Milord *Hamilton* , qui au commencement du siècle dernier partit de Londres pour se rendre à Constantinople auprès d'un ami que de mauvaises affaires retenoient en prison. Il sollicita , comme d'autres demandent leur délivrance , le bonheur de se renfermer avec lui. Le Visir frappé d'une si belle action, fit élargir le captif.

Benoît X I V (Lambertini) ce Pontife si sage & si savant , & à qui les

Protestans même payerent des tributs de louanges & d'admiration , disoit , *que les livres & les amis avoient fait le bonheur de sa vie , & qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'il pleuroit la mort d'un Prélat avec lequel il étoit intimement lié.*

On vient de me remettre une nouvelle description de l'Italie : mais on aura beau multiplier ces sortes d'ouvrages , toujours les Parisiens demeureront persuadés , qu'il n'y a que parmi eux qu'on trouve l'agréable & l'utile. Il leur semble qu'on leur en impose ou qu'on a mal vu , toutes les fois qu'on les entretient des agrémens & de la beauté des Pays étrangers ; & cependant , vous ne l'ignorez pas , qu'y a-t-il de plus magnifique & de plus délicieux que le séjour de Rome , de Naples , de Florence , de Venise , de Milan , &c.

Un Seigneur Portugais qui disoit *qu'on ne devoit montrer Florence que les Dimanches & les Fêtes , tant elle*

étoit ravissante , appelloit toutes ces Villes l'*anti-chambre du Paradis* , l'*anticamera del Paradiso* , & il est certain que l'Univers entier n'offre rien aux yeux du voyageur d'aussi satisfaisant & d'aussi merveilleux.

Vous me pardonnerez cette petite digression , & d'autant mieux qu'elle ne prend rien sur ma douleur.

Encore tout à l'heure je lisois une de vos lettres , & c'étoit celle où vous me marquiez , *que la vérité est une , & qu'une chose n'en est pas plus certaine parceque Bayle ou Rousseau l'aura dit ; qu'ils n'ont reçu du Ciel ni le privilège ni l'honneur de subjuguier les esprits ; que la raison n'accompagne pas toujours le genie ; que ce sont les plus grands hommes qui ont erré ; que s'il ne s'agit que de la réputation pour faire autorité , un Epicurien est bien fondé à croire Epicure , un Spinosiste à suivre Spinosa ; qu'il suffira d'être Ecrivain célèbre pour donner du cours aux plus grandes absurdités , que toutes les*

fois qu'une chose n'est pas conforme à la vérité , ou n'est pas praticable dans l'exécution , que nul homme sur la terre , nulle saillie , nulle expression , n'ont la vertu de la changer ; qu'enfin pour ne jamais se tromper dans le jugement qu'on porte des ouvrages philosophiques , on doit faire abstraction du style & de l'auteur , & voir si ce qu'il avance est avoué par l'expérience & par la raison.

Affurément voilà d'excellentes réflexions : mais il faudroit quelque autre topique pour guérir ce vertige qui transporte les esprits à la première nouvelle d'une brochure sortie des mains d'un Auteur renommé. Aussi-tôt la Capitale & les Provinces sont en l'air, & tous les petits Zoïles en campagne , pour découvrir un si précieux trésor.

Avez-vous vu, se demande-t-on l'un à l'autre , le nouvel ouvrage qui paroît : *il est ravissant , il est divin.* Tel Journaliste le loue , telle Comtesse en

raffolle , tel Seigneur le fait venir par la poste : & lorsque le bon sens vient à le parcourir , il juge que ce sont cent pages de puérités & de sophismes , & que le bel esprit qui les exalte ne vaut pas la raison du plus simple Artisan.

LETTRE LXVIII.

QUE vous seriez satisfaite de voir les heureux progrès de l'inoculation ! Enfin , grâces aux lumieres de M. *Tronchin* , & aux merveilleuses opérations du célèbre *Gatti* , la petite vérole ne fera plus contagieuse parmi nous. Il est bien tems qu'elle nous donne du répit ; car , combien d'aimables personnes n'a-t-elle pas moissonnées ! ses ravages étoient plus cruels que les guerres les plus meurtrieres. Dieu veuille que les préjugés , ainsi que la pusillanimité , n'apportent plus d'obs-

tacle à ce que la saine médecine veut établir.

Ce n'est pas un petit honneur pour notre siècle, que le zèle & l'habileté de nos Médecins. Jamais on ne travailla plus efficacement au retablissement de la santé. Les écoles de chirurgie font un autre point de vue qui ne mérite pas moins notre admiration; il en sort des hommes dignes de tous nos éloges. M. le Cat s'étoit fait une réputation qui se renouvellera d'année en année.

Mais dois-je faire l'éloge des Médecins, dans un tems où tout leur art ne vous a servi de rien? cependant où pouvoient-ils l'employer plus à propos? Hélas! il s'agissoit de nous conserver une Philosophe, dont les lumieres repandoient le plus bel éclat sur la raison & sur l'humanité; mais comme dit l'Ecole de Salerne, *contra vim mortis, non est medicamen in hortis.*

Vous m'annonciez en 1758, que vous aviez été à toute extrémité, & que vous ne doutiez plus que ma plume ne s'exerçât à votre oraison funebre.

Hélas ! je ne prévoyois pas alors, qu'après vous avoir écrit tant de fois pendant le cours de votre vie, je vous adresserois des lettres après votre mort.

Ah ! si du moins vous étiez célébrée par cet illustre Ecrivain qui donna une seconde vie à la Marquise du Châtelet dans une magnifique épitaphe que tout le monde connoît ! Mais des qualités comme les vôtres, louées par un homme qui n'a d'autre éloquence que des pleurs, quel denouement, quelle chute ! il n'y a réellement que ma reconnaissance & mon amitié qui me justifient. Aussi ces lettres ne sont-elles que leur expression : il ne faut y chercher ni ces images poétiques, ni ces brillantes expressions, qu'on trouve dans les écrits du tems. Toute l'élégance des ornements rendroit-elle vos vertus ? d'ailleurs, la douleur a-

r-elle besoin d'efforts ingénieux pour vous mériter l'hommage de tous les cœurs. Hélas ! je rappelle votre mémoire , je repete votre nom , je soupire, & je me crois très éloquent; vous n'êtes louée que par vous-même dans ces lettres où se peint ma douleur. Vous n'y paroissez qu'avec vos propres pensées ; autant de monuments de votre belle ame & de votre savoir, & le seul moyen de vous faire connoître. Le mérite n'a besoin que de lui-même pour être célébré.

On me reproche sans doute , illustre Morte, d'avoir passé sous silence, & l'ancienneté de votre Maison , & la grandeur de vos Ayeux ; mais j'ai continuellement sous les yeux cette précieuse Lettre, où vous m'écrivîtes *que vous ne pouviez souffrir le titre fastueux de Princeesse qu'on vous donnoit ; que vous l'auriez troqué volontiers pour la plus basse condition , pourvu que vous y eussiez gagné du côté des talents & des vertus , & que vous ne pouviez com-*

prendre qu'une naissance à laquelle on n'avoit point contribué, fût dans le cas de donner de la considération & de l'orgueil.

C'est dans cette même lettre, où, après avoir fait l'éloge de la Muse limonadiere (*Madame Bourette*) dont vous aviez lu les vers, vous dites qu'on n'a pas besoin de vous citer des Princes pour vous engager à lui répondre; que sa qualité d'auteur vous la rend mille fois plus estimable que si elle n'avoit que des titres à produire; & que bien des femmes distinguées qui la méprisent ne seroient pas dignes de la servir.

Je ne m'étonne plus si vous admiriez avec les plus grands transports, l'exemple du Cardinal *Cibo* qui traita ses gens comme lui-même, en leur faisant ériger des tombeaux autour du sien, afin d'apprendre à tous les siècles, que tous les hommes sont égaux, & que c'est dégrader l'humanité que de ne pas le sentir.

LETTRE L X I X.

NO N , il n'y avoit que votre mort qui pût me permettre de vous rendre un hommage public ; car votre modestie eut toujours le sommeil si délicat , qu'elle se réveilleoit au moindre mot d'éloge , & qu'elle imposoit le silence le plus rigoureux : mais falloit-il qu'il vous en contât la vie , pour qu'on payât un tribut à vos vertus.

Vous n'étiez timide que lorsqu'il s'agissoit de louer vos rares qualités ; & chose étonnante , c'est que ne pouvant souffrir le plus petit compliment , vous exaltiez avec enthousiasme les moindres qualités de vos amis. Cela paroît dans toutes vos Lettres , où vous me prodiguez des louanges , que je prens pour des avis.

Mais je n'ai garde de rendre sur cet article le Public mon confident : il est par fois malin , & j'aurois la douleur de voir qu'il me taxeroit de vanité , quoique s'il étoit un légitime orgueil ,

orgueil , ce seroit certainement celui d'avoir eu part à vos éloges.

Cet honneur tout secret qu'il est , ne le fera jamais pour mon esprit & pour mon cœur. Sans cesse ils en parleront au-dedans de moi-même , & c'est , je vous l'avoue , le plus grand triomphe dont mon ame puisse jouir.

On exécute votre plan. On travaille à la réforme des ordres Religieux , & à la suppression de quelques Couvens ; & il faut convenir que cela est nécessaire.

Benoît X I V disoit qu'il en étoit des Moines comme des arbres ; qu'il falloit de tems en tems les élaguer , afin qu'ils ne donnassent que de bons fruits & qu'ils ne répandissent point trop d'ombrage.

M. Nicole le plus excellent Moraliste qu'aient eu les François , disoit qu'une bonne réforme ne dureroit que cent ans , & qu'encore sur ce nombre d'années , il y en auroit peut-être cin-

quante pour le monde & pour le relâchement : aussi étoit-il d'avis que chaque siècle au plus tard , on remît la règle en vigueur dans les Ordres Religieux. Mais pour y réussir efficacement , il faut commencer par donner aux études une nouvelle activité. Ce n'est que le désœuvrement qui introduit le relâchement dans les Monastères.

L E T T R E L X X.

IL faut en vérité que ce soit vous même , pour que j'aie braver les horreurs de la nuit dans des lieux où l'imagination peut être duppe de la peur.

C'étoit au milieu d'un bois entièrement isolé , où hier sur les onze heures du soir je promenois ma douleur : hélas ! disois-je en moi-même , si elle m'apparoissoit ; & toujours des lueurs entremêlées d'ombres me laissoient croire qu'enfin je touchois à cet heu-

reux instant. Mais peine inutile ,
les morts n'ont rien à démêler avec
les vivans ; je suis revenu , comme
j'étois allé , & le sommeil n'a fermé
mes paupieres que pour me rappeler
votre absence & réveiller mes re-
grets.

LET T R E L X X I.

J E voudrois vous rendre compte des
ouvrages qui paroissent , mais com-
ment l'entreprendre ? le nombre en
est si multiplié , que l'un fait oublier
l'autre , & qu'il n'en reste qu'un sou-
venir confus.

*Les affiches de Paris se continuent
toujours avec le plus heureux succès.
Je me rappelle que vous les aimiez
singulierement comme étant remplies
d'une critique judicieuse : d'une seule
épithete , medissiez vous , on y carac-
térisé un ouvrage , & cela vaut souvent
une analyse.*

Quel nouveau lustre n'eussent pas acquis toutes nos feuilles périodiques, si vous les aviez enrichies de vos excellentes productions. On y auroit vu avec la plus grande admiration que la Pologne possédoit dans son sein une philosophe qui par l'étendue & par la beauté de son esprit, eut fait l'ornement des Académies.

Que de richesses votre ame n'aurait-elle pas emportées dans ce monde intellectuel dont vous êtes devenue citoyenne : mais quelle privation pour nous ! *J'économise mes pensées, m'écrivez-vous en 1760, pour ne pas me trouver au dépourvu. Je crains de survivre à mon bien, si je compose quelque ouvrage selon vos conseils.*

Eh ! qu'aviez-vous à ménager avec un esprit aussi fécond que le vôtre ? Mais j'ose le dire, vous futes plus d'une fois la duppe de votre modestie.



LETTRE LX XII.

Vous n'aurez donc point d'autre Mausolée que celui que je vous érigeai dans mon cœur , & tandis que des ravageurs de Provinces & que des hommes qui n'eurent d'autre mérite qu'une affreuse ambition , respirent dans le marbre , il ne restera sur la terre aucun vestige de vos talens & de vos vertus.

Si ces Lettres pouvoient au moins vous vanger de cette espèce d'injustice , en vous faisant connoître jusqu'aux extrémités du monde : mais hélas ! n'ayant pour mérite que celui de la reconnoissance & de l'amitié , bien tôt elles tomberont dans l'oubli.

Ce qui me console , c'est que votre trépas , Ombre chérie , met un nouveau sceau à mon attachement. Il me semble que votre vie est venue se joindre à la mienne , & cette idée

me séduit de maniere à me faire supporter ma position.

L E T T R E L X X I I I .

ON me mena hier visiter une église pleine de tombeaux , & je n'y vis que le vôtre. Toujours mon imagination fut remplie de cet objet. Mon cœur est trop vivement pénétré de votre mort , pour que mon esprit n'en soit pas affecté. Ils s'accordent tellement l'un & l'autre sur cet article , que mes sentimens se confondent avec mes pensées, lorsqu'il s'agit de vous regretter.

Ah ! si j'étois insensible , & si mon amitié venoit à s'éteindre , je trouverois ma condamnation jusque dans ces tourterelles , qui ne survivent que pour se regretter , jusque dans le lierre & dans la vigne , ces plantes qu'on ne peut plus déta-

cher des arbres qu'elles ont pris en affection.

Tout me retrace l'heureuse sympathie qui nous unissoit & que rien ne peut dissoudre. Actuellement même que je vous écris , j'apperçois un torrent qui malgré toutes les digues qu'on lui oppose , se précipite avec complaisance dans une prairie qu'il chérit.

LETTRE LXIV.

L'H Y V E R qui vient à petit bruit commence à s'annoncer , & cette vue me rappelle ces heureux tems où enfoncé dans les bois de la Pologne, au milieu des glaces & des neiges ; je relisois vos Lettres , & je m'occupois de vos vertus.

Combien de fois m'est-il arrivé de me fuir ainsi moi-même , pour mieux vous retrouver , & de courir me perdre au sein de la campagne la plus

Hiv

effrayante & la plus solitaire , à dessein de converser idéalement avec vous !

Malgré les horreurs de la saison qui m'environnoient de toutes parts , je nageois dans la joie. Comme il ne s'agissoit point d'amour , mais de sentimens vertueux ; mon ame se trouvoit dans le plus heureux calme , & il n'y avoit pas jusqu'aux arbres couverts de glaçons , qui ne servissent à exciter mes rêveries philosophiques & à me faire goûter mon bonheur.

Après deux heures ainsi écoulées , où il m'avoit semblé qu'il n'y avoit plus dans l'Univers d'autres personnes que vous & moi ; je revenois à travers des sentiers seulement connus des animaux sauvages , & préparois ce que je devois vous écrire en réponse de vos sublimes réflexions.

Les plus magnifiques parterres ne me feront jamais oublier ces bois , que votre souvenir embellissoit &

que mes pensées sur la vanité du monde me rendoient un séjour délicieux.

Oh! qu'il est vrai que ce ne sont ni les villes ni les palais qui font le bonheur de la vie, & que notre ame dans quelqueendroit qu'on se transporte, est la mere des vrais plaisirs. J'en tirois des lumieres qui me tenoient lieu des sociétés, & qui me rendoient immense à mes propres yeux.

Ces tems ont passé & ne renaîtront plus; mais la mémoire que j'en conserve, me les rend toujours présents.

Voilà comme nous arrachons quelque chose à ce tems qui nous ravit tout, & comme nous trouvons le moyen de revivre dans des jours qui ont disparu.



LETTRE LXXV.

QUOIQUE ces Lettres vous soient adressées , illustre Morte , elles ne seront pas étrangères dans ce pays. La France eut de tout tems des relations intimes avec la Pologne , elle se fit un plaisir de les entretenir. Vos premiers Evêques furent François , lorsqu'au neuvieme siècle le Christianisme éclaira vos climats ; & la célèbre Université de Cracovie doit à des Docteurs de Sorbonne son lustre & son établissement. Il y eut quatre qui se rendirent en Pologne pour commencer cet ouvrage & pour le perfectionner.

Outre cela les Casimir , les Stanislas , ces Monarques si révéérés , ont leurs tombeaux parmi nous , comme ils y eurent un azyle.

D'ailleurs la mémoire d'une Princesse philosophe , peut-elle être indifférente à des François. On fait qu'en tout tems & surtout depuis

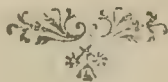
les Médicis , la France se distingua par un amour extraordinaire pour les sciences & pour les arts. Aussi quels grands hommes n'a-t-elle pas produits ! Elle n'envie rien aux Anglois ; s'ils eurent un Newton , elle eut un Descartes , s'ils eurent Locke , elle eut Malebranche , s'ils eurent Milton , elle possède Voltaire , c'est-à-dire des hommes supérieurs aux Infulaires que je viens de citer.

L E T T R E L X X V I .

SI l'on se connoît dans l'autre monde , combien Malebranche n'aura-t-il pas été enchanté de vous voir & combien ne ferez vous pas vous même ravie de lire dans son ame les sublimes vérités qu'on trouve dans ses écrits ; car il est bon de savoir que les esprits dégagés de la matiere ,

ont des moyens de se communiquer , leurs pensées , sans le secours des gestes & des mots. Soit attraction , soit sympathie , ils se pénérent mutuellement , & il n'y a rien qui échappe à leur pénétration.

C'est un mystère incompréhensible pour les Matérialistes , mais la chose n'en est pas moins vraie. Si l'on n'admettoit que ce qu'ils conçoivent , ou la divinité n'existeroit pas , ou elle n'auroit presque rien au-dessus de nous. Pour moi , qui aime mieux avouer que ma raison est finie , que de supposer l'Etre suprême facile à comprendre & à définir , j'adore tout simplement ; je me tais , & ne rejette pas une Religion parcequ'elle renferme des mysteres que je ne connois pas.



LETTRE LXXVII.

J'APPRENS avec toute la joie possible, que votre nation vous regrette infiniment. Que je la reconnois bien à ces traits!

La Pologne eut de tout tems des femmes qui honorerent leur sexe ou par leur maniere de penser ou par leurs écrits, & elle se félicite de posséder encore une illustre Poëte, qui prouve que la langue Polonoise n'est pas moins belle en vers qu'en prose, & que sa richesse vaut presque celle du Latin.

La France admira souvent l'esprit de vos cheres Compatriotes qui ont fixé leur séjour à Paris, ou qui n'y firent que passer, & cette admiration ne fut l'ouvrage ni de l'enthousiasme ni de la mode.

Je suis vivement affligé de ce que cette Capitale ne vous a point connue. Avec quel empressement nos Sages & nos Savans ne vous eussent-ils pas

rendu leurs hommages ? Ils auroient vu la simplicité avec la grandeur , le savoir avec la modestie , la sagesse avec la gayeté , & vous auriez admiré comment au milieu d'un peuple frivole , on trouve la Cour la plus majestueuse de l'Univers , & des chefs-d'œuvres qui supposent de grandes lumières & une grande solidité.

Mais ô souhaits superflus !

LET TRE LXXVIII.

QUI fait , disois-je l'autre jour en moi-même au milieu d'un bois agité par un vent léger , si ce doux zéphir ne transporte point jusque dans ces lieux , quelques particules de cette précieuse poussière qui composoit son corps. Hélas ! peut-être que l'air que je respire est rempli d'exhalaisons qui s'évaporent de son tombeau !

Oh ! que cette fût-on ne se change t-elle en réalité , & que tous ces grains

de poussière qui m'affectent ne se réunissent ils à mes yeux , pour en former l'image de celle que je voudrois revoir.

Peut-être m'accusera-t-on de passion ? mais ce ne sera ni celui qui connoît la force de l'amitié , ni celui qui est convaincu de la sublimité de vos talens & de vos vertus. Il n'y a qu'une ame insensible ou séduite par une fausse dévotion qui peut ici prendre le change.

O illusion ! l'amitié qu'excite la vertu n'a-t-elle donc pas ses transports ? Avec quelle ardeur Saint-Bernard lui-même ne déplore-t-il pas la mort d'Humbert son ami. Il se répand en larmes , il éclatte en soupirs, il déclare avoir tout perdu, & il ne fait pas difficulté de dire , *que son ame n'est plus que la moitié de ce qu'elle étoit ; qu'il ne sera tranquille que lorsqu'il ira rejoindre celui qu'il ne cessera de pleurer.*

Enfin il apostrophe la mort avec

une sainte fureur , en l'appellant monstre homicide , terreur des enfans d'Adam , & en lui reprochant amèrement d'avoir dévoré son cher Humbert. *bestia homicida , terror filiorum Adæ, Humbertum utique ventre tuo conclusisti.*

Croiriez-vous , illustre Morte , qu'il y a des hommes qui ne sauroient se persuader qu'une pure amitié puisse exister entre deux personnes d'un sexe différent.

Oh ! que ceux-là sont terrestres ! Oh ! qu'ils ont une foible idée de la vertu ! *Les ames vulgaires ne connoissent d'autres sentimens que les sensations.*

Tous les Moralistes conviennent que l'amour platonique qui n'a que l'esprit pour objet , n'est point idéal. La science comme la vertu unit les ames par les liens les plus forts. La Reine de Suède n'aima Descartes qu'à titre de Philosophe.

Je ne vois dans ce grand homme ;

écrivait-elle à l'Electeur Palatin, que son ame. Il me semble qu'il n'a ni pieds, ni mains, ni oreilles, ni visage, parceque je ne suis frappée que de la force de son génie. Ainsi, comme vous voyez, les sens n'ont rien à faire dans une union telle que la nôtre.

Pour moi, je puis protester, illustre Morte, que vous ne fûtes chère à mon cœur, que parceque vous vous élevâtes au-dessus de l'humanité.

Qu'on ouvre toutes nos Lettres, on n'y verra que deux ames qui méta-physiquent & qui moralisent, c'est-à-dire, qui ne s'expriment ni comme les personnes frivoles, ni comme les amants.

LETTRE LXXX.

JE ne doute point, Ombre chérie, que les ames de boue ne jugent vos sentiments & vos idées romanesques. Quelle disproportion entre des pen-

fées comme les vôtres , & celles de la multitude ! Les hommes , ne trouvant point en eux-mêmes ce qui vous rendoit si sublime & si généreuse , se persuaderont sans effort , ou que j'en impose au Public , ou que vous fûtes un être singulier.

Siecle malheureux ! qui prend la grandeur d'ame pour singularité , & qui met au rang des fables ou des excès , des vertus qui honorent l'humanité !

Que seroit-ce donc si je divulguois ici que vous fîtes une pension à une Dame de vos amies sous un nom emprunté , ne voulant pour vous-même ni reconnoissance ni remerciement ; que souvent vous contractâtes des dettes pour soulager les malheureux , & que vous leur laissâtes toujours ignorer d'où venoit ce secours , *que vous auriez mieux aimé vivre du travail de vos mains & même servir* , comme vous me l'écriviez un jour , *que de plaider contre votre propre sang* ; que vous

préferiez la société des hommes savants & vertueux, aux plus brillantes compagnies ; qu'il suffisoit d'avoir une ame comparissante , dans quelque condition qu'on fût , pour avoir part à toute votre estime ; & que vous vous seriez plutôt réduite à l'indigence que de laisser quelqu'un dans la peine , ou de renoncer à la philosophie.

Oui, vous fûtes singulière jusqu'à cet excès , & même jusqu'au point d'aller chercher le mérite par tout où il étoit, & de le prévenir dans tous ses besoins.

Si l'on en murmure , j'en rougis pour le siècle & pour les murmureurs.

L E T T R E L X X X I.

QUE n'ai-je la plume de M. *Thomas*, cet Ecrivain si habile à louer les grands hommes, & si digne lui-même de nos éloges ! alors on verroit

vos vertus se montrer à la terre avec toute la splendeur qu'elles méritent ; alors votre panégyrique passeroit entre les mains de tout le monde.

Ah ! s'il savoit que vous le regardiez comme l'organe *de la véritable éloquence* ; & que ses ouvrages faisoient vos délices, peut-être vous en témoigneroit-il sa reconnoissance.

M. de *Marмонтel* qui , quoique dans un autre genre d'écrire , s'est fait une brillante réputation , jetteroit aussi des fleurs sur votre tombeau , s'il avoit lu toutes les lettres où vous rendîtes justice à ses rares talents.

C'est ainsi que , familiarisée avec les meilleurs Ecrivains , vous les appréciez selon leur valeur. Ils vous tenoient compagnie dans votre retraite ; & pour y varier vos lectures , les auteurs italiens & françois fixoient alternativement votre esprit. Après les tragédies de *Voltaire* , vous preniez les opéra de *Métastase* , après les comédies de *Moliere* , celles de *Goldoni* ,

après la pluralité des mondes de *Fon-tenelle*, le newtonianisme des Dames d'*Algarotti* ; après le *Mercur* de *France*, les feuilles de l'Abbé l'*Ami Florentin* ; enfin après la *Henriade*, la *Jérusalem délivrée*. Toutes ces lectures ne se faisoient que dans les intervalles où votre esprit, arraché aux profondeurs de la métaphysique, avoit besoin de se délasser.

Ainsi vous n'avez quitté la terre qu'après avoir connu tous ceux qui s'y rendirent célèbres. Les génies se recherchent, disoit Sénèque ; il est pour eux une attraction dont le vulgaire n'a point d'idée.

LETTRE LXXXII.

SI vous aviez été plus courageuse, vous auriez enrichi le siècle des plus excellentes productions, & l'on vous auroit mise en parallèle avec la Comtesse *Boissieu* que Milan admire com-

me un des plus beaux genies , avec la Dame *Laurea Bassi* qui professe la philosophie à Bologne , avec Madame *du Bocage* dont les écrits ont mérités les éloges de tous les François ; & l'on vous eût couronnée dans toutes les sociétés littéraires.

Mais vous avez imité la Princesse Catherine *Barbarigo* , cette illustre Vénitienne qui , après avoir traduit Locke en italien , n'a pas voulu que son ouvrage fût mis au jour ; sacrifice d'autant plus grand , que , dans le voyage qu'elle vient de faire en Angleterre , elle en eût recueilli la récompense par une multitude d'applaudissements.

Qu'il m'eût été consolant de voir une copie de votre ame répandue dans toute les parties de l'Europe ! il ne falloit pas moins que vous - même pour faire paroître toute l'étendue de vos connoissances , & toute la sublimité de votre esprit.

LETTRE LXXXIII.

QUAND je pense que vos vertus donneront du cours à ces Lettres parmi les âmes bien nées, que vos amis les liront avec joie & douleur ; que M. le Comte de *Moussi*, si capable d'apprécier les sentiments, les desirera avec ardeur : je m'applaudis d'avoir entrepris cet ouvrage.

C'est le cœur qui le produit. Quel titre aux yeux de l'amitié ! je pense comme vous. *Je ne connois rien d'aussi magnifique que ce qui est dicté par le sentiment & par la vérité.* Oh ! comme nos deux âmes se rencontroient dans la manière de penser ! j'aurois beau parcourir l'univers, je ne retrouverois plus une pareille harmonie.



LETTRE LXXXIV.

JE voudrois vous interroger sur mille choses qui se présentent à mon esprit, mais je suis arrêté par la difficulté d'avoir la réponse. Ne pourroit-il donc pas se faire que quelque *Silphe* vînt me rendre de votre part ce que vous voudriez bien me communiquer. La belle chose, s'il y avoit un commerce établi entre les morts & les vivants ! certainement nous ne serions plus si frivoles & si vicieux. Notre ame s'accoutumeroit aux grandes vérités, & nos sens n'auroient plus le même empire sur notre raison.

LETTRE LXXXV.

JE me trouve un être tout différent par la maniere dont votre mort m'a métamorphosé Je n'aime plus que les couleurs sombres, je redoute les brillantes sociétés, & les oiseaux les plus
plus

plus lugubres m'intéressent par leur chant. Je passe quelquefois des heures entières à entendre le cri du hibou dans ce tems où toute la nature est sans voix.

Je n'ai plus de correspondances suivies , je crains même de faire des amis , & souvent je n'ai pas le courage de répondre à ceux qui m'écrivent. Mon sommeil est interrompu, mon existence entrecoupée , & je ne connois d'autre plaisir que mon chagrin. Je voudrois que toute la nature prît part à mon deuil , que les fleurs se changeassent en épines , tous les arbres en cyprès. Si ce n'est pas là de la douleur , qu'on m'apprenne donc ce qu'elle est.

LETTRE LXXXVI.

IL m'est revenu que le Comte Rzeweski grand Ecrivain de la Couronne, ce Seigneur si recommanda-

ble par ses excellentes qualités , & que vous mettiez au nombre de vos plus dignes citoyens , avoit dernièrement rendu justice à vos talens , dans une conversation où l'on parloit des femmes illustres.

Je reconnois à ces traits l'ami du mérite, le frere de Madamela Comtesse *Humieska* , cette Dame que les Cours de Vienne & de Versailles se rappellent toujours avec un nouveau plaisir.

Oh ! l'on ne peut vous louer , que je n'en sois dans la joie de mon cœur. Oûi c'est moi-même qu'on oblige, toutes les fois qu'on honore votre souvenir. L'amitié m'a donné commission de recueillir tous les honneurs qu'on rend à votre mémoire , pour vous en faire un hommage solennel.



LETTRE LXXXVII.

JE n'avois point attendu votre mort, pour parler de vos vertus, & c'est ici une désobéissance dont je suis coupable, si je dus recevoir des ordres de votre modestie. Elle eut beau m'imposer silence, je ne cessai de m'entretenir de vos rares qualités avec des personnes amies des sciences & des talens. Quelle heureuse satisfaction, que celle de préconiser des amis vertueux ! Le cœur n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il remplit ce devoir.

Pline le jeune fut mille fois plus recommandable par son ardeur à faire valoir toutes les personnes qu'il aimait, que par la bonté de son génie. *C'est un mince présent que l'esprit*, disoit le Prince Leopold, Duc de Lorraine pere du feu Empereur, *lorsqu'il n'est pas accompagné du cœur.* Je suis toujours fâché de ce qu'on

ne nous a point donné l'histoire de ce Souverain. Que de traits d'humanité , que d'actes de bienfaisance dans le cours de sa vie ! Son peuple le regrette encore , & les peres ne cessent de redire à leurs enfans combien il fut affable & généreux.

LETTRE LXXXVIII.

CE n'est pas une petite chose , qu'une guerre où il y a des prétextes de Religion. Alors le zele d'un côté & le fanatisme de l'autre engendrent les scènes les plus tragiques. Votre Patrie devient un théâtre de carnage & d'horreurs ; on brûle , on égorge & l'on n'apperçoit de toutes parts que les traces du fer & du feu,

J'ose vous dire ces malheurs dans un tems où votre ame est au dessus de toutes les calamités. La sublime Porte déclare la guerre aux Russes.

Vous n'avez pas ignoré que le Grand Seigneur qui regne actuellement est un des Sultans des plus éclairés , qu'il remplit toute justice & que la clémence est particulièrement sa vertu ; mais qui fait si l'on suivra ses intentions.

Il est vrai que les Turcs , selon vos remarques , ne dénaturant point leur esprit par des lectures qui ne nous rendent que trop souvent des hommes factices , conservent tout leur bon sens & sont beaucoup moins superficiels.

La multiplicité des idées offusque la raison. On ne juge que d'après les autres , quand on a beaucoup lu ; & des pensées qu'on croit des propres , ne sont que des acquets.

Si nous avions au moins l'attention de réfléchir sur nos lectures , mais nous entassons brochures sur brochures , & il en résulte une confusion d'idées & de faits qui fatiguent notre mémoire ou qui l'épuisent.

sent, & que nous ne pouvons plus débrouiller.

Vous aviez prévu cet inconvénient en prenant moins de tems pour lire, que pour méditer. Oh! quelque chose que je dise, je trouve toujours l'occasion de faire votre éloge, & c'est toujours votre mérite qui la fait naître.

LETTRE LXXXIX.

JE sens plus que jamais la vérité de ce que vous me disiez, lorsque vous me prouviez qu'il n'y avoit que notre ame qui fût digne de nos regards, & que toutes ces guerres & tous ces massacres que le fanatisme produisit, ne sont continuellement cités comme le plus grand des malheurs, que parcequ'on place son bonheur dans cette vie.

Cette Lettre que je viens de relire m'a frappé, & j'en ai réellement conclu que si l'on voyoit les choses par

les yeux de la philosophie , on sauroit que tout ce qui n'ôte que la vie temporelle n'est pas beaucoup à redouter ; mais quand on s'est accoutumé à regarder son corps comme la plus excellente portion de soi-même & ce monde comme sa dernière fin , on se persuade que quelques misérables révolutions dont la religion a été le prétexte , sont le comble des maux.

Une seule ame qui se perd , disoit le grand Newton , est un objet mille fois plus important , qu'un million de corps qui périssent. Mais il ne faut pas répéter cela à nos Philosophes modernes, encore moins à tous ces petits hommes qui font leurs singes & leurs écho.



LETTRE XC.

JE quitte une société, où les réflexions les plus sérieuses sur la destinée des hommes se sont emparées de mon ame, de maniere à m'attrister. Je pensois que de tous les personnages qui composoient un cercle, les uns iroient mourir au-delà des mers, les autres périroient par quelque funeste catastrophe, ceux ci éprouveroient les revers les plus cruels, ceux là feroient une fortune qui les exposeroit à toute la rage de l'envie.

Quelle matiere à réflexions ! On apperçoit un jeune homme auquel on ne prend pas garde, & peut être sera-ce un sujet qui remplira l'Univers de la gloire de ses exploits ou de l'horreur de ses forfaits.

Envain l'on veut tirer des horoscopes, l'avenir est le secret de Dieu. Tout ce que nous savons, c'est qu'après quelques années les riches

comme les indigens , les beaux esprits comme les idiots , iront se perdre dans la nuit du tombeau. Nous portons tous sur notre front la datte de notre mort , mais il n'y a que l'Eternel qui la voit , & qui connoît la carrière des hafards que nous avons tous à courir.

Ainsi il étoit écrit dans le livre des destins, que le dix-huitième siècle vous verroit mourir , & que mon ame en feroit accablée de douleur.

Que d'enchaînemens & que de circonstances pour tous ces événemens qui vous semblent l'effet du hafard : c'est ce qui fait dire à Madame de Sevigné , *que la Providence avoit chargé de toute éternité le canon qui tua M. de Turenne.*

Quiconque lit l'histoire avec les yeux d'un Philosophe , s'apperçoit que tout a été préparé & que le plus petit incident entre dans les desseins d'un Moteur universel par qui tout subsiste , & par qui tout a été fait ;

Mais la plûpart des hommes ont un bandeau sur la vue. Ils ne découvrent que des surfaces & ne vont pas au-delà du présent. Je ne vois que M. *Bossuet* & M. *Rollin* qui s'élèvent au-dessus des événemens, & qui remontent à la source des choses. Leurs réflexions ne sont point comme celles des autres historiens, des vraisemblances ou des conjectures, mais des vérités puisées dans les premiers principes.

LET TRE CXI.

MARC-AURELE avoit raison de dire qu'on est ingénieux à saisir la moindre chose qui rappelle un tems passé avec des amis. Il survient actuellement un orage mêlé de grêle, & cela me retrace ces nuages de fauterelles qui se répandent quelquefois dans la Pologne pour y dévorer toute

la campagne , & dont nous avons été témoins.

Toutes ces miseres ne peuvent plus maintenant vous inquieter. Au-dessus de toutes les tempêtes & de tous les nuages , vous existez au sein de la lumiere & du repos.

Pays inaccessible où je ne puis arriver malgré tous mes desirs , & tout l'effort de mon imagination !

Comment ni le vent qui est si agile , ni le feu qui est si subtil , ni l'eau qui est si rapide , ne pourroient transporter jusqu'à vous quelques marques de mon souvenir. Oh ! quelle distance , ou plutôt quel secret impénétrable que celui de votre habitation. Tous les élémens , tous les astres mêmes ne sauroient nous en donner d'idée.

On me dira que pour vous retrouver , il faut à la maniere des Poëtes & des Amans faire parler les écho ; mais que me diroient ces vains sons , après tout ce que m'a dit ma dou-

leur. Ils ne répéteroient que la dernière syllabe de votre nom , & ce nom tout entier ne cesse de remplir mon cœur. Ils ne sauroient ce que signifie ma tristesse , & mon ame en connoît toute la force & toute la raison.

Oh ! je veux d'autres témoins du chagrin qui me consume , des témoins qui participent à ma sensibilité & qui sachent combien vous fûtes digne de mes regrets.

LET T R E C X I I.

TANTÔT je vous vois à Rome , cette Ville dont la description vous ravissoit & que vous connoissiez sans y avoir jamais été , aussi bien que votre patrie ; tantôt à Londres que l'esprit de ses Habitans vous rendoit si intéressante ; tantôt à Pekin , cette immense Capitale où l'industrie brille depuis tant de siècles avec tant d'é-

clat ; tantôt à Berlin ce séjour embellit de la présence d'un Monarque aussi grand Politique qu'illustre Conquérant.

Je me rappelle ici combien ses *Mémoires de Brandebourg* vous attachoient, & comment vous aimiez à vous entretenir de ses éminentes qualités.

Le Roi de Prusse, m'écriviez-vous dans une Lettre datée du 26 Août 1760, effacera dans l'Histoire & *Alexandre & Annibal*. Il a toute l'impétuosité de *Charles XII* sans en avoir la témérité. C'est un autre César qui se sert avec autant de succès de la plume que de l'épée, & que ses ennemis mêmes sont obligés d'admirer ; je trouve entre ce Monarque & l'Empereur Julien (abstraction faite de ce qui concerne la Religion), les plus grands rapports ; on voit chez l'un & l'autre le même goût pour les sciences & pour les savans, le même amour de la justice & le même desir de s'immortaliser par des

ouvrages d'esprit & par des conquêtes. Si j'avois assez de talent, je ferois le parallele de ces deux Héros, & sûrement le Public conviendrait de leur parfaite ressemblance.

Que j'aimois à vous voir parcourir l'Europe pour faire l'analyse des différens Gouvernemens & pour tracer le portrait de ceux qui regnent. Vous me faisiez voir le peuple Anglois, martyr d'une liberté qui dégénere en licence; les Turcs accablés sous le poids du despotisme; la Cour de Rome (qu'on ne doit pas confondre avec le Saint-Siege), ne cherchant dans toutes les affaires qu'à temporiser & qu'à éviter les difficultés par des réponses ambiguës.

Vous me présentiez après ce singulier tableau, la petite République de Saint-Marin, comme l'asyle du bonheur & de la paix, au milieu de tant de révolutions qui agitent les Empires & les Etats.

Je me rappelle que l'administra-

tion du Roi de Sardaigne vous plaisoit infiniment ; que vous regardiez son regne , *comme une époque qui serviroit de modele à tous ses successeurs & sur-tout au Duc de Savoye , ce Prince rempli de vertus & de talens.*

Je me rappelle encore que parmi les plus grands Ministres vous trouviezen France M. le *Duc de Choiseul* , à Vienne le *Prince Kaunitz* , à Bruxelles le *Comte de Cobenzel* , à Londres M. *Pit* , à Naples le *Marquis de Tanucci* , à Milan le *Comte Firmian* , à Parme M. *du Tillot*.

C'est ainsi , illustre Morte , que vous jugiez comme la postérité , & que les hommes du plus rare mérite vous étoient toujours présens.



LETTRE CXIII.

JE n'oublierai jamais ce jour mémorable où dînant avec vous chez M. le Comte d'*Arenda* pour lors Ambassadeur à Varsovie , vous me dites à l'oreille.

Regardez bien cet illustre Espagnol , & vous apprendrez quelque jour par la renommée , que son mérite transcendant l'aura conduit aux plus hautes dignités. Je le vois fréquemment , & toujours je le trouve plus admirable & plus grand.

Cela me fit naître le desir de converser avec ce Ministre ; & dès le soir même , j'en trouvai l'occasion. Que de choses en peu de mots ! Je rencontrai (chose assez rare) la science & le génie ; je fus convaincu plus que jamais , que l'horoscope ne tarderoit point à se réaliser , & que l'élévation des sentimens & des idées , est vraiment naturelle aux Espagnols.

S'ils n'ont pas écrit autant que nous, c'est peut-être parcequ'ils sont plus sages. Nous voyons qu'avec tous nos livres, nous n'en sommes pas moins frivoles & superficiels, & que sur plus de deux mille auteurs vivans que nous comptons, la raison en retrancheroit les trois quarts si elle étoit écoutée. Presque toutes nos brochures sont autant de colifichets, qu'on place sur les cheminées, comme des figures de porcelaine ou de carton, & qui fixent l'attention des esprits futiles.

Il ne faut pas juger du mérite d'une nation, par les livres qu'elle compose, mais par les choses qu'elle pratique & qu'elle exécute; & souvent même c'est un très grand mérite de ne pas trop entreprendre, car à force de vouloir changer, on finit par reconnoître la vérité du proverbe Italien, *que le mieux est presque toujours le plus grand ennemi du bien.*

LETTRE XCIV.

LA cabale des beaux esprits est plus puissante que jamais, & ils ont si bien fait par leur acharnement à décrier les bons livres, que de tous les auteurs qui écrivent sur la morale, il n'y en a pas un seul dont les ouvrages soient universellement loués. Que d'éloges au contraire prodigués aux brochures les plus pitoyables ! Il suffit qu'elles émanent d'un homme à la mode, pour être annoncées, recherchées & préconisées avec la plus grande emphase.

Aussi m'écriviez-vous très judicieusement en 1762, qu'il falloit aujourd'hui presque autant de courage pour donner un bon livre, que pour monter à l'assaut : car outre le peu de succès qu'on en devoit attendre, on entroit en guerre avec une multitude d'étourdis qui ne s'escrimoient qu'en disant des injures, & qu'en faisant de mauvaises plaisan-

rières. Quoï qu'il en soit, heureux celui qui consacre sa plume à honorer la vérité : il n'aura pas l'approbation des esprits corrompus , mais il aura les suffrages des gens de bien ; & la postérité le vengera du mépris de ses contemporains.

LETTRE XCV.

QUE n'ai-je la vertu d'inculquer dans toutes les âmes ce que vous m'écrivites tant de fois sur la vérité : *je ne l'ai point oublié*, & je me fais gloire de le retenir comme la plus excellente leçon : la vérité , me disiez-vous dans ces Lettres où je vous revois continuellement , *est étrangere à l'égard de la multitude*, & il faut la faire reparoître avec opiniâtreté. Ce n'est ni de l'élégance ni de l'esprit dont nous avons besoin , mais du bon sens. L'esprit ne produit que des phrases & des saillies , & la raison enseigne ce que

nous devons pratiquer : tout homme qui court après l'esprit, n'est fait ni pour lire ni pour composer. Mettez de l'ame dans vos écrits, & il n'y aura point d'homme sensé qui ne les préfère à tous ces agrémens frivoles dont le siècle est malheureusement idolatre. Les ouvrages d'esprit n'ont qu'un tems, mais on travaille pour la postérité, quand on ne s'attache qu'au solide & au vrai. Combien de brochures qu'on s'arrachoit des mains, qui paroissent ravissantes, & qui sont déjà tombées dans le plus profond oubli.

Ce n'est ni le suffrage des petits Maîtres, ni celui des Coquettes, que vous devez ambitionner. On ne plaît à ces deux espèces, qu'autant qu'on s'écarte du bon sens & de la vertu ; & d'ailleurs ils ne sont satisfaits que lorsqu'ils retrouvent dans un ouvrage la même affectation qui brille dans leur frisure & sur leurs habits. Pour moi si j'avois écrit, je vous avoue que rien ne m'auroit autant humilié, que l'approbation des esprits superficiels & des esprits forts ;

Et qu'au contraire j'aurois été très contente de moi même, & de mon travail, lorsqu'ils m'auroient donné des ridicules. Je me suis toujours souvenue du proverbe Espagnol, qui dit, que la satire des méchans & des fots, est le plus beau des vernis,

LETTRE CXVI.

QUAND je considère tous ces hommes répandus dans les Campagnes qui labourent & qui sement; tous ces hommes que les affaires économiques ou politiques, retiennent dans leurs cabinets; tous ces hommes qui parcourent les mers pour donner au commerce du lustre & de l'activité; hélas, je me regarde comme un être inutile, & je ne me console de mon existence, que parceque vous revivez en moi-même. Alors dans tout ce qui me concerne, je n'apperçois plus que vous, & cette illusion me persuade que je suis un personnage nécessaire.

LETTRE CXVII.

JE soutenois hier qu'il n'y avoit point d'éloquence, là où il n'y avoit point de vérité : & après que mon sentiment eut été fortement combattu, on finit par être de mon avis. Qu'est-ce en effet qu'un livre ou un discours dont les paradoxes sont l'ame & le soutien. Si les mots faisoient l'éloquence, on pourroit être excellent Orateur, sans être vrai ; mais ce sont les choses qui constituent la beauté d'un ouvrage.

Ces réflexions diminuent bien le mérite des écrits de M. Rousseau de Genève. Quoique son admirateur, je ne puis m'empêcher de reconnoître que sans son style, il ne seroit ni goûté, ni lu. Il avoit besoin de tout le vernis qu'il a employé, pour donner un air de vérité à tous les sophismes qu'il avance, & pour se faire écouter.

Que l'homme est aisé à duper !

qu'il est facile de l'éblouir ! Il ne faut qu'une phrase extraordinaire , qu'un vers pompeux , qu'une faillie heureuse , qu'un mot nouveau , pour le décider en faveur du plus mauvais ouvrage. C'est ce qui attrache les jeunes gens , à tant de livres frivoles & dangereux. Ils croient tout savoir , lorsqu'ils ont retenu quelque jeu d'esprit & quelque plaisanterie.

Mais voici ma douleur qui me rappelle à vous. Ah ! je vous dirois volontiers , ce que disoit le Maréchal de Luxembourg , après avoir perdu une parente qu'il aimoit plus que lui-même. *Dois-je vivre, ou dois-je mourir ? Si je meurs je ne pourrai plus la pleurer , & si je vis je n'existerai plus que pour me tourmenter.*

Oh ! que d'inconséquences & de perplexités à la suite de la douleur ; elle engendre au même instant mille idées qui se contrarient & qui tantôt plus ou moins accablantes jettent

l'ame dans un labyrinthe de desirs & de regrets. Marc-Aurele , disoit avec raison , *que la tristesse est la mere des illusions , & que le sommeil n'engendra jamais autant de rêves qu'elle en produit.*

C'est elle qui d'un moment à l'autre me promene dans tous les lieux que vous habitez , & qui me conduit jusque dans ceux où vous êtes maintenant ; qui tantôt me fait désirer de vous revoir , & tantôt me fait redouter votre présence ; qui m'engage à parcourir vos lettres & qui m'en détourne , qui enfin confond tout à la fois ma mémoire & mon imagination , & ne me laisse que des inquiétudes & des indécisions. Oh ! encore une fois , que d'inconséquences à la suite de la douleur !



LETTRE

LETTRE XC VIII.

Vous aviez tiré l'horoscope de Pascal *Paoli*, en m'assurant que si jamais il étoit attaqué il se battoit en désespéré. Depuis plus de dix-huit mois que les François font la guerre aux Corfes, il se replie de toutes façons pour conserver ses dieux pénates & sa liberté. Il risque le tout pour le tout, de sorte que si son désespoir ne le sert pas bien, il est perdu.

Quoi qu'il en soit, il vivra dans l'histoire, ayant des connoissances qui répondent à sa valeur. Tout le monde ne fait pas qu'il a passé ses premières années à Naples; que n'en ayant pas encore quinze, il mit en fuite trois brigands qui vouloient attenter à sa vie, & que dès son enfance il disoit *qu'il chercheroit tous les moyens de mourir glorieusement.*

Il pourroit bien se faire qu'on fût au moment de les lui fournir, quoique ce ne soit pas une petite entre-

prise que d'avoir à combattre des montagnes , des torrens , des rochers , & des hommes qui se cachent en terre comme des lapins.

Mais ce que j'admire dans Pascal Paoli , qui doit avoir aujourd'hui quarante-huit ans ; c'est que malgré son humeur martiale ; il est plus sensible que personne aux douceurs de l'amitié , & que son ame guerriere seroit attendrie à la lecture de ces Lettres.

Louis XI qui *donnoit les Corfés au diable* , lorsqu'ils voulurent se donner à lui , se seroit au moins réservé Pascal Paoli , si ce Général eût vécu de son tems. Il est si rare de trouver la science jointe à la valeur , que ce grand homme doit intéresser toutes les Nations.

Pour moi je voudrois le voir Doge de Gênes , & par conséquent très-reconcilié avec toute cette République. Quel coup de théâtre si cela arrivoit ! Au reste cela seroit moins surprenant

que quelques événemens arrivés dans ce siècle-ci , & qu'on peut appeller autant de phénomènes.

La vie n'est qu'une succession de révolutions , & rien ne devrait réellement étonner ; mais tout ce que nous voyons , nous frappe beaucoup plus que toutes les histoires.

L E T T R E X C I X.

L'A M O U R que vous aviez pour les anciens , m'engage souvent à les parcourir. Je crois qu'en m'associant à vos idées & à vos goûts , je vous retrouverai , & cela m'attache à tout ce qui vous plaisoit.

D'ailleurs combien l'étude des anciens ne procure t-elle pas d'avantages , lorsqu'on n'a pas la présomption de croire que l'âge présent l'emporte sur tous les siècles passés : on trouve chez les poëtes , les Orateurs & les Philosophes des premiers tems , tout

ce que nous avons dit & pensé. Nous croyons souvent être inventeurs & nous ne faisons que répéter leurs axiomes & leurs réflexions.

Aussi m'écriviez-vous très judicieusement en 1759 , *que presque tous les ouvrages du tems , n'étoient que des habits retournés , & que nous voulions absolument les donner pour neufs , dans la crainte de convenir de la prééminence des anciens sur les modernes.*

On n'a point vu un siècle plus prévenu que le nôtre en sa faveur. Ses fanfaronades contristent ceux qui réfléchissent : on diroit , parcequ'il a quelques beaux morceaux de poésie , quelques ouvrages vigoureusement écrits , qu'il peut tout connoître & tout approfondir,

L'amour propre mal entendu dégenere presque toujours en extravagance ; & , comme vous disiez très bien , *le bel esprit est cause de notre présomption.*

Quelle différence entre ceux qui li-

sent les anciens , & ceux qui ne connoissent que les modernes ! Je m'en suis surtout aperçu dans mes entretiens avec le Comte *Keiserling* , Ambassadeur de Russie à la Cour de Vienne. Ce vénérable Vieillard qui ne vivoit qu'avec les auteurs des siècles passés , avoit une justesse , une profondeur , un savoir , qu'on ne trouve point chez nos hommes les plus renommés. Il ne s'expliquoit que sentencieusement , & chaque Sentence valoit un livre.

Je vous en parle d'autant plus volontiers , que vous preniez plaisir à le citer , & que vous desiriez ainsi que tous ceux qui l'ont connu , qu'on rendît le public possesseur de ses remarques. Il écrivit des notes qui confondroient nos écrivains à la mode & qui feroient les délices des véritables savans dont le nombre est encore plus petit que celui des Elus.



LETTRE C.

ETOIT-CE VOUS, Ombre chérie, que j'appercevois cette nuit sur les bords de la Vistule , où n'étoit-ce tout simplement qu'un songe ? Je vous voyois dans un calme profond , tenant en main le *Poëme de la Religion* , & m'invitant à venir lire avec vous cet excellent ouvrage. Oh ! quelle eût été ma joie de me retrouver dans votre ravissante société , & de converser ensemble , sur les charmes de la vérité , qui presque inconnue parmi les hommes , ne subsiste que dans le cœur d'un très petit nombre.

Vous m'auriez éclairé plus que jamais sur les moyens d'être heureux , en me faisant voir démonstrativement que le monde n'est ni le séjour de la candeur , ni celui de la félicité.

Ah ! qu'il m'eût été doux de retrouver ces vertus qui vous rendirent si précieuse à mon cœur , de communiquer avec une ame toute céleste , qui

n'a plus de relation qu'avec de purs esprits ! Mais il ne me reste que ma douleur , & ce rêve ou cette apparition , comme on voudra l'appeller , ne sert qu'à augmenter mes regrets.

L E T T R E C I .

J E prens plaisir à me voir entouré de tous ces livres que vous aimâtes de prédilection , & par-là , je me trouve dans le centre de la plus excellente littérature ; car pour honorer votre mémoire , je dois dire au public que vous connutes toutes les beautés de l'éloquence & de la poésie ; & que des vers aussi délicats que vos sentimens , amuserent quelquefois vos loisirs. Vous saviez métamorphoser des riens dans les choses les plus agréables , & philosopher sur les plus petits atômes.

Aussi vous suffisiez-vous à vous mê-

me dans cette campagne chérie où je vous vois continuellement. On vous y croyoit seule, & vous y étiez accompagnée de toutes les Muses & de tous les Philosophes. Tantôt Terpsichore venoit vous égayer, & tantôt Platon vous instruire.

O l'heureux jour que celui où je me trouvai dans un si charmant asyle & dans une si délicieuse société ; jour qui ne dura qu'une minute lorsqu'il s'écoula, mais jour que je prolonge autant que ma vie, par le souvenir. Combien de fois n'ai-je pas pris le Calendrier de 1760, pour le revoir précisément à la place où il étoit. Ce fut le mardi de la Pentecote ; jamais je ne l'oublierai ; mais ce qui m'afflige c'est que ce jour si cher à mon cœur, soit indifférent pour tant d'autres.



LETTRE CII.

OH ! si vous saviez combien je souffre quand j'entens parler de fêtes & de bals , moi qui n'ai plus d'autre spectacle sous les yeux que les ombres de votre tombeau ! C'est alors que je m'arrache à la société , & que je vais m'abîmer au sein de moi-même , ou dans quelqueendroit propre à entretenir mes rêveries.

Il n'y a pas huit jours , que fuyant une maison où l'on donnoit un concert , je me jettai dans le premier temple qui s'offrit à ma vue ; & là , à lueur d'une triste lampe qui remplaçoit le jour prêt à s'éteindre , je restai plus d'une heure immobile entièrement occupé de votre sépulture & de toutes les horreurs du trépas.

Il me sembla que la mort même avoit coulé dans mon sein , & que déjà descendu dans ce gouffre profond , demeure de tous les mortels , je n'existois plus que par ma pensée.

Eh quelle pensée !
Le souvenir de votre personne réduite en poudre & faisant maintenant partie de la terre qu'on foule aux pieds. Hélas ! Hélas !

L E T T R E C I I I .

IL me semble quelquefois vous apercevoir nous lorgnant du haut de l'Empirée , & promenant vos regards tantôt sur la Pologne & tantôt sur la France. Si cela est , vous voyez ces hommes vénérables qui honorent la Magistrature , & vous reconnoissez que la dignité de Chancelier ne pouvoit être mieux conférée qu'à l'illustre *Maupéou* dont les lumieres égalent les vertus , & dont le nom se trouve écrit dans tous les cœurs François.

Mais que pensez vous à la vue de toutes ces modes & de toutes ces frivolités qui nous enchantent & qui nous occupent , de ce luxe qui se ré-

pand sur toutes les conditions ;
 hélas ! quel contraste entre la vie de
 Paris & celle des âmes dégagées de la
 matière & parfaitement spirituali-
 sées !

LETTRE CIV.

NON ce n'est point votre portrait
 que je voudrois avoir , mais vos ver-
 tus. Que je me trouveroie riche si j'é-
 rois aussi magnifiquement partagé ; &
 cependant je ferois beaucoup moins
 d'envieux , que si je possédois de fu-
 tiles trésors. Il n'y a plus que l'argent
 qu'on adore , il est devenu le Dieu de
 l'Univers.

Quel mépris cela ne vous inspireroit
 il pas pour les hommes , vous qui ne
 connutes le prix de l'or , que parce-
 qu'il est un moyen de secourir les
 malheureux ! *L'argent me paroîtroit*
moins que le sable , disiez-vous sou-
vent , s'il n'étoit qu'à mon usage.

LETTRE CV.

UN de nos esprits à la mode me demanda il y a quelques jours en très grand secret , si je n'avois point vu le *Christianisme dévoilé* ; & je lui répondis que je le voyois tous les ans le samedi saint lorsque dans nos églises on découvroit les images & les statues , & que je n'en connoissois point d'autre. Il sentit la plaisanterie, & néanmoins il me prêta le livre en question que je croyois au moins un *in-folio* , & qui n'est qu'une petite brochure de deux cents & quelques pages.

e parcourus ce bel ouvrage qui vient, au bout de dix-huit siècles , reproduire quelques misérables objections qu'on pulvérisa mille & mille fois. C'est tout simplement une rap-
sodie qu'on voudroit faire passer pour un chef-d'œuvre , & qui pourra très-bien avoir ce mérite auprès de tous

nos esprits superficiels. Bon Dieu !
comme on éblouit les ignorans & les
fots !

Mais c'est à vous qu'il faut demander des nouvelles du Christianisme dévoilé. Le Ciel ouvert à vos regards, vous aura fait voir toutes les vérités de la religion dans leur plus grand jour , & vous aurez reconnu comme vous le disiez autrefois , *que de même qu'on découvre à l'âge de vingt ans ce qu'on n'appercevoit pas lorsqu'on n'en avoit que six ; on voit si-tôt après la mort , ce qu'on ne voyoit pas dans cette vie ; & qu'il en étoit de notre esprit ici bas , ainsi que de nos yeux , qui ne pouvoient pas contempler en face le soleil , quoique cet astre existât bien réellement.*

Et voilà pourquoi notre pensée , quoique si agile & si pénétrante , ne peut s'élancer dans le monde intellectuel que vous habitez. Oh ! si cela étoit facile , que je lui aurois souvent

donné commission de se rendre auprès de vous pour y apprendre ce qui vous occupe , & de quelle manière vous existez. Mais votre état est le secret de la divinité , jusqu'à l'instant où la mort viendra nous la révéler.

L E T T R E C V I.

Q U E les sociétés sont insipides depuis que le persiflage y joue le premier rôle. Je me suis trouvé malheureusement lancé dans un tourbillon , où je n'ai entendu que des équivoques & des inepties.

Un personnage rempli d'orgueil , & vuide de raison , s'est affiché par une manière de penser qui eût autrefois valu l'honneur des petites maisons , mais qui donne aujourd'hui le plus grand relief. Il a fallu l'écouter pour plaire à la compagnie , & lui

applaudir pour être à la mode , c'est ici que je dirai d'après vous.

Que la coutume nous asservisse tant qu'elle voudra à porter un petit chapeau ; mais qu'au moins elle ne nous oblige pas à révéler l'ignorance & la fatuité.

Voilà , Madame , comme nos miseres ne font qu'augmenter. Le siècle finira avant qu'il soit question de nous corriger.

LETTRE CVII.

Vous l'aviez bien dit que les querelles de nos auteurs feroient interminables; toujours ils se déchirent, toujours ils se calomnient , mais le public judicieux fait tout ce que cela vaut , & n'en estime pas moins ceux que la haine ou la vengeance outrage.

Ce qui doit consoler un auteur qui défend la verité , c'est qu'il est glo-

rieux de faire ombrage à ceux qui ne l'aiment pas. Ils ne se répandroient point en invectives ; si on ne les incommodoit pas. Aussi Abadie se contenta-t-il de dire , lorsqu'on se déchâîna contre ses ouvrages & contre sa personne ; *tant mieux , c'est une preuve que mon travail n'est pas sans succès , puisque les esprits forts cherchent tant à me dénigrer.*

L E T T R E C V I I I .

L'EUROPE comme une mer longtemps agitée après un violent orage , n'est point encore dans son calme. C'est la suite de la dernière guerre qui porta des étincelles jusqu'au sein de votre patrie.

Cependant la maison de Saxe malgré ses pertes , reprend son ancienne splendeur. Je sais combien vous vous intéressez à sa gloire , & je me rappellerai toujours que soubant l'un &

l'autre chez le feu Primat (*Lubienski*) avec les Princes de *Saxe*, *Charles*, *Albert* & *Clément*, vous me disiez que vous voudriez pouvoir créer des espaces & des trânes pour les y placer, dans la forte assurance où vous étiez, qu'ils feroient les délices de leurs Sujets.

On ne vit jamais en effet plus de douceur & d'humanité que chez ces trois Princes qui partagent entr'eux l'honneur de captiver tous les cœurs & tous les esprits.

Quand je pense à cette paix dont vous jouissez, j'ai honte de nos disputes & de nos guerres.

Si les animaux n'étoient pas plus sages que nous, le sang couleroit comme les rivières; & nous verrions les campagnes couvertes de bêtes acharnées les unes contre les autres, de manière à nous faire craindre pour notre propre vie. Qu'il est humiliant de voir notre condamnation dans la

conduite des volatiles & des quadrupedes.

Je fais que les *Baubagues* espèce de Castors terrestres , qui se trouvent répandus dans vos contrées , ont des batailles en règle; qu'au premier signal ils se rassemblent pour se livrer les plus cruels combats , & qu'il y en a de préposés parmi eux , à la sépulture des morts & au pansement des blessés , ainsi que le Cardinal de Polignac nous en a donné la relation ; mais ce ne sont que des escarmouches particulieres d' ces animaux , & qu'on ne peut comparer ni à nos haines ni à nos passions.

LETTRE CIX.

M^r de*** est maintenant sur le théâtre du monde où il attire les regards de tous les peuples. L'auriez vous présumé ? il y a des hommes qui

naissent pour les grandes aventures ,
& d'autres pour vivre dans l'obscurité.

L'élévation de la plûpart des hommes est réellement un coup de dez. La fortune par un jeu qui nous est inconnu , nous arrange selon son caprice & nous mêle exactement comme des cartes.

Les uns réussissent par la raison des contraires , les autres sans y avoir jamais pensé. Mais le meilleur moyen d'être heureux , est de se faire à soi-même une félicité indépendante des bisarreries du sort. La Philosophie ferait plus d'heureux que la fortune , mais on aime beaucoup mieux être Financier que Philosophe. Ici il ne s'agit que de calculer , & là il faut étouffer des passions & se roidir contre la coutume , & souvent contre son propre tempérament.

Le Cardinal Mazarin disoit *que si la fortune l'avoit servi , ce n'est que parcequ'il en avoit été l'esclave ; & que*

ses faveurs qu'elle distribuoit à tant d'autres à tort & à travers, lui avoient coûté beaucoup de peines & d'assujettissemens.

Que cette Eminence étoit différente de vous ! puisque vous ne connutes de fortune que celle de la mépriser.

LETTRE CX.

MES voyages n'étant plus égayés par vos Lettres, je n'ai plus le courage de changer de lieu. C'étoit un plaisir des plus sensibles que de recevoir de vos nouvelles de Ville en Ville, & de charmer l'ennui des routes par l'espérance de vous en faire la description.

A peine arrivois-je dans un pays, que j'envoyois à la poste : eh ! quelle joie lorsque j'apercevois votre écriture, & l'empreinte de votre cachet. Mais quelle fut ma douleur, lorsqu'à raison des ravages de la guerre, je me

trouvai dans la Hollande pendant deux mois entiers , sans recevoir aucune de vos Lettres. J'aurois presque demandé de vos nouvelles à tous ceux que je rencontrais , tant mon inquiétude étoit extrême. Mon imagination ingénieuse à m'allarmer devenoit mon bourreau , elle n'offroit à ma vue que des maladies qui vous dévoreroient , ou la mort même qui vous avoit engloutie.

Enfin après les plus vives impatiences , une Lettre arriva , & aussitôt la Hollande qui ne m'avoit paru qu'un séjour de tristesse & d'ennui me plut infiniment. Alors j'y vis mille choses curieuses que je n'avois point apperçues , & je reconnus que la Hollande est réellement un magnifique jardin , où les arbres & les eaux forment un spectacle ravissant.

La connoissance que j'y fis d'un *Rose-Croix* me rendit encore le pays plus intéressant. Il falloit lui passer la marotte de la pierre philosophale &

de la médecine universelle qu'il s'imaginait toujours être au moment de découvrir ; mais à cela près , il avoit une science aussi profonde qu'étendue , & on ne le quittoit point sans avoir acquis des lumières qu'on ne trouve pas communément ; je vous marquai dans le tems , qu'il m'avoit représenté la Hollande comme un pays qui avoit contre lui les quatre élémens , & qui n'en étoit pas moins agréable & utile.

Je le voyois toujours élevé au-dessus de tous les objets créés , comme s'il n'avoit vécu qu'avec de purs esprits. Il se privoit de la nourriture pour méditer plus facilement , & ses alimens tant liquides que solides , ne montoient qu'à douze onces par jour. Il les pesoit lui-même. Il paroïssoit n'avoir pas cinquante ans quoiqu'il s'en donnât quatre vingts , ce qui sans doute étoit l'effet de sa sobriété. Je remarquai que tout ce

qui s'appelle besoin lui sembloit odieux.

Il m'accompagna chez les *Erneutes* espèce de Cenobites Protestans , fondés par M. *Zinzindorf* , Gentil-homme Saxon , & qui tous habitans du même désert travaillent à différens métiers , élèvent leurs enfans , & s'assemblent en commun pour prier.

Nous allames aussi visiter un Temple de *Kaquers* où l'un d'entre eux après avoir beaucoup tremblé & fait mille contorsions , parla en homme qui n'étoit sûrement pas inspiré. Il n'y eut d'extraordinaire que ses grimaces.

Mais où me mene cette digression. Ah pardonnez moi cet écart. Souvent mon esprit s'égare , & c'est au tour que lui joue ma douleur,



LETTRE CXI.

JE n'ai point oublié vos réflexions sur la Hollande , j'étois à la Cour du Margrave de Bareith , beau-frere du Roi de Prusse , lorsque je les reçus , & j'en regalai ce Prince qui en fut charmé. Il lut avec le plus grand plaisir *que les Hollandois vous sembloient des dauphins qui portoient toutes les richesses de l'Europe sur leurs dos ; que leurs villes étoient des coquillages qui recevoient toutes les perles de la mer.*

Je vous rappelle ces anecdotes , comme si elles pouvoient vous intéresser. Hélas ! Il n'y a que dix ans que je me trouvois à Bareith , & la mort & la fuite des événemens y ont tout changé. Ce n'est plus le même Souverain , ce ne sont plus les mêmes Ministres , ce n'est plus la même Cour. Nouvelle terre , nouveaux cieux. Oh ! que de métamorphoses

phoses dans tous les pays du monde après un certain tems.

LETTRE CXII.

JE viens de passer deux heures avec un petit Maître qui arrive de Paris, & qui s'imagine qu'on ne peut avoir ni ame ni esprit, si l'on n'a demeuré dans cette Capitale. Il est certain que les grandes Villes étendent les idées : mais je dirai toujours avec le Chancelier Bacon , *que le génie n'est assujeti ni aux tems ni aux lieux* , & qu'un homme peut s'élever au-dessus de son siècle sans avoir fréquenté que lui-même. C'est alors qu'il ne devra rien aux autres , & que ses réflexions naîtront de son crû. On prend tellement l'esprit des personnes qu'on cultive , & des ouvrages qu'on lit , qu'on devient leur copie sans s'en appercevoir. On n'est plus soi-même, & l'on se perd dans la foule.

Quel dommage par exemple si vous fussiez venue dans notre Capitale prendre toutes les manieres & tous les bons mots de nos personages à la mode , & vous faire une ame calquée sur leurs connoissances & sur leurs opinions ! Vous n'auriez agi & parlé que d'après eux ; & cette ingénuité qui vous rendoit si aimable , & cet esprit qui étoit si naturel , & cet amour pour la vérité qui avoit sur vous tant d'empire , se feroient éclipsés : on n'eut plus vu qu'une Parisienne recherchée , au lieu de cette charmante Polonoise dont la candeur avoit tant d'attraits.

L E T T R E C X I I I .

JE réfléchissois hier sur la bisarrerie de la fortune, en me rappelant les événemens de Mademoiselle d'Arquien qui passa en Pologne à la suite de l'épouse du Roi *Sigismond* , & qui

de très simple particuliere qu'elle étoit , se maria à *Jean Sobieski* , & devint Reine au grand étonnement de tous les François.

Je suis étonné que M. l'Abbé *Coyer* ne nous ait pas raconté son histoire , en nous donnant celle du Roi son époux. Le public auroit appris que pour satisfaire son avarice , elle parloit des sommes considérables avec des Gentilshommes Polonois , sous prétexte qu'avant tel tems ils auroient tel emploi , & qu'ensuite afin de gagner son pari , elle les y faisoit nommer ; qu'ayant voulu se retirer à la Cour de France après la mort de *Jean Sobieski* , Louis XIV lui refusa cette faveur , & ne lui accorda que le séjour de Blois où elle se rendit de Rome avec empressement & où elle mourut dans un âge avancé.

Son pere dont on ne savoit que faire devint Cardinal , & l'on dit lorsqu'il fut admis dans le Sacré Collège , que c'étoit le premier Collège

où il étoit entré. Sans la prévoyance d'un Comte *Perruchi* que j'ai connu , cette Reine perdoit tous ses diamans qui montoient à plus de trois millions. Il partit secrètement de Rome pour les apporter à Blois , au lieu de les remettre à l'Ambassadeur , selon les ordres qu'il en avoit reçus , & il arriva que le Courrier qui devoit en être chargé , fut arrêté sur la route & volé. On faisoit le procès du Signor *Perruchi* , qui avoit disparu & qui sembloit être un frippon , lorsqu'on reconnut son zèle & sa fidélité. Il en fut largement récompensé , & c'est même ce qui lui valut le titre de Comte.

Oh ! vous me pardonnerez cette digression , elle m'a distrait pour un moment de ces idées lugubres qui ne cessent de m'offusquer , & *ma tête en avoit besoin.*



LETTRE CXIV.

MALGRÉ la secheresse que je trouve dans les Lettres de Madame de Maintenon , je les relis avec tout le plaisir possible , comme un ouvrage dont vous faisiez un cas infini. Il seroit à désirer que le Cardinal Lantî qui a toute sa correspondance avec la Princesse *des Ursins* , en fit part au Public. Il n'est pas douteux qu'un commerce de cette espèce ne contienne beaucoup d'anecdotes autant curieuses qu'intéressantes.

On nous avoit promis les Lettres du Cardinal *Guerini* ; mais l'Editeur ne se presse pas. J'en conserve une trentaine que cette Eminence m'écrivit , lorsque j'étois en Italie , & j'avoue qu'elles ressemblent moins à des épîtres qu'à des dissertations. Il avoit trop d'érudition pour écrire délicatement.

J'aimerois beaucoup mieux lire les

Lettres du *Signor Zanotti*, Secrétaire de l'Académie de l'Institut de Bologne. On le nomme avec raison le *Fontenelle* d'Italie. Tout ce qu'il a écrit, est l'élégance même. Je n'oublierai jamais qu'il mit la plume à la main pour venir à l'appui de quelques opinions philosophiques, que j'avois avancées dans un petit ouvrage, & qu'il pulvérisa la censure & les Censeurs. Il prit le ton badin qui lui fut toujours familier, & son persiflage devint une leçon de philosophie.

Je serois désolé si cet homme rare ne vous eût pas connue. Mais je m'en souviens, je lui parlai de vos talens & de votre esprit, & il s'unit à moi pour vous admirer. Ah! c'est un sentiment que toute l'Italie eut partagé avec lui, si vous y eussiez voyagé. On s'y occupe de littérature plus que partout ailleurs, & vous y auriez vu avec étonnement que des femmes y parlent plus volontiers d'ouvrages d'esprit que de modes & de parure.

LETTRE CXV.

QUE les tems sont changés ! il n'est plus d'usage de pleurer les morts : on assiste à l'enterrement de ses amis comme à une simple cérémonie , & tout cela vient d'une excessive dissipation. Il y a tant de plaisirs , qu'on voltige sur mille objets divers ; le cœur se partage , l'esprit s'égare , & l'on ne fait comment on existe.

Oh ! que ma façon d'être differe de celle là : mon ame , toujours toute entiere à moi quand il s'agit des personnes que j'aime , me fait sentir leur mort de la maniere la plus cruelle. Il semble alors qu'on m'arrache les trois quarts de ma vie , & que ma fosse se creuse avec leurs tombeaux.

Que j'aime à voir M. de Fontenelle pleurer la mort de l'Abbé de *Saint-Pierre* , de M. de *Varignon* & de l'Abbé de *Vertot* , & se rappeler de la maniere la plus attendrissante ,

les momens agréables qu'il avoit passés dans leur société.

Rien de plus respectable que les larmes qu'on répand sur la perte d'un ami. S'il est des hommes qui n'en sont pas touchés, ceux là deshonnorent l'humanité. La nature nous auroit-elle donné la faculté de pleurer, pour n'en pas faire usage. Ecoutons cette bonne mere, & nous révérons la sensibilité. *La tendresse s'accorde très bien avec la valeur*, disoit le Prince Eugene, *parcequ'il n'y a rien de moins féroce que le véritable courage*. Aussi ce grand Général honora-t-il souvent de ses pleurs des amis qui lui étoient enlevés.

Je mets autant de gloire, écrivoit il à un Prince Lobkowitz, à verser des larmes sur le tombeau du Comte Galliani, qu'à gagner une bataille. Il convient qu'un Général soit prodigue de lui-même, donnant ses pleurs pour ses amis, ainsi que son sang pour sa patrie.

Que cela est flatteur pour l'amitié !

L E T T R E C X V I.

QUE de choses j'aurois à vous dire si nous avions une entrevue ! On accumule je ne fais combien de nouvelles & d'idées pendant l'absence d'un ami , pour lui en faire part lorsqu'on le revoit. D'ailleurs je vous consulterois sur quelques écrits que vous perfectionneriez. Un ouvrage devenoit lumineux quand vous l'aviez éclairé du flambeau de votre génie. Les pensées prenoient une nouvelle force & les mots un nouvel agrément.

L'esprit des femmes , lorsqu'il n'est ni distrait ni dissipé , a beaucoup plus de finesse que le nôtre , & beaucoup plus de pénétration. C'est ce que je remarquai chez S. A. la Margrave de Dourlat , née Princesse d'Armstadt, lorsque j'eus le bonheur de lui faire

ma cour. Je défie la raison de pouvoir mieux parler , & le génie de se produire avec plus de noblesse & de simplicité. Les plus excellens livres lui sont familiers , & son plaisir est de s'en nourrir , & de faire des heureux.

Oh ! si vous eussiez été à portée de connoître cette Auguste Princesse , & de la fréquenter ! Quel avantage pour les sciences , & quel triomphe pour la vertu !

LETTRE CXVII.

S'il étoit permis de faire des complimens aux morts , je vous féliciterois sur l'éloquence de votre Pays , qui toujours mâle & toujours véhémement , brille avec le plus grand éclat dans les dernières harangues des Nonces & des Sénateurs. On y reconnoît l'esprit Républicain , qui

n'a ni craintes ni entraves. Chaque mot ajoute à la pensée, & l'ame se trouve toute émue, ainsi que je viens de l'éprouver à la lecture des magnifiques discours du Comte *Zamoiski*.

Oh ! que nous sommes foibles dans nos productions malgré tout notre bel esprit, en comparaison de ce qui sort de la plume de vos orateurs ! Il seroit à souhaiter qu'on fît une collection des plus belles harangues Polonoises. Je n'ai rien vu de semblable à celles de *Jean Casimir* lorsqu'il abdiqua la Couronne. On les trouve dans la vie de *Jean Sobieski*, par l'Abbé *Coyer*, & il est impossible de ne les lire qu'une seule fois.

C'est dommage que l'éloquence Françoisise ait décliné. Le style épigrammatique énerve tous nos discours. Il n'est supportable que dans une brochure de cinq à six pages, & encore vaudroit-il mieux qu'il fût entièrement supprimé. Je suis fâché de

faire ici le procès à nombre d'Ecrivains ; mais ce n'est pas moi qui parle , c'est le goût , c'est la vérité.

L E T T R E C X V I I I .

JE me rappelle que vous n'ériez jamais plus contente , que lorsque vos illustres compatriotes se distinguoient par l'amour des sciences , & que le Prince *Jablonowski* , issu d'un Maison si ancienne & si féconde en grands hommes , excitoit souvent votre admiration par ses écrits & par la gloire qu'il s'est acquise dans la plûpart des Académies.

J'estime infiniment cet illustre auteur ; m'écriviez-vous dans une Lettre du 10 Octobre 1759 , comme un Savant qui décore sa nation , & qui préfère l'honneur d'étudier , à celui de vivre dans le sein de la mollesse. La France admire toute la beauté de l'esprit dans la Princesse de Talmond son illustre

Sœur, & toute l'Europe le révere autant à raison de ses connoissances que de son nom. Le-Palatin de Posnanie son Neveu, est un sujet rare, & qui ne fera qu'augmenter la gloire de sa Maison.

Je rapporte d'autant plus volontiers ces traits, que j'en reconnois toute la vérité, & que j'ai vu par moi-même que la flatterie n'y a nulle part.

LETTRE CXIX.

ON vient d'élire pour souverain Pontife le Cardinal *François Laurent Ganganelli*, de l'Ordre des Freres Mineurs. Je vous avoue que ce glorieux événement a suspendu pour quelque tems ma douleur. Il aura les vertus de Sixte-Quint sans en avoir les défauts. Il étoit Consulteur du Saint Office, lorsqu'il fut décoré de la Pourpre; & il m'a raconté lui-même

que le Cardinal Rezzonico se plut à l'inquiéter en lui apprenant sa promotion. Le Pape, lui dit-il, a été informé de plusieurs choses qui vous regardent, & vous serez fort surpris quand je vous ferai savoir ce qu'il m'a chargé de vous signifier. Son intention est que dès aujourd'hui & sans nul délai, vous soyez. . . . Cardinal. Cette suspension dura près d'un quart d'heure, & lorsqu'enfin le R. P. Ganganelli fut de quoi il s'agissoit, il exposa dans toute la sincérité de son cœur, qu'il n'étoit point fait pour une telle dignité, ni du côté de sa naissance, ni du côté de son mérite; qu'il y avoit dans sa communauté plus de dix sujets qui valoient beaucoup mieux que lui, & qu'il osoit dire que cette promotion ne feroit point honneur à sa Sainteté. Mais le Cardinal Rezzonico, lui ayant répliqué, que le Pape lui ordonnoit d'accepter cette dignité sous peine de désobéissance, il répondit, *Ainsi soit-il.*

Il a toujours demeuré parmi ses Confreres, vivant comme un d'entr'eux & ne cessant de leur répéter qu'il étoit toujours leur égal & leur ami. C'est un homme qui par ses lumieres, son travail & son humilité, immortalisera son Pontificat.

Il est né dans les Etats du Pape au Bourg de Saint Archange près Rimini, de parens pauvres comme il l'a toujours dit lui-même, de sorte que son exaltation n'est due qu'à son propre mérite. C'est le sixieme de l'Ordre des Freres Mineurs qui soit parvenu à la Papauté. Je compte bien lui faire mon compliment, & je puis vous protester qu'il sera bien sincere : mais il faut auparavant laisser dissiper ce tourbillon d'honneurs qui environne les hommes au moment de leur élévation, sans cela je risquerois très fort de n'être point aperçu.

La prophetie qu'on attribue à Saint Malachie, Evêque en Irlande, & qui désigne tous les Papes jusqu'à la fin

du monde, sous quelque emblème allégorique tirée de leurs armoiries, ou du lieu de leur naissance, ou de leur nom, ou de leur mérite, caractérise celui-ci, par la vue perçante : *Visus velox.*

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a l'esprit très pénétrant, & que son exaltation au milieu de quarante-cinq Cardinaux, dont les uns sont Princes, les autres fils de Rois, est le triomphe de la vertu.

J'en suis charmé pour l'honneur du siècle, car il y a long temps qu'on lui reproche de n'avoir des faveurs que pour les hommes livrés aux intrigues & aux cabales.

Oh ! que n'êtes vous encore vivante pour jouir du beau spectacle que Clément XIV va donner à l'Univers. La Providence qui l'a élu, lui fera sûrement faire de grandes choses. C'est alors que vous répéteriez ce que vous me dites plusieurs fois, que lors-

*que le Ciel est la bouffole des Princes ,
les Peuples doivent s'attendre aux plus
heureux événemens.*

LE T T R E C X X.

JE ne puis persuader à bien des François , que les Prêtres Grecs de la communion Romaine qui se trouvent en Pologne sont réellement mariés ; que tous leurs Evêques au contraire n'ont point de femmes , parcequ'on les tire des Monasteres de l'Ordre de Saint Basile ; & que la langue Esclavone est celle de leurs livres & de leur liturgie.

Cela m'a donné lieu de remarquer qu'on croit difficilement les Voyageurs , parcequ'on n'est pas instruit ; Bien des François ont plus d'esprit que de savoir. Comme ils s'imaginent que Paris vaut l'Univers , ils négligent la connoissance des Pays étran-

gers , ils font volontiers Pyrrhoniens sur-tout ce qui les concerne.

Je me rappelle , à cette occasion , cette dame Françoisse que nous vîmes à Varsovie , & qui étoit toute stupéfaite d'y trouver des repas & des assemblées comme partout ailleurs. Elle croyoit que cela se faisoit par enchantement , & elle eut volontiers demandé , si on ne l'avoit point trompée , & si elle n'étoit pas dans un Fauxbourg de Paris.

Mais ce qui l'étonna avec raison , & ce qui auroit bien étonné d'autres , ce fut de voir des femmes qui à raison de divorces autorisés par l'église & par les loix , avoient trois maris vivants. On eut beau lui représenter que les peres étant plus absolus dans la Pologne qu'en tout autre Pays , il y avoit plus souvent des mariages forcés , eile ne put comprendre que Rome si inexorable partout ailleurs sur la rupture des engagemens contractés aux pieds des autels , fût si

indulgente à l'égard des Polonois.

On m'a prêté ces jours derniers un petit ouvrage extrêmement rare. Ce sont des Lettres de la *Bruyere*, cet excellent Peintre de nos usages & de nos mœurs. Il y en a *sur la fortune, sur le bonheur, sur la maniere de passer la vie le plus tranquillement qu'il est possible*, & à cette occasion en voici une qui m'a paru digne d'être remise sous les yeux du Public. Elle fait voir la belle ame de la *Bruyere*, par la maniere dont il répondit à un misérable qui avoit attaqué sa naissance, ses mœurs, sa personne, dans un libelle diffamatoire qui couroit la Ville & la Cour. *Eh ! mon ami que vous ai-je fait, pour me déchirer à belles dents ; ne suis-je donc pas votre frere & un homme comme vous. Est-ce à mon cœur que vous en voulez ? hélas ! il vous chérit tendrement. Est-ce à mon esprit ? je vous l'abandonne pour ce qu'il est, & je ne puis m'en donner un autre ? Est-ce à mon origine ? Je n'en tire nulle va-*

nité , & je serois né fils d'un Artisan ; que je n'en serois pas moins satisfait. Est-ce à mes ouvrages ? S'ils ne vous plaisent pas , ne les lisez point. Je ne vous demande ni des approbations ni des éloges.

Me direz-vous , que vous faites des satyres pour subsister : je vous répondrai que c'est le plus horrible de tous les métiers , & qu'il vaudroit encore mieux labourer la terre , & même mandier ; me direz-vous que c'est pour faire rire des Lecteurs , mais quel triomphe d'amuser les méchans & les fots , & d'ailleurs celui qui rira de vos calomnies , vous détestera intérieurement comme un scélérat.

Vous m'aurez épargné si vous eussiez été tigre ou taureau , & parceque vous êtes mon semblable , vous me déchirez de la maniere la plus cruelle. Avez vous voulu me nuire , sans autre raison que de faire du mal ? Vous ne vous y êtes pas bien pris ; le monde tout corrompu qu'il est , n'en estime pas moins

*un honnête homme calomnié, & dé-
teste un Calomniateur. Cela est si vrai
que je ne rougirai point de paroître
dans une compagnie, & que je vous
défie de vous y produire avec votre li-
belle à la main. Oh ! que votre ame est
noire, si vous n'avez point de remords
de ce que vous avez fait ; & que la
mienne est belle, si je vous aime,
comme cela est très vrai. Adieu ! ne tour-
mentez plus personne, je vous le dis
en ami : mais si enfin vous êtes assez
misérable, pour ne pouvoir vous em-
pêcher de calomnier, j'aime encore
mieux, que vous parliez mal de moi,
que de tout autre. On doit se sacrifier
pour le prochain.*

LE T T R E C X X I.

*JE revois chaque jour le Tasse que vous
m'avez donné. Cela vous fait revivre
à mes yeux. Je trouve dans cette Jé-
rusalem délivrée, des images de la
mort qui me rappellent la vôtre, &*

qui nourrissent ma douleur ; car la tristesse est comme l'imagination , elle veut de l'aliment.

J'ai perdu de vue le *Dante* depuis long-tems , & vous en êtes cause , quoique j'aime ce Poëte à la fureur. Hélas ! je prens un livre & aussi-tôt je le laisse , pour lire dans mon ame l'histoire de vos vertus. Cela me paroît préférable à tous les ouvrages du monde , & cela ne tarit point à mes yeux.

J'allai hier à la campagne. J'y restai tout le jour , & je n'y eus d'autre société que ma douleur. C'est un sentiment qui me stimule , qui me multiplie , qui toujours renaît sans s'épuiser , & qui toujours me fait découvrir de nouvelles raisons de m'affliger.

Ah ! qu'on aime à se trouver seul quand on regrette fortement.



LETTRE CXXII.

SOUVENT je descends en idée dans ces affreux tombeaux où l'on ne trouve plus que des dépouilles de notre humanité ; & là je vois dans le centre de la misère & de l'horreur, le néant des richesses & des grandeurs. Mais quand je viens à penser que vous n'avez pas maintenant d'autre demeure ; hélas ! je ne voudrois plus quitter ces lieux , & ils me paroissent préférables à tous les palais.

Cela me rappelle ces profonds souterrains qui sont à quelque distance de Cracovie , & que je parcourus en 1755. Il me semble que je suis encore au milieu de ces salines où l'œil effrayé n'apperçoit à la lueur de flambeaux que des antres & des cavernes ; & où des hommes , qui ont plus l'air de spectres que d'êtres vivans , arrachent des masses de sel à grands coups de marteaux,

Je vous fis dans le tems la description de cette espèce d'enfer , où je perdis la trace de ma lumière & de mon guide , & où je m'abîmois pour toujours , si l'on n'avoit entendu mes cris. Mais ce qui m'étonna , c'est que les chevaux engraisissent dans ce souterrain , où les hommes maigrissent ; & qu'on y trouve une source d'eau douce , qui filtre à travers les sels. Phénomène bien capable d'exercer l'esprit de Messieurs les Académiciens , & dont les Voyageurs n'ont pas parlé , quoiqu'il n'y ait rien de plus vrai.

Vous savez qu'il y a une chapelle dans ces horribles souterrains , qu'on y célèbre la messe , & que des familles entières y passent leurs jours , ou plutôt leurs nuits (car elles y sont continuelles) sans en sortir , que lorsque des affaires les obligent de remonter.

Celui est exactement le labyrinthe de Dédale , & cependant quelque affreux

freux qu'il puisse être, ma douleur s'en accommoderoit comme d'une retraite qui lui rappelleroit votre tombeau.

LETTRE CXXIII.

LE Cardinal *Albéroni*, cet homme extraordinaire, à qui deux mondes n'auroient pas suffi pour exercer son génie, aussi vaste qu'inquiet, ne cessoit de dire qu'il avoit été beaucoup plus sensible à la mort d'un de ses amis, qu'aux révolutions qui l'avoient dépouillé du Ministère d'Espagne, & qui avoient soulevé la France contre lui.

Je vous avoue que j'aime ce langage. Il est l'expression d'une ame magnanime qui connoît tout le prix de l'amitié. C'est dans le même sens que Pline le jeune soutenoit que quelque malheureux qu'on fût, le malheur

étoit supportable , quand on avoit un ami,

Les Italiens & les Espagnols , il faut l'avouer , ne donnent pas facilement leur confiance , mais quand ils sont amis , ils le sont dans toutes les occasions , & pour toujours , au lieu que le François un peu trop volage se lasse aisément de son amitié , de sorte que je ne serois nullement étonné qu'on jugeât ces Lettres romanesques. On n'est pas accoutumé parmi nous à voir une amitié survivre au-delà du tombeau,

LETTRE CXXIV.

IL est étonnant combien il y a de mensonges imprimés , & combien il y a de personnes qui ajoutent foi à tout ce qui est rapporté dans les livres. On se croit à l'abri de la surprise , lorsqu'on a quelques Auteurs à citer , comme s'il n'étoit pas permis à tout

personnage de s'ériger en Auteur, & comme si l'impression n'avoit pas servi, depuis qu'elle est en usage, à l'envie, à la vengeance & à la super-
stition.

Que de menteurs parmi les Ecrivains, disoit l'immortel Montesquieu, & surtout parmi ceux qui osèrent avancer que tous les Anglois sont cruels, tous les François étourdis, tous les Allemands brutaux, tous les Hollandois grossiers, tous les Espagnols orgueilleux, tous les Italiens fourbes & sujets à des vices qu'on ne peut nommer.

C'est une chose bien humiliante pour l'esprit humain, que tant d'erreurs & de faussetés consignées dans nos bibliothèques. Chaque Auteur travestit la vérité selon ses passions ou ses préjugés; & ce qui devoit nous éclairer, ne sert qu'à nous offusquer.

J'ai fait ces réflexions à la suite d'une histoire que je viens de parcourir, & où je n'ai apperçu que de l'ignorance & de la mauvaise foi. Pour

ne pas parler comme les autres , on nie ce qu'il y a de mieux prouvé , & l'on rapporte des faits que personne ne connoît. Tout cela seroit excellent , si l'histoire étoit un poëme ou une fiction. Aussi doit-on beaucoup se défier , selon la remarque du Cardinal du Perron , d'un Historien qui seroit Poëte. La vérité redoute les écarts de l'imagination.

Il ne faudroit , s'il étoit possible , ne tenir ni à aucun siecle , ni à aucun pays , lorsqu'on écrit l'histoire. Les préjugés du tems & de la nation s'incorporent en quelque maniere avec nous , & notre langage est celui de la coutume & de l'opinion. Plus un Auteur affecte de se dire impartial , & plus on reconnoît sa partialité. C'est ordinairement un piege qu'il tend au lecteur , & dont on fait se garantir quand on connoît la charlatanerie des Ecrivains.

Pour moi je ne crains point d'être suspect dans le récit que je fais de vos

vertus. Hélas ! elles furent si pures, que je risque plutôt de les ternir que d'augmenter leur éclat.

LET T R E C X X V.

EN revoyant les Révolutions de Portugal par l'Abbé de *Vertot*, je pensois qu'il nous faudroit un aussi excellent Historien pour nous donner celles de la Russie. C'est un ouvrage qui nous manque, & où une chaîne d'évenemens extraordinaires formeroit un étrange tableau.

Quoi de plus étonnant que la maniere dont la Princesse *Elisabeth*, fille de *Pierre le Grand*, arrive au trône. Elle est dirigée dans cette entreprise par M. de la *Chétardie*, Ambassadeur de France, & par quelques particuliers ; & au milieu de la nuit, elle s'avance vers la premiere garde accompagnée d'un nommé *Lestocq*, Chirurgien François, & pénètre jusqu'à

l'appartement où se trouvoit *Anne* Régente du Royaume , & le jeune Empereur qui étoit encore au berceau.

Là tous les Officiers aux Gardes se réunissent ; on proclame *Elisabeth*, Impératrice de toutes les Russies , on lui jure une fidélité inviolable ; & cette Princesse, encouragée par une telle démarche, déclare à la Régente qu'elle n'a aucune autorité, & que ses ordres sont qu'elle se retire aussitôt dans un lieu d'exil où l'on aura tous les égards pour sa personne & pour son rang. Tout cela s'exécute dans une heure de tems. La Princesse *Anne* part d'un côté, le jeune Empereur de l'autre , & la Ville de Petersbourg apprend à son réveil qu'*Elisabeth* est en possession du trône, & que c'est elle qui gouverne. *Leflocq* qui, la veille, s'étoit fait peindre sur le revers de sa main comme un criminel qu'on exécute à mort , & au-dedans comme un Seigneur décoré du cordon

bleu, & montrant à la Princesse *Elisabeth* cette étrange alternative, réussir, & vit ses souhaits accomplis. On le décora selon ses desirs, & les Comtes d'*Osterman* & *Munich* qui s'étoient déclarés contre la nouvelle Impératrice auroient péri sans le vœu de cette auguste Souveraine qui promit solennellement en montant sur le trône, qu'elle ne feroit mourir personne, quelque crime qu'on pût commettre. Elle tint parole, & il y eut beaucoup moins de désordres que sous les regnes de ses prédécesseurs, où les peines de mort se renouvelloient tous les jours. Nous parlâmes souvent de tous ces événemens, & c'est pour cela que je trouve une sorte de consolation à les rapporter. On voulut alors qu'une comete eût pronostiqué ces révolutions; mais pour moi qui crois les astres fort indifférens sur tout ce qui nous regarde, je méprise une pareille superstition.



LETTRE CXXVI.

L n'y a plus moyen de faire des lectures raisonnables. Je quitte une femme à la mode , qui m'ayant prié de lui lire quelques fragmens de l'*ouvrage des six jours* , n'a cessé de bailler & de m'interrompre , tantôt pour appeler ses gens , & tantôt pour parler à son chien.

S'il eût été question de quelque livre bleu , alors rien n'eût pu se comparer à son enthousiasme & à son attention. O la sottise chose , qu'une personne qui ne se nourrit que de brochures frivoles & de romans obscènes !

Ce n'est pas vous qu'il eût fallu entretenir de pareilles rapsodies. Tous ces freluquets qui courent les toilettes de nos petites maîtresses , la brochure du jour à la main , n'auroient pas fait fortune auprès de vous. *Le monde* m'écriviez-vous à ce sujet , *abonde en*

petits hommes qui n'ont ni principes ni discernement, & qui ont la belle coutume d'aller à la découverte de tous les mauvais livres, & de les prêter d'un air mystérieux à tous les agréables du tems, & à toutes les femmes désœuvrées.

Oh ! que n'êtes-vous parmi nous avec toute votre raison : mais nous n'étions pas dignes de vous posséder. Le monde est maintenant si frivole, qu'il faut un autre asyle aux ames réfléchissantes & vertueuses.

Je reçois actuellement des lettres de Rome, & qui toutes ne parlent que des vertus du nouveau Pape. Le Cardinal *Stoppani*, homme politique, éloquent, & dont nous avions souvent parlé, fut long-tems sur les rangs ; mais il y a un proverbe qui dit *que celui qui entre Pape au Conclave, en sort Cardinal*. Il est du moins certain que toutes les cabales sont ordinairement inutiles, & qu'après toutes les mesures prises pour élire celui-ci plutôt que celui-là, le choix tombe tout à coup

sur un Cardinal auquel on ne pensoit pas. Ainsi fut élu *Lambertini*, ainsi *Rezzonico*. Le premier, après six mois de conférences & de contestations, s'indiqua lui-même en plaisantant, sans présumer que la plaisanterie se réaliseroit, le second ne fut nommé qu'au défaut du Cardinal *Cavalchini*, que la France exclut, & pour qui le Conclave s'étoit décidé.

L E T T R E C X X X.

C O M M E je suis heureusement dans la confidence de mon cœur, je l'entends qui se plaint de la disette des amis : il sent plus que jamais ce malheur, & vous en êtes la cause.

Je vous dirois volontiers, ombre chérie, ce que les Russes, habitans des campagnes, disent à leurs parens, lorsqu'ils viennent à les perdre : *eh ! pour quoi nous avez-vous quittés, vous qui*

aviez toute notre estime , vous qu'on aimoit comme la personne la plus excellente & le plus accomplie , vous dont les jours étoient heureux , & qui faisiez la félicité de tous ceux qui vous connoissoient.

Mais vous me répondrez ce que vous me disiez autrefois , que *le monde ne vaut pas la peine qu'on s'y attache , que plus on s'en éloigne , plus on est heureux , & qu'en le quittant on se dépouille de tout ce que l'humanité a de plus onéreux & de plus abject.*

LET TRE CXXVIII.

OUI, s'il falloit pour vous revoir fouiller dans l'horreur des sépulchres , remuer tous ces ossemens poudreux , tristes débris de l'humaniré , ah ! malgré la terreur d'un pareil spectacle , je l'entreprendrois sur le champ.

Ne nous rencontrerons-nous jamais dans quelque lieu solitaire ? Ne nous

redirons - nous plus que les années passent comme l'ombre , que l'amitié n'est plus qu'un nom , la vertu qu'un songe , que les vrais Philosophes sont inconnus , & que la philosophie ne subsiste plus que dans l'histoire. Ah! . . .

L E T T R E C X X I X.

Vous éleviez mon ame dans ces entretiens délicieux que nous eûmes si souvent ensemble , & maintenant qu'elle n'a plus qu'elle même pour étudier & pour réfléchir , elle ne fait que ramper & languir.

Nos idées ont besoin d'être vivifiées par quelque lumière qui les épure. L'esprit est comme le feu ; il s'éteint s'il n'est ranimé ; le moindre contre-tems le fait tomber dans une espece de léthargie , à moins que la présence & le discours de quelque personne intéressante ne l'électrise & ne le rende à lui-même.

C'est ce que j'éprouvai autrefois à *Léopold*. Curieux de voir cette Ville où résident trois Archevêques catholiques, le premier du rit latin, le second du rit grec, & le troisième du rit arménien, j'y arrivai dans une saison qui la rendoit presque déserte, & je m'y trouvois sans avoir le courage de penser, lorsque j'y rencontrai un Officier de mes amis, dont la conversation lumineuse fit renaître mon ame.

Nous parlâmes politique, philosophie; & ses observations étoient autant d'éclairs qui me pénétoient & qui me donnoient de l'esprit par réverbération. Je ne connus jamais mieux que dans ce moment tout ce que peut opérer la société d'une personne éclairée. Il sembloit que je ne touchois plus à la terre, & qu'il n'y avoit plus d'autre univers que l'immensité que je trouvois en moi-même. Heureuse situation, & qui se renou-

vella toutes les fois que je vous entendis , & que je n'éprouve plus que par souvenir.

LETTRE CXXX.

ON m'a communiqué des mémoires secrets du Cardinal de Polignac, concernant son ambassade en Pologne, & je ne puis m'en détacher. S'il est vrai , comme il l'assure , qu'un jeune gentilhomme nommé *Masalsk* perdit son sang, par toutes les parties de son corps , à la vue de son ami qui venoit d'être tué , & qu'on trouva son cœur presque ossifié ; il faut convenir que votre nation l'emporte sur toute autre dans ce qui regarde le culte de l'amitié. Je n'ai pas été moins enchanté d'une fille qu'il cite , & qui voulant mourir à la place de sa mere , s'offrit à toute la fureur des Suédois qui ravageoient le pays , & obtint pour ré-

compense de son zèle , la gloire de changer ses ennemis dans ses protecteurs , & l'avantage de trouver de quoi vivre chez ceux qui s'apprêtoient à lui donner le coup de la mort. Oh ! il y avoit donc alors des hommes qui honoroient l'humanité !

Combien n'auriez vous pas été sensible à ces traits ! Mais je vous quitte pour donner un nouveau cours à ma douleur. Je sens qu'elle arrête ma plume , qu'elle intercepte mes pensées , & qu'elle ne me laisse que la faculté de pleurer & de gémir.

L E T T R E C X X X.

J'AI erré toute la nuit en idée dans cette affreuse forêt dont je vous parlai autrefois , & où l'on trouva selon l'histoire , un enfant qu'on nomma Urfin , parcequ'il vivoit avec les ours , & que la Cour de Pologne fit élever sans pouvoir jamais lui ap-

prendre à parler : il me sembloit que je le voyois se déchirer le corps avec ses ongles , & manger de la chair crue , c'est-à-dire tel qu'on nous assure qu'il se comporta pendant tout le tems qu'il vécut.

Ce rêve m'a donné lieu de réfléchir sur ce qui peut engendrer les songes. Je conçois bien que l'ame trouvant dans le cerveau , des traces formées par la mémoire , les revoit , & s'en affecte , mais ce qui m'étonne , c'est que les anciennes ne soient pas effacées par de nouvelles , & que nous rêvions à des événemens qui nous ont échappé depuis nombre d'années, plutôt que de nous rappeler ceux qui sont tous récents. Rien de plus admirable que le travail de l'ame pendant la nuit. Nous dormons machinalement & au moment que nous paroissions ne plus exister , il se passe en nous mêmes des choses surprenantes. Un monde idéal vient se reproduire à nos yeux , & nous nous trouvons

en société avec une multitude de fantômes.

Je ne fais pourquoi ces grands objets échappent à nos Philosophes. L'homme se jette trop hors de lui , pour ne s'appliquer qu'à des surfaces. On diroit que nous n'avons que des superficies à observer , & que notre être nous est absolument étranger. La seule analyse du sommeil , & de toutes les merveilles qu'il opere , formeroit un ouvrage des plus intéressans. Mais il semble que nous craignons de prendre l'ame sur le fait, & de découvrir tout ce qui confirme sa spiritualité. Sans cela nous verrions d'une manière évidente , qu'elle seule voit , qu'elle seule se promène , qu'elle seule agit , pendant que le corps git comme une masse , & ne peut plus faire usage de ses sens ; si l'on me dit qu'il n'y a que des traces corporelles qui affectent alors le cerveau ; je demanderai comment la tête peut être le récipient de toutes les

montagnes , de toutes les Villes , de toutes les personnes auxquelles nous pensons ; car il faut nécessairement qu'elle place en elle-même tant d'objets si énormes & si différens , ou qu'elle n'en conserve qu'un souvenir , qu'on ne pourra jamais concevoir matériel.

L E T T R E C X X X I I .

LORSQUE je viens à réfléchir qu'en quittant cette terre , vous avez quitté le séjour des maladies , des frivolités , des mensonges , des fraudes , des médisances , des erreurs , des perfidies ; j'envie votre sort ; & la lumière de ce jour corporel qui m'environne , me paroît importune.

Il est vrai que vous existâtes dans un pays où les vices n'ont pas fait autant de progrès que partout ailleurs , où le jeu n'est pas aussi tyrannique que parmi nous , où l'on connoit les

douceurs de l'hospitalité ; mais malgré cela quelle différence entre le lieu que vous habitez , & celui que vous avez quitté !

La Pologne , toute vaste qu'elle est , ne contient que cinq à six millions d'habitans , sur lesquels il faut compter plus de douze cent mille Juifs , & vous vous trouvez dans une région qui renferme des multitudes innombrables d'êtres vivans , dont les fonctions sont toutes divines , & les pensées toutes célestes. La Pologne trouve des richesses considérables dans ses grains , dans ses salines , dans ses bois ; la cire y abonde ainsi que le miel ; & le ciel où vous vivez , renferme les seuls & véritables trésors , Dieu lui-même la source & le centre de tous les biens.

Que les champs élysées imaginés par nos Poètes , étoient futiles en comparaison des beautés que vous voyez ! Ce n'est ni au milieu des orangers & des myrtes , ni au mi-

lieu des astres, que vous vous promenez ; mais vous existez dans le sein de cet Etre immense qui argente les fontaines , qui colore les fleurs , qui azure les cieux , & qui donne à toute la nature cet éclat ravissant dont nous sommes continuellement frappés.

Voilà les grands & magnifiques objets que la philosophie chretienne nous fait espérer , & vous savez maintenant combien tout cela est vrai , quoi qu'en disent nos esprits superficiels , qui ne savent que persister & nier.

Vous avez reconnu la fausseté de ce systême qui nous fait errer après notre mort de planète en planète , pour y prendre des corps toujours plus agiles , & plus subtils ; vous avez reconnu les absurdités de la métempsycofe , qui confond notre substance avec celle des animaux , vous avez reconnu l'aveuglement de ceux qui sauvent tous les hommes indistinctement , comme s'il étoit in-

différent d'aimer le vice ou la vertu, comme si le mensonge & la vérité pouvoient conduire au même but.

Que de philosophie pour une lettre ! & que de raisons pour causer des vapeurs à une petite maîtresse & pour faire rejeter ce livre avec dédain !

LET TRE CXXXIII.

JE ne ferai point comme cet Anglois , qui douze jours après la mort de sa maîtresse , se tua tout de bon pour l'aller trouver ; ce qui faisoit dire à Saint Evremond , que l'amour , ainsi que la haine de certaines personnes , étoit toujours une folie , & qu'elles devoient avoir des petites maisons pour s'y refugier.

Mais j'imiterai volontiers ce généreux Italien (*Caraffa*) qui ne cessa toute sa vie de voir le tombeau de sa sœur , & d'imbiber son ame , pour

me servir de l'expression de l'Historien, des pleurs qu'il répandit.

On me sollicite d'aller à la campagne, & je m'y rends, parceque je suis bien sur que vous y ferez avec moi. Mon imagination, ainsi que mon cœur, vous entraîne partout où je vais. Eh ! comment sans cette ressource, pourrois je exister !

Madame la Duchesse de Bourgogne, Mere de Louis le Bien-Aimé, disoit qu'elle ne marchoit jamais sans être accompagnée de tous ses amis morts & vivans, & qu'elle s'étoit arrangée de maniere qu'ils lui tenoient toujours compagnie, malgré tout le tumulte de la Cour, & toute la dissipation qui l'environnoit. Oh ! qu'une ame de cette trempe étoit précieuse aux yeux de l'amitié, & qu'il est rare d'en trouver qui pensent de même.



LETTRE CXXXIV.

C E que je vous ai dit de la guerre des Turcs contre les Russes se réalise , & nous allons voir incessamment les troupes Ottomanes venir au secours des Catholiques. Cela ne sera pas plus surprenant , que ce qui se passe à *Kaminieck* , où les Musulmans de *Cochim* font dire fréquemment des messes en l'honneur de Saint-Antoine de Padoue , dans l'espoir de recouvrer ce qu'ils ont perdu. C'est ce que me raconta l'Evêque du lieu.

Telle est la force de l'intérêt , il passe sur les inconséquences & sur les contradictions , il fait faire les choses les plus extraordinaires , & il se sert de tout au besoin.

Que de changemens depuis votre mort ! le Comte *Mlodzieowski* est grand Chancelier de Pologne , son mérite l'a élevé à cette dignité , & j'en ai ressenti toute la joie possible. On le verra toujours modeste , tou-

jours obligeant, c'est-à-dire , tel que vous l'avez connu.

Le Général *Mokranoski* , se distingue de plus en plus par sa franchise naturelle , & par son zele pour sa Nation. Votre Patrie a l'avantage d'avoir toujours des hommes dignes des plus grands emplois; & c'est ce qui la dédommage des pertes qu'elle fait continuellement.

LETTRE CXXXV.

MON imagination se plaît à me promener dans ces vastes palais où la magnificence de vos compatriotes éclatte de toutes parts , mais ce n'est que pour augmenter ma douleur. Le chagrin de ne pas vous y voir rend mon ame plus que jamais sombre & mélancolique. Oui quelque pompeux que fût à mes yeux le cortège des Sénateurs Polonois , dont l'assemblée paroît être un consistoire de Rois, j'oubliois

J'oubliois toute cette splendeur quand
je ne vous voyois pas.

Les diverses nations ont différentes manieres de briller : le François se distingue par un goût raffiné pour tout ce qui s'appelle élégance & commodité ; l'Italien par des collections les plus rares de statues & de tableaux ; le Polonois par des correes bruyans & par des repas somptueux.

LETTRE CXXXVI.

JE vais tous les jours de préférence promener ma douleur dans un bois de sapins , & cela parceque ces sortes d'arbres me rappellent votre Pays. Ils y croissent en telle abondance , qu'il n'y a pas d'autres forêts. Que je m'y suis égaré de fois , & toujours avec une espèce de satisfaction de me trouver si loin des Villes , & du tumulte des passions !

On ne connoît la solitude qu'en poésie , disoit le Marquis de Racan , mais il faut avouer qu'elle procure de grandes douceurs dans la réalité. Alors l'ame se multiplie & s'étend , & l'on trouve en soi-même beaucoup plus , que toutes les compagnies dont on s'est privé. Celles-ci empêchent de penser , & la solitude donne à nos facultés toute leur activité.

Je ne m'étonne pas d'après ces réflexions , si cet auteur composa des idylles si charmantes & si suaves. Où est le tems où nous les lisions ensemble , illustre Morte , & nous gémissions de n'avoir pas connu celui qui les composa. Je revois encore ce siège de gazon , où assis l'un & l'autre sans autres témoins que la nature , vos femmes de chambre & votre chien , nous savourions les délices de la poésie champêtre , & nous respirions cet air de candeur , qu'on respire dans la lecture des églogues , & au sein des forêts. Le monde étoit,

à notre égard , comme s'il n'avoit jamais existé , & il nous sembloit que de tout l'Univers , il ne restoit que le coin de terre où nous nous trouvions.

Je m'en souviens ; alors nous célébrâmes les Graces , & les Muses , & nous parlâmes des Parques avec une espèce d'indignation. Cela les aura irritées. *Atropos* pour s'en venger , aura coupé le fil de vos jours , & pour me punir doublement , elle laisse couler le mien. Voilà comme les Déeses malfaisantes ont différentes manières de nous punir.

Mais dois-je parler en votre présence de toutes ces fausses divinités , tandis que la Vérité même est devenue votre élément & votre être. Ah ! il n'y a que ma douleur qui puisse m'excuser. Une ame livrée à la tristesse , s'abandonne aisément à l'illusion.

LE T T R E C X X X V I I .

IL paroît un ouvrage qui auroit fait vos délices , & qui dans le siècle où nous sommes fera bien peu lu. C'est une instruction pastorale donnée par M. de *Pressy* , Evêque de Boulogne ; où, ce Prélat fait voir d'une maniere transcendante l'accord de la raison & de la foi dans les mysteres du Christianisme. Oh ! l'excellent livre. Il est écrit dans le même goût que la Recherche de la vérité : mais il ne faut pas que les petits littérateurs se mêlent de le lire , non plus que nos philosophes modernes d'y répondre. Il les met en poudre , & s'ils s'avisent de répliquer , ce ne sera sûrement que par quelque persiflage, leur grande ressource quand ils n'ont point de raisons à donner . C'est le bon moyen de mettre tous les petits esprits dans leur parti , & de trouver des proneurs jusque chez les femmes mêmes.

Si vous voyez ce qui se passe sur la

surface de notre globe, vous appercevez les dieux de la terre qui se visitent les uns les autres. L'Empereur parcourt l'Italie, & le Roi de Dannemarck a voulu connoître par lui-même Louis le Bien-Aimé. Pierre le Grand seroit charmé de voir qu'il a des imitateurs; peu s'en fallut que le Roi de Prusse ne vînt autrefois à Paris. Il étoit déjà à Strasbourg, mais l'indiscrétion d'un soldat qui avoit servi dans ses armées, & qui le reconnut, arrêta sa marche. Il reprit la route de Berlin, & par-là nous avons perdu la relation d'un voyage qui seroit devenu un morceau bien intéressant, surtout s'il nous eut été donné par ce Monarque lui-même autant versé dans l'art d'écrire, que dans celui de vaincre.

Que les tems ont changé! Les souverains s'humanisent plus que jamais, & voyagent sans autre corège que des talens & des vertus. C'est le vrai moyen de connoître les Peuples, &

de pouvoir soulager leurs besoins. La Cour masque les miseres humaines, tandis que les voyages les font voir au naturel.

Je viens de revoir un ami qu'un absence de six ans me rend encore plus cher ; mais ne craignez pas ; loin de vous oublier , jé l'ai entretenu presque dès son arrivée, de ces lettres que je vous écris ; il en a été touché , a pleuré votre perte , & j'en suis tout ému.

Vous vous reconnoîtrez à ces traits ; vous qui me dites plusieurs fois *qu'un ami n'en faisoit jamais oublier un autre , quand on avoit le cœur bien placé ; & que les amis morts étoient toujours vivans dans un cœur qui connoissoit les charmes de l'amitié.*

Je me souviens d'avoir vu en Italie le mausolée d'un Baron Allemand qui vint de la Transylvanie faire construire son tombeau dans l'endroit même où l'on avoit enterré son meilleur ami. *Si la vie nous sépara , s'é-*

tria-t-il , au moins la mort nous réunira-t-elle.

Pour moi je me console dans l'espérance que nos ames se rejoindront, car au bout du compte, qu'est-ce que de la cendre avec de la cendre ?

L'amitié n'est qu'une chimere , disoit Descartes, pour ceux qui ne croient pas l'immortalité de l'ame. La vie est si rapide qu'on n'a presque pas le tems de se connoître & de s'aimer, au lieu qu'une amitié dont la chaîne doit être éternelle , remplit le cœur & charme l'esprit.

Qu'il est consolant , en effet , de pouvoir se dire : l'ami que je perds en apparence n'a fait que disparaître pour quelque tems ; il se retrouvera & beaucoup plus parfait que je ne le connoissois , & dans une circonstance où il ne pourra plus m'être enlevé , & dans un lieu qui ne craint rien des révolutions , & où les ames se voient telles qu'elles sont , & ne peuvent plus changer.

Oh ! si je n'avois cette perspective , hélas ! je me croirois de pire condition que le chêne qui vit des siècles , que mon simple portrait qui durera beaucoup plus que moi-même. Mais heureusement je ne vous ai point dit un éternel adieu , & l'amitié qui nous unit renaîtra dans le sein même de la mort.

L E T T R E C X X X V I I I .

QUE Newton avoit raison de dire que *les voyages qu'on fait dans son propre cœur , sont infiniment plus étendus que tous ceux qu'on fait dans l'Univers*. Plus je m'égare dans mes idées , & plus je sens que l'homme est un abîme , ou plutôt un labyrinthe dont on ne peut trouver l'issue.

Ici c'est le pays des pensées ; là celui des sentimens : ici c'est l'empire

de l'imagination ; là , le domaine des passions : ici c'est la république des opinions ; là , le séjour des préjugés. Que de lieux à parcourir au dedans de nous mêmes ! & nous nous trouvons petits , & nous nous confondons avec les bêtes , & nous nous ennuyons.

Je ne m'étonne plus , d'après ces réflexions , si vous me disiez , *que vous n'aviez pas besoin de voyager pour voir des montagnes , des landes & des forêts , que tout cela existoit au milieu de nous dans un sens figuré , & que celui qui ne portoit pas ses vues jusque-là , ne se connoissoit pas.*

Quelqu'étendue qu'on ait donnée à la métaphysique , nous n'avons point encore une analyse de l'homme , aussi complète , que sa nature paroît l'exiger. Eh ! pourquoi ne voyageons-nous pas dans notre ame , plutôt que d'aller nous perdre dans des comètes , & dans des tourbillons. Mallebranche avoit si bien commencé , que nous devrions au moins le suivre.

A propos de cet auteur , je vis l'autre jour la Recherche de la vérité entre les mains d'un jeune Officier (le Marquis de l'Aage) qui en faisoit ses délices. *Ce livre m'a plus appris de choses* , me dit-il , *que tout ce qu'on me fait lire depuis dix-sept ans.* (Il en a vingt-huit) & quand il n'y auroit , en fait d'ouvrages philosophiques que celui-ci ; on devroit être fort content.

Avouez , illustre Morre , que c'est bien là le moyen de vous intéresser au cas que vous soyez encore affectée de ce qui se passe parmi nous. Pour moi je présume que l'ame ne peut jamais être indifférente à ce qui regarde l'ame , & surtout lorsqu'elle est dégagée de tous ces objets corporels qui l'offusquent & qui la tyrannisent.

Je reviens toujours à la morale ; comme à notre élément ; *l'homme hors de sa sphere* , disoit François I dans une lettre originale qu'on conserve à la Chartreuse de Pavie , *est*

un poisson hors de l'eau. Il n'a plus d'autre existence que des mouvemens convulsifs, & sa mort prochaine s'aperçoit de toutes parts.

Ce qu'il y a d'admirable dans la morale, c'est que tout nous y conduit, & que nous n'avons besoin d'autre livre que nous mêmes, pour y faire des progrès. Elle est vraiment cette science qui nous accompagne partout, & qui trouve de quoi se nourrir & s'accroître dans tous les événemens qui passent sous nos yeux. Oh ! que les jeunes gens deviendroient raisonnables, s'ils connoissoient cette ressource, & s'ils en faisoient usage ! on les verroit étudier le monde & la nature, & s'élever jusqu'à leur auteur. Il me semble que cela vaudroit bien les chimères dont ils se repaissent, & toutes ces pitoyables brochures dont on se fait un rampart contre la raison.

Les mathématiques que vous exaltez avec tant de complaisance,

comme le patrimoine du genie sympathisent au mieux avec la morale. Ce sont des vérités , avec des vérités ; mais malheureusement elles tombent parmi nous. On n'en prend que l'écorce , & on laisse à quelques douzaines de personnes dans cette multitude d'individus que renferme une nation , l'honneur d'étudier cette science à fond , & d'en connoître toute l'utilité.

Cet esprit faux si universellement répandu, & dont nous nous plaignons si fréquemment , n'a point d'autre source que cette négligence. On est presque toujours dans le faux , lorsqu'on n'est que superficiel. On juge à la légère , & conséquemment avec témérité. Les ames qui combinent ne sont ni duppes de la mode , ni esclaves de l'opinion.

L'éloquence deviendrait bien plus nerveuse , si elle avoit pour base la science des mathématiques : cela se voit dans les sermons de Bourdaloue,

qui serviroit de modele à tous nos orateurs s'ils étoient bien conseillés. On m'a dit que dans l'Ordre des Ecoles pies, où il y a des hommes d'un mérite éminent, on commençoit à suivre cette méthode. Les Polonois sont faits pour avoir des Ecrivains célèbres en tout genre. Le Comte *Rzewuski*, Général de la Couronne & Palatin de Cracovie (maintenant dans les liens) a composé des tragédies dans sa propre langue, où l'on trouve des beautés dignes de *Corneille*. C'est dommage qu'il n'en ait fait imprimer qu'un très petit nombre d'exemplaires : mais il y a des Ecrivains qui craignent la satire ; & il faut avouer que depuis que tout le monde se mêle de lire, le meilleur ouvrage est en proie à la critique de tous les ignorans. Celui qui ne fait pas écrire deux phrases sans manquer à la construction, & même à l'orthographe, est précisément *celui qui décide avec plus d'assurance*. Erre

trop difficile, disoit M. Flechier, est presque toujours une marque sure qu'on ne fait rien.

L'ÉPIQUE CXXXIX.

Je parlois l'autre jour du manuscrit de Henri III sur *les droits des Souverains*, que vous aviez en votre possession, & qui se fera peut-être égaré; & l'on me dit à ce sujet que c'étoit faire un larcin à la France, que de la priver d'un ouvrage original qui mettoit un de ses Rois au nombre des auteurs. Je vous avoue que je ne sçus trop comment vous justifier, malgré toute l'exactitude & toute la prudence que vous eûtes toujours en partage.

Cette production étoit d'autant plus précieuse, qu'elle étoit écrite de la main même du Monarque, & qu'il y avoit les plus belles leçons d'humana-

nité, ainsi que je le remarquai dans plusieurs endroits:

Que fera devenue cette bibliothèque où vous aviez recueilli l'esprit des plus grands hommes, & qui se réduisoit à une petite quantité de livres, attendu que vous n'aimiez que la crème de la littérature & de la philosophie. Quel dommage si elle se trouvoit entre les mains de gens qui n'en connoïtroient pas le mérite.

LET TRE CXL.

JE vous dirai que tous nos Astronomes ont été en l'air, & ce n'étoit pas pour une petite affaire. Il s'agissoit du passage de Vénus sur le disque du soleil. Nous sommes très bien pourvus en savans de cette classe; lorsqu'on possède les *Cassini*, les *Pingré*, les *Landé*, les *Chapp*; on ne peut qu'ex-

citer l'envie de tous les Errangers.

Que ne puis-je me distraire de ma douleur, je vous dirois que nos Dames sont furieuses de ce qu'on court au-delà des mers pour voir passer Vénus, tandis qu'elles s'imaginent bien la valoir : mais je ne puis ni rire ni raconter. Bon Dieu ! quelle situation que celle d'être triste.

Je voudrois seulement savoir si vous êtes maintenant plus voisine de Vénus que de la terre, & si toutes ces planètes qui ne nous paroissent qu'un point sont réellement habitées.

Oh ! malgré tout notre orgueil, que nos connoissances sont bornées ! Nous avons beau prendre des télescopes, nous ne voyons que des atomes en comparaison de ce qui existe !



LETTRE CXLI.

SI je croyois à la métempfycofe , je me perfuaderois facilement que c'est vous même qui fous la forme d'une fauvette , venez chaque jour vous reposer fur ma fenêtre. Il y a plus de trois mois que ce fidele oiseau s'efforce de m'agacer par la douceur de son ramage. On diroit que fenfible à ma douleur , il voudroit m'occuper , & entrer en converfation avec moi. Tantôt il voltige de branche en branche , & tantôt il varie fes fons de maniere à fe faifir de toute mon attention.

Hier il m'appelloit du milieu d'une allée , où il donnoit tout l'effor poffible à fon charmant gofier. Je courus à lui , & dès qu'il m'apperçut , il defcendit à travers un feuillage épais & vint fe placer dans l'endroit même où j'étois affis.

O Ciel ! quelle eft la force de l'illufion , & le charme de l'amitié !

Ne m'imaginois-je pas que cet agréable voltigeur qui n'est qu'un petit animal dénué de raison, alloit me parler & m'apprendre que c'étoit enfin vous même.

Voilà les tours que me joue ma douleur. L'oiseau s'enfuit, & ne me laissa que les regrets d'avoir été trop crédule, & de ne vous point voir.

LET TRE CXLII.

Tous les revenans ne feroient pas capables de m'effrayer, pourvu que vous voulussiez être de la partie ; mais quelle apparence que vous revinssiez sur cette terre , tandis que vous êtes au sein de la suprême félicité ! On ne quitte pas le séjour de la lumière , pour passer dans une région de ténébres & d'erreurs.

Où étoit l'esprit de ceux qui s'imaginoient que les morts s'amusoient à tourmenter les vivans , & que la nuit

étoit le moment de leur tintamarre & de leurs ébats. Qu'il faut peu connoître la destinée de nos ames & la grandeur de Dieu , pour croire de telles absurdités.

Ecoutons Newton , & il nous dira que rien n'approche du bonheur d'une ame qui jouit de Dieu ; qu'on ne peut ni le comprendre ni le définir ; *que c'est un ravissement continuel , qui quoiqu'éternel , semble toujours être au premier moment de la félicité.*

Je me perds , s'écrioit Descartes , dans cet abîme de biens & de lumieres où les ames pures vont s'identifier avec la Divinité. Tous ces différens Cieux que nous appercevons ne sont que des voiles qui nous dérobent ces immenses clartés.



LETTRE CXLIIL.

QUE ne puis-je voler ce style & ces pensées dont toutes vos Lettres sont enrichies , je peindrois avec les couleurs les plus vives , les mœurs & les vertus de votre illustre Nation. Je parlerois de la maniere la plus intéressante de tant d'exploits qui immortaliserent vos compatriotes & qui les rendirent redoutables à leurs voisins. Je ferois voir une nombreuse noblesse qui se perd dans la nuit des temps , & qui n'a point dégénéré de la valeur de ses ancêtres. Je rendrois justice à un Clergé distingué par sa doctrine , dont la plûpart des membres ont puisé leurs lumieres dans Rome même ; je parlerois de cette brillante jeunesse aussi intéressante par son esprit que par sa candeur.

Ensuite je donneroîs une idée de ces châteaux répandus dans toute l'étendue du Royaume , où des Sénateurs

vivent en Souverains, & de toutes ces Villes dont ils sont Propriétaires : (c'est dommage qu'elles ne soient bâties qu'en bois , ce qui les expose à de fréquens incendies.) (a)

Je prouverois que les serfs de Pologne que nous regardons comme les êtres les plus malheureux , sont moins misérables que les payfans d'Italie & autres lieux , en ce que les Seigneurs leur donnent de quoi vivre , & de quoi se vêtir.

Que je suis désolé de ce que votre santé ne vous permit pas d'accomplir votre dessein ! Vous deviez me donner une histoire abrégée de votre pays , & là on auroit vu que la noblese Polonoise ne dégénere point quand elle est réduite à servir , &

(a) Le grand Général actuellement vivant (le Comte Braniski) voyant une de ses Villes que le feu consumoit , ordonna qu'on la laissât brûler , & prit un crayon pour tracer un nouveau plan : bien entendu que la réédification étoit à ses dépens.

qu'il n'en seroit pas de même , si elle venoit à commercer ; que les Seigneurs malgré leur grande autorité n'en abusent presque jamais pour vexer leurs vassaux ou pour les dépouiller ; que le plus simple Gentil-homme a droit à la Royauté ; que le Roi de Pologne qui ne peut presque pas faire de mal , a le pouvoir de faire beaucoup de bien ayant à sa nomination tous les Palatinats , toutes les Castellanies , toutes les Starosties , & tous les Evêchés ; que son revenu peut monter à cinq millions du Pays (la livre est de douze sols & demi) ; que les Polonois n'ont commencé à s'habiller à la Françoisse , que depuis cinquante ans , mais que le grand nombre est vêtu de long , ayant la tête rasée , couverte d'un bonnet fourré , portant des mouchetaches , & ne sortant jamais qu'avec un sabre & des botines ; que personne n'est aussi agile qu'eux pour monter & pour courir à cheval ,

qu'ils sont très attachés à la religion catholique , qu'ils observent les jeûnes exactement , & que sans le *liberum veto* (qui fait cependant la base de leur liberté) il n'y auroit pas tant de factions ni tant de diettes rompues. L'ancien Evêque de Cracovie me disoit à ce sujet *qu'ils étoient bons Catholiques , & que cependant ils n'avoient que six sacremens , parceque celui de l'Ordre leur manquoit.*

Quoi qu'il en soit, la Pologne est un excellent pays , & son gouvernement a beaucoup de rapport avec celui des anciens Romains. D'ailleurs comme vous me disiez très-bien , *il n'y a point d'Etat où il n'y ait des abus , & la République de Platon n'est chimérique que parceque tous y seroit parfait.*



LETTRE CXLIV.

JE m'imagine quelquefois que ces projets dont vous me faisiez part , sont exécutés , qu'on a transféré le siége Episcopal de *Posnanie* à *Varsovie* ; que cette Ville a de bonnes auberges , & que les Etrangers trouvent sur toutes les grandes routes de Pologne , des gîtes propres & commodes. Mais c'est un beau rêve.

Les Seigneurs Polonois qui voyagent , faisant porter avec eux tout ce qui leur est nécessaire , jusqu'à leur lit , il est à présumer que les choses resteront dans le même état.

Je vous avoue que j'ai souvent admiré la maniere dont un Sénateur se transporte d'un pays à l'autre : des gens qui le précédent s'emparent du cabaret où il doit gîter , en écartent les hôtes , tapissent une chambre & la parfument , y dressent un lit , achètent les provisions de bouche , excepté le vin qu'on porte avec soi , font
eux-mêmes

eux-mêmes la cuisine , de sorte que le Sénateur , à son arrivée , s'imagine être dans sa propre maison. Aussi me disiez-vous très-bien , *que vos Compatriotes voyageoient beaucoup plus commodément que toutes les autres Nations*. Mais pour se procurer cet avantage , il faut être Seigneur ; autrement on ne rencontre que de mauvais gîtes tenus par des Juifs, où tout manque excepté la malpropreté , & où l'on se trouve pêle mêle avec des animaux.

Combien de fois vous avez ri de la description que je vous en fis ; mais hélas ! ma douleur ne me permet pas de m'occuper de ce souvenir. Elle m'arrache à tout ce qui pourroit me distraire , pour me plonger dans les plus profondes rêveries.



LETTRE CXLV.

ON me remit il y a deux jours une Lettre originale de Madame de Guébriant , qui fut *Ambassadeur* en Pologne ; & j'y lus l'éloge d'un de vos ayeux : jugez de ma satisfaction.

Je voudrois qu'on eût suivi la méthode de donner des ambassades aux personnes du Sexe Nous avons actuellement en France plusieurs femmes célèbres par leurs connoissances & par leur sagacité , qui s'acquitteroient à merveille de cette commission. *Les femmes sont capables des plus grandes choses* , disoit , le Cardinal d'Amboise , *mais on étouffe leur esprit , en ne l'employant qu'à des bagatelles*. Il est vrai que le Peuple Juif ne fut jamais mieux gouverné que par *Débora* , & nous voyons encore actuellement que le regne de *Marie-Thérèse* peut servir de modele aux plus grands Rois.

LETTRE CXLVI.

LE jeu, que vous regardiez comme un supplice, gagne tous les jours du Pays. On ne se contente pas de jouer une partie (ce qui seroit une récréation raisonnable & souvent nécessaire) , mais on absorbe toute son ame, & tout son tems par l'application longue & pénible qu'on donne à l'exercice des cartes & des dez.

Le jeu est l'étude, l'élément, la vie de la plupart des femmes, & c'est la cupidité qui est le mobile de cette passion. Plus d'une fois vous déplo-
râtes ce malheur, & vous ne pou-
viez comprendre *qu'on oubliât ses de-
voirs, sa destinée, pour se coller éter-
nellement sur des cartes autour d'un
tapis.*

Vous appelliez cela, *n'exister qu'en
carton.* Oh ! que je pense bien d'après
vous, *que les hommes ne cherchent qu'à
se perdre de vue ; que tout ce qui favo-*

rise leurs passions est leur divinité, & qu'il n'est pas étonnant qu'ils rejettent les bons livres, comme des ouvrages ennuyeux.

L E T T R E C X L V I I.

QUOIQUE N N E M I de la dispute, je viens d'avoir une altercation avec un homme opiniâtre, selon le privilège de l'ignorance, qui me soutenoit que la Pologne ne peut pas fournir plus de trente mille combattans. Il a été fort étonné lorsque je lui ai fait voir que plus d'une fois, elle avoit mis cent mille nobles à cheval, & que sans le désordre qui s'y mêloit sous prétexte de la liberté, les Polonois seroient invincibles. Chose d'autant plus remarquable qu'il leur manque une bonne artillerie, & des fortes-resses. Je ne connois que celle de *Kaminieck* qui mérite qu'on en parle.

Une trop longue paix énerve des troupes , mais il sera toujours constant que la Nation Polonoise est en état de se défendre , quand elle voudra réunir ses forces & observer la discipline , ainsi qu'il a paru dans ses guerres contre les Turcs , & contre les Suédois. On n'a point oublié l'étonnante victoire que vingt-cinq mille Polonois, commandés par *Jean Sobieski* , remportèrent sur l'armée formidable des Ottomans , lorsque ce Prince vint au secours de Vienne en Autriche ; ce fut en 1683 qu'arriva cette époque si humiliante pour les Turcs , si glorieuse pour votre Nation , & si avantageuse à toute la Chrétienté. Aussi les Allemands s'écrierent - ils dans le premier moment, avec des transports d'admiration, *fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes*. Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelloit Jean.

La Pologne offre dans la plûpart de ses Villes , des traces de ses combats ;

& si elle ne fut pas toujours victorieuse, ainsi que vous l'observez dans une de vos Lettres, *c'est qu'il n'y a point de Peuple qui n'ait été vaincu, les succès dépendant souvent de mille petits incidens qu'on ne peut prévoir.*

L E T T R E CXLVIII.

JE voyois ce matin sur la carte, avec un enthousiasme que je ne puis vous exprimer, *Olesko*, ce Château où naquit *Jean Sobieski*, & où j'allai par curiosité en 1755. Il appartenoit dès-lors au Général de la Couronne, Monseigneur *Rzewski*, & ce fut lui-même qui me montra cet endroit fameux. On aime à voir le berceau des Héros.

Hélas ! je ne vous connoissois point encore, & jamais je n'aurois pu prévoir que la Pologne possédoit dans son sein une femme illustre par son esprit & par son rang, qui m'hono-

reroit de son amitié , & qui me montreroit une ame où je verrois les plus grandes vertus. Plus je réfléchis sur la circonstance qui me procura ce bonheur, plus j'admire les decrets de la Providence. Il fallut que je n'allasse point en Lithuanie comme je devois m'y rendre , il fallut que la maladie me conduisît dans la Ville où vous résidiez , il fallut qu'un Italien me fit voir votre portrait ; il fallut enfin je ne fais combien d'incidens , pour m'amener au moment de vous rendre mes hommages & de former ensemble une étroite liaison.

Ce fut bien là un grand événement par de petites causes ; que j'aime à relire tout cela dans mon cœur. Je me représente & qu'il étoit trois heures après midi , lorsque je vous vis pour la première fois , & que c'étoit le 5 d'Octobre , & qu'il faisoit un tems obscur.

Que les autres regardent ces petites anecdotes comme autant de minuties,

je ne le trouve point extraordinaire ; mais qu'au moins ils ne me blâment pas si j'en conserve le souvenir , & qu'ils pensent que s'ils vous avoient connue , ils en feroient également affectés. Tout est précieux dans un jour où l'on fait un pacte avec les sciences & avec la vertu.

LET TRE CL XIX.

J'AI passé quelques jours à mettre au net la succession des Souverains de la Russie , depuis Pierre le Grand. Quoique cette époque ne soit point éloignée de nous , on y trouve tant de choses compliquées, que cela ne laisse pas d'embarrasser un Lecteur.

Pierre premier, ou le Grand, étoit de la branche cadette , & resta seul possesseur du trône , après avoir partagé l'autorité avec Ivan son aîné , selon les dispositions de *César Foedor* leur frere qui mourut sans enfans. La pre-

miere femme de Pierre fut *Eudoxie Fedorwna Lapoukin*, dont il n'eut qu'*Alexis Petrovitche* qui épousa la Princesse Charlotte, seconde fille de Louis Rodolphe de Brunswic, dont naquit *Pierre Alexiovitche*.

Alexis Petrovitche, fils unique de Pierre premier, fut obligé à raison de ses égaremens, de renoncer solennellement à l'Empire; & au préjudice de *Pierre Alexiovitche*, fils du Malheureux Alexis, il nomma pour son successeur *Pierre Petrovitche* qu'il avoit eu de Catherine sa seconde femme. Il en avoit aussi trois filles; l'aînée *Anne Petrowna*, morte en 1728 dans le Duché d'Holstein, qui épousa le Duc d'Holstein, dont naquit *Charles Ulric* qu'une colique hémorrhoidale fit périr après quelques mois de regne. La seconde *Elisabeth Petrowna*, ci-devant Impératrice. La troisieme mourut sans avoir été mariée, & dans le même tems que Pierre premier son pere.

Pierre Petrovitche désigné Successeur , étant mort jeune , & sans postérité ; le Czar *Pierre* abolit le droit de primogéniture , & déclara que le Souverain régnaut auroit liberté entière de nommer qui il voudroit pour lui succéder.

L'Impératrice *Catherine* son épouse regna en conséquence après sa mort ; & après son regne *Pierre Alexiowitch* , fils de l'infortuné *Alexis* qui avoit été exclus , monta sur le trône sous le nom de *Pierre second*. Ce Prince étant mort sans avoir été marié , le Senat & les Grands firent repasser la Couronne dans la branche aînée , en nommant Impératrice , *Anne Duchesse de Courlande* , seconde fille d'*Ivan* , frere aîné de *Pierre premier* ; laquelle désigna pour son successeur *Jean trois* , fils d'*Anne de Brunswic* , connu sous le nom du petit *Ivan* , & qui n'a régné qu'onze mois , c'est-à-dire jusqu'au moment où *Elisabeth Petrowna* , fille de *Pierre le Grand* , prit possession de

*l'Empire par le plus singulier événement.
Ce fut le Duc d'Holstein, son neveu,
qui lui succéda ; & c'est la Princesse
d'Anhalt, son épouse, qui regne au-
jourd'hui. Vous voyez que je vous
rends compte de mes occupations,
& cela peut-il être autrement.*

L E T T R E C L.

OH ! où étiez-vous ? j'avois be-
soin de votre présence. Il s'agissoit
de décider s'il est avantageux pour
votre Patrie d'avoir environ douze
cent mille Juifs dans son sein. Pour
moi qui fais qu'ils font tout le com-
merce, qu'ils rognent les ducats,
qu'ils filoutent avec la plus grande
opiniâtreté, je les regarde comme
étant très-nuisibles.

Cependant qu'est-ce qui peuplera
le Royaume, s'ils n'y a plus de Juifs ;
ce sont eux qui remplissent la plu-
part des Villes, qui tiennent les soi-

res & les marchés ; tandis que les Nationaux sont répandus dans les Campagnes pour cultiver les terres , & pour servir les Seigneurs.

C'est ce que j'ai vu moi - même à *Brody*, Ville appartenante aux Comtes *Potocki* , ces Seigneurs si distingués par leur mérite personnel , & par l'éclat de leurs ancêtres ; je n'aperçus que des Juifs qui vendoient toutes sortes de marchandises , & qui donnoient au commerce de l'activité.

On les accusoit alors d'égorger des enfans , de sorte que ce n'est pas seulement en France où le peuple imagine de pareilles fables. Rien de plus hideux que les Juifs Polonois. Couverts de haillons noirs qui descendent jusqu'aux pieds , ils font horreur par leur malpropreté , tandis que leurs femmes sont bien vêtues , & sur-tout dans leurs jours de solennités , où elles ont des espèces de chappes de diverses étoffes , & des colliers resplendissans.

Je me rappelle que je vous fis un jour le détail de leurs ménages , de leurs Synagogues , & que vous me dites à ce sujet, *qu'ils étoient les hommes les plus opiniâtres dans leurs préjugés ; & que malgré une timidité naturelle qui les rend pusillanimes , il se laisseroient griller plutôt que de retrancher une seule rêverie de leur Talmud.*

Le Pape les souffre à Rome avec un libre exercice de leur religion , fondé sur l'assurance où nous sommes de leur conversion avant la fin des tems. Ce peuple qui monte à plus de seize millions , selon le rapport des voyageurs , est un témoignage toujours subsistant de la vérité des écritures. On ne peut s'empêcher de voir le doigt de Dieu qui les a dispersés par toute la terre, sans Pontifes, sans Rois, & sans aucune possession. Mais que de personnes ferment les yeux ! J'ai quelquefois conversé avec de vieux Rabins , & j'en ai trouvé d'instruits : quoiqu'il soit vrai de dire que leur

savoir est noyé dans une multitude de rêveries qu'ils ont ajoutées à l'ancienne loi , & qui sont l'ouvrage de leurs commentateurs. Ils s'imaginent qu'il existe parmi eux un feu sacré qui a toujours demeuré caché depuis leur dispersion , & que ce feu reparoîtra avec le plus grand éclat , quand leur Messie viendra.

L E T T R E C L I.

J'AI beau parcourir toutes les cartes de la terre & du ciel , je ne découvre point l'endroit où vous êtes ; & ce qui m'afflige , c'est que ni la vue du firmament , ni l'aspect des plus beaux pays , ne peuvent m'en donner la moindre idée. Il faut que j'écarte l'univers entier pour me représenter une ame au sein de l'Eternel , car tout ce qui participe à la matière , n'a plus de rapport avec vous.

Vous avez rejeté les végumens qui

paroïssient environner vos pensées, comme des voiles importuns qui vous déroboient la vue de Dieu, & vous vous êtes élancée d'un vol rapide jusqu'à cette région inaccessible aux sens. Il y avoit du tems que vous en faisiez l'essai, & que vous imposiez silence à tous les objets matériels, pour n'écouter que votre ame, & pour ne vous entretenir que de ce qui est intellectuel.

Je veux être dès-à-présent, me disiez-vous, ce que je dois être dans l'éternité. Ainsi je me dégage autant que je puis de tout ce qui peut flatter la sensualité. La mort, par cet arrangement, ne m'enlèvera rien quand elle viendra : elle est une créancière impitoyable qui se présente à tout instant pour qu'on lui paie ce qui lui est dû, & qui ne donne ni repos ni délai. Il lui faut continuellement des victimes, au point que selonz un juste calcul, elle enlève chaque jour dans tout le monde connu environ quatre-vingt mille personnes. Ici l'ambition

ne trouve guere son compte ; mais elle fait d'autres supputations. L'homme n'a pas un plus grand ennemi que lui-même ; il ne travaille qu'à se tromper.

Je reconnois ici une ame magnanime qui s'exprime fortement , & que rien de ce qui enchante les hommes ne peut éblouir.

Serez-vous donc la seule qui aurez pensé ainsi , & ne retrouverai-je plus personne qui vous renouvelle. Oh ! que mon esprit devenoit lumineux , lorsqu'il s'unissoit au vôtre. C'étoit la nuit, éclairée de l'astre du matin.

On vient m'arracher à ces lettres pour me répandre au milieu d'une brillante société ; mais outre que je me trouve plus grand que les Grands mêmes , en ne me laissant éblouir ni par leurs assemblées , ni par leurs festins , comment pourrois-je vous quitter ?



LETTRE CLII.

JE songeois cette nuit qu'on me remettoit un livre de votre part, & que dans ce livre je lisois *que le bonheur de cette vie consistoit à en espérer fermement une autre ; qu'on étoit le jouet du monde quand on ne savoit pas s'élever au-dessus des jugemens des hommes ; que les passions affligeoient l'ame plus que tous les chagrins ; qu'on possédoit tous les trésors , lorsqu'on savoit se posséder soi-même ; que les livres ne faisoient que tourmenter notre esprit , quand ils n'avoient pour base ni la sagesse , ni la vérité ; qu'on ne pouvoit trouver la paix que dans l'heureuse harmonie de l'esprit & du cœur ; qu'on devenoit un monstre dans la société , lorsqu'on semoit des maximes contraires au gouvernement ; que ni la mode ni le préjugé ne pouvoient rendre estimable un homme qui abusoit de la philosophie pour débiter des sophismes ; que la raison avoit ses bornes , & que c'étoit une folie de pré-*

*tendre qu'on pouvoit l'élever jusqu'à
connoître les secrets de la Divinité.*

Ce livre m'a beaucoup plu, d'autant mieux que je n'y trouvois point ce pompeux étalage de paradoxes & de subtilités qu'on rencontre dans presque tous les ouvrages du tems. Voilà, disois-je en moi-même, un livre qui satisfait mon ame, en ce que tout y est simple & vrai. J'allois continuer ma lecture, lorsque je me suis réveillé. Oh quel moment ! je vous le laisse à penser. Je me figurois que j'allois vous lire jusqu'à la fin, & tout-à-coup j'ai été interrompu, & aussitôt j'ai reconnu que ce n'étoit qu'un rêve. Voilà comme les morts nous trompent, ou plutôt notre imagination. Ah ! de grace, venez vous-même, s'il est possible, me dédommager de toutes ces illusions, & me dire seulement quelques mots de ce bonheur ineffable dont vous jouissez.

LETTRE CLIII.

SI dans ces lettres on me trouve trop diffus, je dirai ce que répondit le célèbre *Muratori* à des envieux qui l'accusoient d'avoir trop écrit. *Le plaisir de me satisfaire, pendant que je vis, vaut mille fois mieux que toutes les louanges que vous pourriez me donner. J'écris pour moi-même, & non pour la réputation qui n'est qu'une vaine fumée. J'aime beaucoup mieux qu'on dise, quand je ne serai plus, il fut trop diffus, que de me priver du plaisir de travailler, qui est le plus grand que je puisse avoir en ce monde. D'ailleurs on écrit toujours trop quand on écrit contre la vérité, & l'on n'écrit jamais assez quand on s'efforce de l'inculquer dans les esprits. Je connois les Auteurs qui ne sont pas contents de mes ouvrages, & je puis leur dire que ce n'est qu'un rendu, car je ne suis nullement satisfait de tous ceux qu'ils ont donnés. Je*

*n'y trouve que de belles extravagances ,
& du moins j'ai pour moi la raison.
L'approbation d'un sage me suffit. On
n'aime pas les hommes qui parlent vrai ,
quand on se repaît de chimères & de
songes.*

*J'ai rapporté cette réponse comme
étant absolument semblable à votre
lettre du 25 Septembre 1762. Eh !
que nous importe, dites vous dans cette
épître , qu'on blâme ou qu'on approuve
nos écrits , si nous n'avons point eu
d'autre but en écrivant que d'améliorer
les hommes , & de nous préserver de
l'ennui , qu'on peut appeller la plus
cruelle de toutes les maladies. Ceux
qui trouveront que nous n'écrivons
point à leur gré , en seront quittes pour
ne pas nous lire , & certainement nous
nous en consolerons.*



LETTRE CLIV.

JE me pare souvent des vos pensées, & je dis avec vous, *que le monde est un sable mouvant où l'on ne trouve point de solidité : qu'on croiroit qu'il n'y a sur la terre ni vertu ni probité, si l'on écoutoit les mauvaises interprétations qu'on donne aux meilleures actions : que plus on a de mérite, & moins on plait aux hommes.*

Rien ne rapproche mieux les amis qu'une même manière de penser. Que la vôtre m'a été d'un grand secours ! On étoit toujours dans le vrai, quand on pensoit comme vous.

Le beau présent du ciel qu'un esprit juste qui ne se laisse entraîner ni par le torrent des modes, ni par celui des opinions, mais qui pèse tout, & qui évalue toujours les choses selon leur prix !



LETTRE CLV.

JE voudrois savoir où est le siege de cette douleur qui pénètre mon ame & mon esprit. Est-ce dans la tête, est-ce dans le cœur ? est-ce dans tous les sens ? Oh ! que nous sommes ignorans sur tout ce qui nous concerne. Nous ne savons pas ce qui se passe en nous-mêmes, & nous voulons sonder les abîmes impénétrables de la vérité.

La nouvelle de votre mort a frappé mes oreilles, & aussi tôt tout mon être s'est affecté, comme s'il étoit au moment de sa destruction. Il n'a plus vu les objets du même œil ; il n'a plus trouvé ce calme dont il jouissoit ; il n'a plus eu le courage de former des projets.

Pour moi je crois, comme vous le disiez, *que la douleur est toute en nous, sans qu'on puisse déterminer précisément l'endroit où elle est.*

C'est un sentiment inhérent à l'ame, & qui nous suit partout, & qui nous

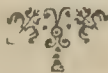
dépouille de toute notre gaieté. On sent un serrement de cœur, une respiration difficile, un dégoût de la vie; en un mot, tout ce qui peut accabler, excepté dans de certains momens où l'ame se réveille pour associer à sa tristesse tous les objets qui l'environnent. C'est par cette raison, illustre Morre, que les fleurs, les arbres, les rochers semblent participer à ma douleur. Hélas! pouvois-je mieux intéresser la nature dans un événement aussi lugubre, que de les rendre mes confidens!

LET T R E C L V I.

ON me demande souvent ce que je fais, là où je me tiens: & je réponds que je gémis. Tant pis pour ceux qui ne savent pas la cause de mon chagrin. Il me semble que personne ne doit l'ignorer. Il m'arrive à ce sujet des choses extraordinaires. Je vous

nomme à des gens qui ne peuvent deviner ce que je veux dire ; & je les entretiens de vos vertus & de mes regrets , comme s'ils vous avoient intimement connue. Je leur dirois volontiers , eh ! que faites-vous sur la terre , si vous n'avez pas entendu parler de l'illustre Morte qui eut tant de célébrité ? Ah je conçois plus que jamais , qu'il fut très possible que des Anglois demandassent autrefois des nouvelles de Mallebranche à tous ceux qu'ils rencontroient dans Paris.

Quand on est fortement rempli d'un objet , on se persuade que tout le monde en est également occupé. Cela est si vrai , que je n'ai jamais lu vos lettres à personne , fans m'imaginer qu'elles affecteroient les autres autant que moi-même.



LETTRE

LETTRE CLVII.

LES nouvelles publiques ne parlent que de la Pologne, & jugez, ombre chérie, si cela réveille ma douleur. Ce sont les Turcs, ce sont les Russes, ce sont des Confédérés qui tiennent tous les esprits en suspens dans l'attente de quelque grand événement. Mais ce qui m'étonne, c'est que les Anglois, c'est que les Danois qui prennent le parti des Dissidens avec tant de chaleur, traitent les Catholiques dans leur pays comme ils ne veulent pas qu'on traite les Protestans en Pologne; ils devraient au moins nous prouver par leur exemple que le tolérantisme est un acte d'humanité, ainsi qu'ils le prêchent de toutes parts.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Pologne, ce pays si libre, est maintenant enchaîné par des puissances étrangères. On dit que c'est pour son bien. Oh ! illustre Morte ! qu'en auriez-

P

vous pensé ? Pour moi je ne dis mot ,
mais

Si du moins tous ces troubles pou-
voient vous réveiller ? hélas ! quels
seroient mes transports ! Mais quel
silence que celui d'un tombeau !

LETTRE CLVIII.

SI votre amitié subsiste encore ;
comme j'en suis persuadé , sous quel
aspect & par quel moyen m'envisagez-
vous ? Me vites-vous ces jours der-
niers dans un paysage où il n'y avoit
que des collines , des torrens & des
rochers ? J'allois , je revenois , me
parlant à moi-même , & toujours
rempli du désir de vous retrouver.
Ah ! dans ce moment toute autre ame
que la vôtre , n'eût pu m'intéresser.
Le sombre des nuages qui couvroient
le Ciel , me sembloit être une image
de mon cœur , & cela me soulageoit.

à une Illustre Morte.

J'aime à voir ma douleur peinte sur
tous les objets.

Quand je pense qu'il faut que mon
imagination se mette à votre place,
pour que mon esprit puisse vous ren-
contrer, je vous regarde comme étant
à mon égard moins qu'une feuille
que le vent agite & que je vois ,
moins qu'une fleur que le soleil ém-
bellit & que je flaire , moins qu'un
peu d'eau que je mets dans un vase
& que je goûte.

On me traitera d'insensé, si l'on
veut ; pour moi qui sais que c'est un
acte de sagesse de vous regretter ,
je laisserai dire , & ne cesserai de re-
garder mes pleurs comme autant de
titres qui m'honorent.

Je l'ai dit, je le répète, & ne crains
point qu'on me reproche des répé-
titions : ma douleur est trop forte &
trop naturelle , pour que je m'expri-
me avec art. Mille fois je vous redi-
rai les mêmes choses , si mon cœur

me presse de vous les dire ; mille fois je vous entretiendrai de mes regrets , parceque toujours je vous regretterai.

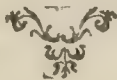
L E T T R E C L I X.

SI vous viviez encore , hélas ! que vous feriez enchantée de voir les ouvrages solides qui sortent de la plume de nos savans. L'art de vérifier les dates par Dom *Tassin* , Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur , fixeroit toute votre attention , & vous regarderiez ce livre comme le plus beau présent qu'on pouvoit faire à l'Etat.

Je n'ai point oublié que tout ce qui avoit rapport à l'antiquité , vous touchoit vivement , & que vous auriez voulu pour toute chose au monde , avoir connu M. l'Abbé *Barthelmi* qu'on peut appeller une encyclopé-

die. Mais hélas , vous ne verrez plus tous les hommes qui naîtront jusqu'à la fin des tems , & le monde aura beau se remplir d'une multitude de personnes aimables , vous n'en ferez point connue. Les ombres du trépas vous cacheront aux yeux des siècles futurs : mais on est au-dessus de tous les siècles , quand on habire au sein de l'Eternel.

Il n'y a plus pour vous ni saisons , ni années ; la durée de l'autre vie absorbe & les mois & les jours. Ainsi ces Lettres qui sont emportées par le tems , ainsi moi-même qui suis entraîné dans son tourbillon , tout cela passe comme un trait qui fend l'air , & dont il ne reste absolument aucune trace.



LETTRE CLX.

MON imagination m'a promené toute la nuit dans cette bibliothèque publique qui fait l'ornement de Varsovie, & là je revoyois cette prodigieuse multitude de livres Polonois écrits sur toutes les sciences & sur tous les arts. Ce rêve m'a beaucoup plu, en ce qu'il m'a rappelé la gloire de votre Nation. Il n'y a ici ni flatterie, ni mensonge, ni affectation.

D'ailleurs quand je louerois vos Auteurs, par reconnoissance de tout le bien que vous avez dit des nôtres, je ne ferois qu'un acte de gratitude & d'honnêteté. Je revois encore actuellement une de vos Lettres, où vous dites, *que les François brillent toujours dans l'art d'écrire; que la plupart de leurs livres sont tout à la fois solides & amusans; & que le Chevalier Pyrris par son excellent ouvrage sur la*

Pologne , vous confirme plus que jamais dans cette opinion.

Il est vrai que la maniere de composer un livre , est le fait des François : ils ne sont ni trop serrés , ni trop diffus ; & l'avantage qu'ils trouvent dans leur langue aussi facile que précise , les rend supérieurs en ce genre à bien des Nations. Les Allemands chargent trop leurs ouvrages d'érudition ; les Italiens entassent trop d'épithetes , & abondent trop en descriptions ; les Anglois sont trop secs , & n'ont point assez d'aménité , au lieu que les François ne donnent point dans ces défauts.

C'est dommage que leurs livres soient souvent gâtés par des intempérances d'esprit , qui deshonnorent le bon sens. Pour vouloir tout écrire , on fabrique des brochures , où le libertinage s'exhale de toutes parts. Mais tant que les mauvais sujets se mêleront de lire , il y aura de mau-

vais écrits. C'est pour les régaler, que des auteurs mercenaires prostituent leur plume & leur tems. *Quel amas d'ordures*, m'écrivait autrefois M. de Maupertuis dans un transport de zèle & de raison, *que cette multitude de brochures aussi obscenes qu'impies, dont toutes les ames de boue se repaïssent avec avidité ! C'est la fange qui cherche la fange, & qui forme le plus horrible boubier. Qu'un jeune homme est à plaindre quand il se jette dans ce précipice ! il y perd sa raison, son esprit & son cœur.*

L E T T R E C L X I.

QUE vous seriez affligée, vous qui aviez tant d'humanité, de voir la dureté qui regne aujourd'hui parmi nous. Hélas ! c'est à qui foulera le malheureux. Les pauvres languissent dans l'horreur de la misere & du

mépris. Nous ne sommes plus les freres que de ceux qui possèdent des richesses & des honneurs.

Où est votre belle ame ? où sont les aumônes qu'elle répandit avec tant de profusion ? La générosité trouvoit au moins dans votre personne de quoi se dédommager de l'oubli où elle est. Vous souteniez sa cause , vous lui donniez de l'éclat , & tous les prétextes qui autorisent le luxe ou l'avarice étoient confondus par votre exemple.

Bon Dieu ! que l'homme est un étrange animal ! comme il oublie vite le limon dont il a été pétri ! comme il perd de vue la poussiere dans laquelle il doit rentrer ! comme il se laisse éblouir par de vains phosphores ! Quelques misérables clinquans répandus sur ses meubles ou sur ses habits , suffisent pour lui faire envisager un homme sans fortune , comme l'horreur du genre humain.

Qui la magnanimité perdit toute sa

gloire, le jour que vous cessâtes de vivre. Vous emportâtes dans votre tombeau cette bienfaisance qui caractérise les grandes âmes. Je suis obligée, me disiez-vous, à tous ceux qui veulent bien recevoir quelque chose de ma part ; car je sens ce qu'il en doit coûter pour accepter un bienfait : aussi ai-je toujours mis tout en usage pour épargner leur délicatesse, & pour m'éviter l'humiliation d'entendre un remerciement.

Je me souviens encore que vous m'écriviez à l'occasion d'un service que vous aviez rendu, que celui qui préconisoit vos bienfaits, vous meritoit mille fois davantage, que celui qui les oubloit ; que vous ne pouviez comprendre qu'il y eût des âmes assez basses pour se refuser au doux plaisir d'obliger, & que toujours vous seriez prête à vous dépouiller, quand il s'agiroit de faire vivre des malheureux.

C'est-là, je le répète, ce qui vous fit souvent passer pour romanesque.

L'homme est si attaché à son or , qu'il ne peut se persuader qu'il y ait des ames qui méprisent les richesses. O ! illustre Morte ! ô que des personnes telles que vous honoreroient l'humanité !

L E T T R E C L X I I .

LA plume me tombe des mains quand je veux écrire sur quelque sujet qui vous est étranger. C'est mon imagination , c'est mon cœur , qui ne me permettent pas de vous oublier un instant.

Ce qui m'afflige , c'est qu'il n'y a nul mérite à s'occuper de vous , & que je ne puis vous prouver ma reconnaissance par ce moyen.

Ceux qui ne firent que vous entrevoir , ceux qui ne vous entendirent qu'un moment , ne perdront jamais cet heureux souvenir.

Où sont elles toutes ces personnes qui vous connurent. Où sont elles ? que je les rassemble sur-le-champ ! Hélas ! les unes me feroient voir des marques de votre générosité, les autres me rapporteroient des traits qui manifestent votre génie ; & je me trouverois environné d'une multitude de panégyristes & d'admirateurs, qui ne cesseroient de vous exalter.

Mais au bout du compte, que me diroient-ils de plus que tout ce que m'a dit mon cœur !

LET TRE CLXIII.

COMMENT ne futes vous pas destinée par cette Providence qui règle tous les événemens, à porter une Couronne ? Votre patrie eut vu le commerce briller, l'Agriculture renaître, la paix caresser ses frontieres & y faire fleurir le myrte & l'olivier.

Vous étiez trop grande pour n'être qu'une sujete. Toutes les Nations auroient exalté la sagesse de votre gouvernement, & l'on vous eût mise en parallele avec cette auguste Souveraine dont le regne servira d'exemple à tous les bons Rois.

Mille fois je me suis représenté votre personne assise sur un trône; & mille fois j'ai vu que la bassesse & la flatterie n'en auroient jamais approché. Ce seroit là, disois - je en moi-même, le regne de l'âge d'or. Le mérite auroit sa recompense, la religion tout son éclat, & la vertu ainsi que l'industrie, jouiroit abondamment du fruit de ses travaux. On proscriroit le luxe, on étoufferoit la mollesse, on exciteroit la valeur, on encourageroit les talens, & l'on ne connoîtroit ni la calomnie ni la prévention.

Mais que sont maintenant toutes les couronnes à vos yeux. Hélas! je

parle en homme tout terrestre ; & vous n'entendez plus que le langage du Ciel.

LETTRE CLXIV.

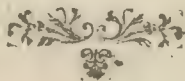
NON, non, je ne changerois pas l'amitié que je vous ai vouée pour tous les trésors du monde. Elle remplit le vuide de mes journées, elle veille avec moi, elle me rappelle toutes vos vertus, elle vous ressuscite à mes yeux, elle me procure la consolation de vous entendre & de vous revoir.

Ce ne sont que des illusions ; mais les richesses du monde, mais tous ses honneurs, ont-ils quelque chose de plus réel ? Hélas ! que trouveroit-on dans leur jouissance. si l'imagination ne se laissoit pas séduire !

J'ai interrogé des grands, j'ai interrogé des riches sur leur bonheur : & ils m'ont avoué ce que vous m'a-

viez dit vous même , & ce que vous saviez par expérience , qu'au milieu des faveurs de la fortune , on passoit sa vie à espérer le moment d'être heureux , sans jamais le trouver ; que les superfluités qui se changeoient en besoins , devenoient autant de tyrans qui ne cessoient de tourmenter le cœur & l'esprit ; que plus on avoit , plus on vouloit avoir , ou qu'on éprouvoit une jactiété qui émouffoit tous les plaisirs , & qui jettoit l'ame dans le plus terrible engourdissement.

Je fais que mon amitié me dévore par la douleur qu'elle me cause depuis que vous n'êtes plus : mais je trouve dans vos lettres , dans ma mémoire & dans mon cœur , mille moyens de vous revoir , & cela surpasse toutes les félicités du monde.



LETTRE CLXV.

QUELQUEFOIS j'aurois mille choses à vous dire ; & quelquefois mon ame abbatue par la douleur , ne fait que gémir & n'a pas la force de s'exprimer. Aujourd'hui elle me laisse assez de courage , pour vous marquer que le siècle de *Louis XV* vient de paroître ; que *M. de Voltaire* qui en est l'auteur , y rend un hommage public aux excellentes qualités de notre Monarque bien-aimé. Je suis charmé que cet ouvrage ait été entrepris par un homme de génie. Il étoit digne d'un tel Ecrivain.

Il paroît que *M. H. . . .* s'est lassé d'écrire , ainsi que *M. D. . . .* cependant s'ils vouloient abandonner les paradoxes , ils sont bien capables d'enrichir la Nation. Ils ont un esprit aussi sublime que fécond , c'est une de vos phrases que je place ici fort à propos.

Quant à *M. Duclos* qui vous avoit

charmé par ses *Considérations sur les mœurs du siècle*, je dirai avec vous, qu'on n'est pas maître de ne point écrire quand on écrit aussi bien; que le Public a droit de lui faire des reproches sur son silence opiniâtre, & qu'il est inexcusable de ne plus rien nous donner.

Vous n'en diriez pas autant de l'Abbé de *Boisfont*. Toujours appliqué au travail, il s'est signalé par deux Oraisons Funébres qu'on place au rang des chefs-d'œuvres.

Je ne puis rien vous dire du respectable Pere *Berthier*, dont les vertus comme les ouvrages, ainsi que vous me l'écriviez un jour, sont dignes d'admiration. Je fais seulement qu'il est en Allemagne; que les Savans le regrettent; que les Barbouilleurs de papier le placent dans leurs libelles, enragés de ce qu'il tonna contre l'incrédulité; & que les étourdis s'amusaient de ces pitoyables fables.

Autant de titres qui l'honorent & qui le rendent encore plus précieux à tous ceux qui le connoissent.

L E T T R E C L X V I .

Vous gardez un silence qui me désespère. Envain je vous questionnerois sur le rang que tiennent dans l'autre monde tous nos auteurs du siècle dernier. En vain je vous demanderois si l'on y est occupé de nos projets, de nos entreprises, de nos révolutions ; je n'en recevrais aucune nouvelle.

C'est ce qui engagea *Lucien*, *Fontenelle* & *Fénelon* à faire dialoguer les morts, sachant que c'étoit le seul moyen de les entendre parler.

Cependant que ma curiosité eût été satisfaite, si vous m'aviez appris ce qui se passe dans l'autre vie ; comment nos héros y sont traités ; sous quel aspect on y envisage les divi-

sions qui ravagent votre patrie , & jusqu'à quel point on s'intéresse au sort des vivans.

Mais, abîme impénétrable ! La mort est un gouffre qui absorbe tout ; rien ne transpire que par la foi.

LETTRE CLXVII.

QUAND je vous considère abîmée dans le sein de la poussière avec tant d'illustres Polonois qui remplirent l'Europe du bruit de leurs exploits, & dont on ne se souvient plus ; ah ! je jette un cri de compassion sur le sort de l'humanité. Les uns se sont exhalés dans les airs par des vapeurs imperceptibles , les autres se consumment dans l'obscurité des tombeaux , & on ne retrouve une idée de ce qu'ils furent que sur des tableaux , ou sur des parchemins outragés par le temps.

Votre portrait, oui votre portrait

fera quelque jour le seul objet qui vous rapellera , & encore s'effacera-t-il. Ah ! illustre Morte, vous dont la mémoire devrait survivre à tous les siècles , vous tomberez enfin dans l'oubli. Mais vous vivez au livre de vie : & qu'est-ce que l'histoire , & qu'est-ce que l'Univers, aux yeux de ceux qui ont le bonheur d'exister ainsi ; on peut même dire *qu'il n'y a que cette existence* , selon que vous aviez coutume de vous exprimer quand il s'agissoit de l'éternité.

LET TRE CLXVIII.

J'AI prévu le sort de ces Lettres en les écrivant , & par le plus heureux de tous les privilèges , elles ne plairont ni aux femmes romanesques , ni aux hommes frivoles. Je vous avoue que je suis tout glorieux d'avoir fait un ouvrage , qui ne passera qu'entre

les mains de personnes douées de raison & de vertu. C'étoit le seul moyen de le rendre digne de vous.

LET TRE CLXIX.

J'AI recherché les noms de tous les personnages célèbres qui regretterent vivement leurs amis ; j'en ai un catalogue des plus nombreux , & j'ose vous assurer malgré la multitude de ceux qui le composent , qu'il n'y en eut point d'aussi affligés que moi: Outre que ma douleur n'est point copiée , elle a pour base la raison , ce qui la rendra perpétuelle , & ce qui la distingue essentiellement de cette rage , qu'on prend pour du chagrin , & dont la durée ne subsiste que dans les romans.

Ah ! si j'eusse voulu jouer la douleur , j'aurois coupé mon style , je l'aurois rendu convulsif , & de con-

tinuelles exclamations auroient interrompu mes phrases , afin de mieux exprimer les sanglots. Mais je vous ai parlé vrai , parceque vous n'aimâtes que le langage de la vérité , & je vous ai écrit simplement , parceque mon amitié fut toujours sans fard.

M'eut-il donc été si difficile de contrefaire toutes ces lettres de *Mylords* & de *Myledis* , d'emprunter leurs expressions passionnées , de me livrer à tous leurs transports. Non sans doute. Le style découfu s'imité facilement ; mais j'aurois outragé votre mémoire , contristé vos mânes , & travesti mon amitié.


Vos Lettres sont simples , me disiez-vous un jour , & par cette raison elles me plaisent infiniment. Je n'y trouve ni ces épigrammes , ni cette bouffissure que les petits esprits prennent pour des beautés. Je n'y vois que votre ame , & c'est tout ce qu'il faut , puisque des Lettres doivent être le tableau de ce que nous sommes intérieurement.

LETTRE CLXX.

QUELQU'ACCABLANTE que puisse être l'idée de votre mort, votre tombeau n'a rien qui m'épouvante. Je le vois environné de tant de vertus, que l'horreur n'y peut trouver place.

D'ailleurs si des pensées peuvent peupler une solitude, toutes les miennes ne cessent de s'y rendre en foule, & d'y contempler ces précieux restes de vous mêmes, qui vont se dissiper insensiblement.

Que de personnes qui auroient épuisé leur douleur, après avoir épanché leur ame, comme j'ai fait; & il me semble que je ne vous ai encore rien dit, ni de ma tristesse, ni de mon amitié. Ah! je sens mon cœur si rempli de mes regrets, que je crois n'avoir point encore gémi.



LETTRE CLXXI.

JE ne cesserois de vous écrire , Ombre chérie , si j'obéissois à ma douleur & si j'écoutois mon amitié. Mais il me suffit qu'on sache que je n'ai point oublié vos vertus , & que je suis reconnoissant. Les ames sensibles m'approuveront , & je m'en applaudirai ; leur suffrage est la plus grande récompense que puisse obtenir un cœur bien né.

J'aime à me persuader , illustre Morte , que vous aurez connoissance de ces Lettres dans la région que vous habitez ; c'est mon ame , cette portion qui ne doit point périr , qui les dicta , comme c'est elle qui les consacre à votre mémoire.

Adieu. Jouissez de votre repos , & plaignez-moi d'être encore sur une terre ou vous n'êtes plus.



LETTRE

LETTRE CXXIV.

JE croyois ne plus vous écrire , je vous avois dit adieu : mais je n'avois pas pris conseil de mon cœur. Il a encore mille choses à vous raconter. Eh ! comment faire taire une amitié aussi vive que la nôtre !

Combien de fois n'ai-je pas désiré, pour toute fortune , le bonheur inestimable de jouir continuellement de votre délicieuse conversation Je faisois que toutes les richesses de la terre ne valoient pas ce trésor , & il n'y avoit point à craindre que je vinsse à m'en dégouter. Je vous voyois hier , je vous voyois aujourd'hui , & j'attendois le lendemain avec tout l'empressement imaginable pour savourer le plaisir de vous revoir.

C'étoient les vertus dont je recherchois la société , c'étoient les agréments de l'esprit que je voulois trouver.

Enfin je ne consentois à vivre que parceque vous m'aimiez. Mais à présent que vous n'êtes plus.

L E T T R E C X X V.

O u i , si en parcourant la terre, je pouvois vous rencontrer , il n'y a ni montagnes, ni mers , ni précipices qui puissent m'arrêter. J'irois chercher celle qui éclairoit mon ame ; & de tant loin que je pourois l'entrevoir la joie la plus vive succéderoit à ma douleur. Quelle heureuse entrevue ! Que de choses nous aurions à nous dire ! Les Lettres ne sont que des rayons détachés de notre esprit , dont la distance intercepte la vivacité ! Mais des paroles, qui volent de l'un à l'autre , & que le même instant recueille , & place dans deux cœurs comme s'il n'y en avoit qu'un seul ; ont bien plus d'activité. Quand on se

voit on est à la source des pensées, & l'ame n'a qu'à puiser : au lieu que lorsqu'on s'écrit on court pour ainsi dire après son bonheur ; il n'est plus là, c'est une chose qu'il faut aller chercher.

Hélas ! j'ai perdu ce que j'aimois. L'Univers n'est plus à mes yeux qu'un vuide immense où je ne trouve que ma douleur.

LETTRE CXXVI.

TOUT ce qui a rapport à la douleur & à l'amitié, je me l'applique, & il me semble que cela fût écrit pour moi. Oui c'est d'elle, dis-je en moi-même, dont il est ici question, & c'est ma situation qu'on a peinte au naturel.

Que les heures sont longues quand on est continuellement occupé d'un objet qu'on regrette & qu'on ne peut

plus espérer de revoir. Le soleil chaque année nous ramene la verdure & les fleurs : mais vos charmes & vos agrémens se sont éclipsés pour toujours : hier au soir dans le moment qu'il étoit sur son déclin, & qu'il doroit encore de ses rayons le sommet d'une forêt où je m'exhalois en soupirs, hélas ! je le plaignois de ce qu'il n'aura plus l'avantage de vous éclairer ; de ce que mille & mille fois il finira sa course & il la recommencera sans vous avoir pour admiratrice de ses éclatantes beautés.

J'en me rappelle que vous n'aviez pas un plus grand plaisir, que celui de le contempler. La lumière sympathise avec le génie,

LET TRE CXXVII.

J E crois quelquefois toucher au Ciel dans l'idée que c'est là où vous êtes ;

mais bientôt repoussé vers cette terre, je ne vous retrouve plus que dans mon cœur. O vous qui réunissiez toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les mortels, comment n'avez vous vécu que l'espace de trente-huit ans. Il ne falloit que vous connoître, pour devenir vertueux.

Hélas ! mes desirs égarés dans le vuide immense de l'absence, me dispersent comme une poussière que le vent agite. Mon esprit, mon cœur, mes oreilles, mes yeux, tout m'abuse. Je crois vous entendre, je crois vous voir, & tout cela n'est que l'effet de ma douleur.

N'y a-t-il donc personne sur la terre qui puisse m'enseigner la route qui conduit jusqu'à vous ? J'ose vous dire que vous êtes trop indifférente, si les morts ont quelque moyen de se communiquer aux vivans. Je vous regrette, je vous demande à toute la nature, je vous appelle de toutes

parts, & vous me laissez dans les plus terribles angoisses & dans le plus cruel oubli. Je ne vous prie point de m'apparoître d'une maniere sensible & corporelle. Ce ne fut jamais votre corps, qui fut l'objet de mon amour : mais je vous supplie de me communiquer une de ces pensées sublimes qui vous étoient si familières ; de ces souvenirs qui naissent de l'ame, & qui sont l'expression du sentiment.

Mais hélas ! pourquoi tant me tourmenter : ai-je donc des siècles à vivre ? Quelques années, quelques mois & peut-être quelques jours ne vont-ils pas me réunir à vous ! Oui je vous reverrai ; mon cœur m'en assure, & le désir que j'ai d'imiter vos vertus, me fait espérer ce bonheur.



LETTRE CXXVIII.

QUAND je me ferois fait un être imaginaire, composé de toutes les perfections dont une personne est capable, certainement il n'eût pas été si bien que vous. Je n'aurois pu me former une idée de toutes ces vertus si naïves & si délicates, de tous ces sentimens si magnanimes & si exquis qui remplissoient votre ame, & qui l'embellissoient.

Je tâche de trouver autant qu'il est possible quelques copies de ces vertus, afin de vous revoir en quelque sorte chez des personnes qui vivent. C'est ce qui m'attache à Mademoiselle de V. . . . que sa grandeur d'ame élève au-dessus de tous les rangs. Oserois-vous dire, oui je vous le dirai, que sans me connoître que par mes écrits, elle m'a rendu des services, que des amis de trente ans ne rendroient pas; son cœur aussi subli-

me que son esprit , lui fait écrire des Lettres admirables, où l'on trouve toute l'énergie de l'éloquence & du sentiment.

Hélas que ne vivez vous encore , je vous la ferois connoître , & sûrement vous lui accorderiez toute votre amitié. L'on aime à se retrouver ; mais je ne puis que lui montrer vos Lettres , & soupirer. Elle les lit , elle les dévore , & j'ai la satisfaction de voir , que sans vous avoir jamais aperçue , elle partage avec moi mon admiration & mes regrets. Vrai moyen de me la rendre encore plus chère , & de m'engager à cultiver sa correspondance plus que jamais.

On est souvent étonné de ce que peuvent se dire deux bons amis. Ah ! qu'ils parlent de vous , & ils auront toute la vie de quoi parler. Pour moi je fais bien que je suis intarissable sur votre sujet , & que je voudrois que les arbres mêmes eussent des oreilles &

De la voix , pour les entretenir de vos vertus & de ma douleur.

Quelquefois il m'arrive , eh ! pour-quoi ne ferois-je pas cet aveu , de conter aux vallons & aux ruisseaux que vous futes & que vous n'êtes plus , & de leur confier mon chagrin. L'autre jour je murmurois ainsi mes regrets , & mon chien abboyoit. Oh ! vous le dirai-je , il me sembla qu'il entroit dans ma peine , & par reconnoissance je me mis à le caresser. Voilà comme je fais entrer toute la Nature, dans les sentimens que vous excitez en moi , & comme ma douleur passe dans tous les objets.

LETTRE CXXIX.

JE voudrois , illustre Morte , pouvoir vous rendre compte de tout ce qui m'est arrivé depuis que vous

n'existez plus à mes yeux. Mais hélas ! qu'apprendriez vous ? Seroit-ce une nouveauté de vous dire qu'on me critique & qu'on me satyrise. Hélas ! vous saviez que la calomnie est aujourd'hui le salaire des Auteurs qui défendent la vérité ; je le savois aussi, & cela ne m'a point arrêté. J'ai toujours regardé comme une poltronerie, disons mieux une lâcheté , la crainte de déplaire aux ennemis de la religion. Qu'ils raillent, qu'ils investivent, qu'ils inventent ; voilà ce qui ne m'affecte nullement. Je n'en suis fâché que pour eux, car quel est l'honnête homme qui n'aimera pas mieux être calomnié , que Calomniateur. *D'ailleurs on est en bonne compagnie, disoit M. de Fenelon , lorsqu'on se trouve dans la classe des gens persécutés, puisqu'il n'y a point eu d'homme célèbre qui ne l'ait été.*

Il est juste outre cela , qu'il y ait une compensation entre les injures & les éloges.

On m'a tant & si souvent loué à tort & à travers , que je n'ai pas raison de me plaindre , lorsqu'on m'investive. On deviendrait vain & peut-être insolent , si l'on ne recevoit que des complimens.

Quoi qu'il en soit je souhaite toutes les prospérités possibles à ceux qui m'outragent , & je desire de toute mon ame que cette Lettre leur parvienne pour qu'ils en soient convaincus. C'est un acte de générosité qui ne coûte rien à mon cœur : il ne connut jamais le cruel plaisir de haïr , non plus que le desir de se venger.

LE T T R E C X X X.

QUELQUEFOIS je m'afflige de ce que le public ne me connoît pas , comme vous me connoissiez , de ce qu'il ne lit pas au fond de mon ame combien je déteste les disputes , les

rapports , les tracasseries , en un mot tout ce qui fait l'aliment des sociétés.

Oh ! qu'on est heureux quand on ne s'occupe que de soi-même , quand on s'élève au-dessus des haines & des cabales, & qu'on ne tient qu'à la vérité. Cependant c'est le siècle des proneurs, & il faut s'en procurer , si l'on veut être à la mode & devenir un homme important. Mais heureusement je n'ambitionnai jamais cet honneur ; les douceurs de l'amitié me tiennent lieu de tout le suffrage d'un ami dont je connois la raison ; & la vertu me paroît préférable aux éloges du monde entier. Hélas ! quelle satisfaction au dedans de moi-même , lorsque vous m'aviez approuvé !



LET TRE CXXXI.

QUELQUEFOIS je me laisse aller sur une chaise ; & l'image que je me fais de votre personne & de vos vertus , m'occupe avec tant de force , que je perds la suite des heures & que j'oublie les plus pressans besoins.

C'est ce qui m'arriva mercredi dernier dans un bois ravissant , où je croyois savourer la fraîcheur avant de la sentir ; & où la lumière adoucie par l'épaisseur des feuillages n'offroit à ma vue qu'une espèce de crépuscule mille fois préférable à tout l'éclat du soleil. Je laissai échapper le moment du dîner , & je m'imaginai qu'il n'étoit que midi , lorsque ma montre m'apprit qu'on étoit à six heures du soir. L'idée de votre présence m'avoit ainsi trompé. Heureuse méprise !

L'amitié a mille moyens d'intéresser & de chasser l'ennui. Le jour le

plus long ne paroît qu'une minute quand on est avec une personne qu'on estime & qu'on aime. Les amans se lassent bientôt les uns des autres , mais les amis se revoient toujours avec un nouveau plaisir , & cela vient de ce que l'ame qui est le centre de leur union ne peut absolument s'épuiser. Souvent je renvoyai le sommeil au lendemain pour discourir avec M. C. mon ami sur les merveilles du firmament, & pour me promener à travers ces ombres incertaines qu'on apperçoit au clair de la lune ; il n'y avoit alors que des arbres & des zéphirs témoins de notre existence & de nos entretiens : & cette nuit qu'on trouve si lugubre lorsqu'on est seul, me paroissoit mille fois plus agréable que le jour même.



LETTRE CXXXII.

JE ne suis point étonné , illustre Morte , qu'on ait cru voir des fantômes & des *Revenants*. L'imagination représente tout ce qu'on veut appercevoir. Lorsqu'on aime fortement , on se fait une image de la personne qu'on regrette , ou qu'on attend , & l'on prend pour elle une lueur , une ombre , un arbre , enfin tous les objets. Mais hélas ! qu'il en coûte cher à l'ame lorsqu'elle vient à reconnoître son illusion. Il lui semble alors qu'elle est seule sur la terre & qu'elle n'a plus de consolations à espérer.

C'est ce qui m'arrive à votre égard. Mon ame continuellement emportée par des desirs superflus se répand dans des espaces qui n'existent pas , & c'est là que je prétens vous appercevoir. Il est étonnant comme mon esprit voyage : il voudroit , pour ne pas vous manquer , se trouver en tous

les lieux en même tems : & s'il se repose , cè n'est que pour se coller sur vos Lettres ou pour se fixer sur votre tombeau , hélas ! hélas !

Vous disiez avec raison , Ombre chérie , *qu'il est des amitiés sympathiques qui lient des personnes sans qu'elles sachent pourquoi*. Quand je vous vis pour la première fois , j'éprouvai ce charme puissant qu'on ne peut définir. Je ne vous connoissois point encore , & je sentoís un repos , une aise , un plaisir , dont la cause m'étoit absolument cachée ; de sorte que si l'on m'eût demandé pourquoi j'étois si content de vous voir , je n'aurois pu dire autre chose , *sinon que c'est elle & que c'est moi*.

J'arrive d'une Chartreuse où la société d'un autre moi-même m'a conduit. Nous y avons demeuré trois jours : & là dans le sein de la retraite nous avons contemplé des hommes dont le monde n'est pas digne , & dont la conversation nous a ravis. J'ai

retrouvé là votre manière de penser ;
& je n'ai pu m'empêcher de le dire ,
en vous faisant connoître à ces ver-
tueux solitaires pour qui vous êtes
maintenant un sujet d'admiration &
de regrets.

L E T T R E C X X X I I I .

J E lis actuellement un ouvrage An-
glois qui a pour titre *les nuits d'Young* ;
& cet ouvrage dans la circonstance où
je me trouve est précisément le seul
qui me convienne. L'ame de l'auteur
errante au milieu des tombeaux , &
remplie des images de la mort , me
communique toutes ces idées lugu-
bres , & il semble que nous ne faisons
plus qu'une seule & même personne ,
pour gémir sur votre séparation.

Jean-Jacques Rousseau malgré toute
son énergie , n'est qu'un écolier en
comparaison d'*Young*. Oh ! comme
vous auriez dévoré ses écrits. Il se sou-

tient dans le plus grand sublime, sans se répéter & sans jamais tomber. Mais si l'on ne s'arrête en le lisant, on se trouve accablé sous la multitude des beautés qu'il présente. Ce sont les salles du Vatican, où l'œil se lasse à force de contempler les magnifiques tableaux des Raphaël & des Michel-Ange.

Qu'on ne me parle plus de *Milton*, & qu'on me laisse le reste de mes jours avec *Young*, & avec le souvenir de vos vertus. Cela fera plus immense à mes yeux que toutes les bibliothèques du monde, & la seule chose, illustre Morte, capable d'occuper mon esprit & mon cœur.

F I N.



LETTERS

DE MADAME *****

copiées sur l'Original.

JE suis enchantée de Mallebranche ; & quoique dans ses entretiens il ne fasse que répéter ce qu'il a dit dans ses Méditations , ce sont des redites qui ont tout l'agrément de la nouveauté. Cependant il s'explique un peu plus amplement sur l'étendue intelligible. Oh ! le grand homme ! combien j'aurois désiré le connoître , aux risques d'avoir cent ans révolus.

La mort du grand Seigneur pourroit causer quelque changement en Europe. On dit qu'il étoit né d'une mere Chretienne. Ce qu'il y a de très certain , c'est qu'il fut très vertueux , & que je me repais de l'espoir qu'il

aura désiré le baptême en mourant. Rien ne m'afflige tant que l'idée des damnés. Je cherche toujours des raisons pour sauver tout le monde ; mais sans m'écarter des principes du christianisme.

J'attends impatiemment le plaisir de votre conversation : vous le savez, & cela me suffit pour me persuader que je vous verrai.

L E T T R E I I.

JE vous ai dit , Monsieur, que je voulois de vos billets amers, & conséquemment vous pourrez me faire des reproches sans crainte de me fâcher. Je laisse aux petites maîtresse & aux amantes les doucereuses pensées , & les bénignes expressions. La véritable amitié parle librement.

Plaignez moi , je vous prie , pour toute la journée , car je me vois contrainte de sortir , & de faire ce qu'on

appelle des visites. Mais demain, nous nous en dédommagerons, en jasant tout à notre aise sur la métaphysique, & sur les Métaphysiciens,

Prenez bien garde que cette Lettre n'aille transpirer, j'aurois contre moi toutes les amies de la mode & du jeu, & l'on ne manqueroit pas de me ranger dans la classe des femmes romanesques. Voilà comme notre pauvre sexe est la duppe du monde & des chiffons. On excite la pitié, lorsqu'on s'occupe sérieusement.

L E T T R E I I I.

JE lis Locke, j'ai lu Mallebranche, & si j'osois vous l'avouer, je vous dirois que je suis presque indécise pour l'un ou l'autre de ces deux grands Philosophes; mais en vous priant de croire que je ne saurois être un moment indéterminée sur le choix que j'ai fait d'être à jamais votre amie,

LETTRE IV.

LA part que je prends à votre santé, mon très cher Monsieur, m'engage à vous envoyer mon Médecin. Il n'a ni la médecine à la mode, ni la rhétorique du tems, mais il découvre les maladies, & il les guérit. Ainsi je ne doute pas qu'il ne réponde à la haute idée que vous vous en êtes formée.

Ne profanez plus le nom de Philosophe, en me le donnant. Mon ame est trop sensible & trop foible pour mériter un titre aussi distingué.

Votre commissionnaire ne m'a point réveillée. Depuis six heures je jouis de la lumière du soleil, mais quand mes paupieres eussent été fermées, pourroient-elle s'ouvrir pour un plaisir plus agréable que celui de lire une de vos Lettres?

Vous m'apprenez à mon grand regret que je suis excluse du nombre de vos amis, car après avoir dit *dans les caractères de l'amitié*, qu'on doit

travailler à corriger les défauts de son ami, vous me prodiguez des éloges, quoique j'aie mille imperfections. Ce qu'il y a de sûr c'est que vous ne réussirez point à me rendre vaine. Je me lis plus que tous les ouvrages de ma bibliothèque, & par là je connois tout ce que je vaux. Adieu, je suis obligée de sortir. Ce malheureux monde vient toujours se placer entre mes amis & moi, & c'est assurément le plus mauvais tour qu'il puisse me jouer. Mais il viendra un tems où je saurai m'en délivrer; j'aime mille fois mieux être appelée misantrope & même sauvage, que de perdre ma liberté.

L E T T R E V.

Vous m'avez promis de venir aujourd'hui, & depuis hier au soir je me repais de ce doux plaisir. Je suis Philosophe tant qu'il vous plaira:

mais souvenez-vous que je suis femme lorsque j'attends.

Je pense toujours que l'amour propre est le principe de la médifance. On s'imagine se relever en abaissant les autres. C'est sans doute ce qui aura engagé certaines personnes à qui je veux tout le bien possible, à parler mal de moi. J'étois assez présomptueuse pour croire que ma prudence me mettroit à l'abri des mauvaises langues, & qu'un Couvent où je réside, devoit être une sauve-garde contre la malignité ! Mais qui peut arrêter la calomnie. A quelque chose malheur est bon. Cela m'apprend plus que jamais à rejeter comme des impostures, tout ce qui se débite sur le compte du prochain. Qu'il y auroit peu de Médifans, si on les obligeoit de prouver ! On parle toujours sans avoir vu ; & ce sont toujours les apparences les plus trompeuses qui font la base de tous les rapports & de toutes les histoires.

Je

Je ne puis penser qu'en frémissant à votre cruel départ. Adieu la métaphysique ; adieu nos conversations. Je prévois toutes les peines que votre privation me coutera. Le bonheur de ce monde n'est qu'une lueur fugitive. Mes pensées me sembloient être un trésor , parceque vous vouliez bien les recueillir. Que vont-elles devenir désormais ! il faudra qu'elles traversent des Royaumes entiers pour aller vous trouver , & quand est-ce qu'elles vous parviendront. Oh ! tout cela me désole. Eh ! pourquoi la Providence n'attache t'elle pas dans un même lieu les personnes qui voudroient toujours se voir. Ne me dérobez pas au moins le jour que vous partirez.



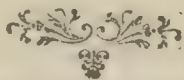
LETTRE VI.

Vous ririez trop de voir toutes mes femmes de Chambre en colere contre la métaphysique. Elles disent que c'est une magie qui vient du diable , & qui me tuera : & cela vient de ce que je passe une partie des nuits à lire notre divin Mallebranche , & à me remplir de ses sublimes idées. Elles sont capables d'engager le Chapelain du Couvent à faire un exorcisme & il faut avouer qu'il est homme à avoir peur d'une métaphysicienne , comme le peuple a peur des forciers & des loups garoux. Peut-être arrivera-t-il de là, qu'on fera le signe de la croix , lorsqu'on vous verra ; car on n'ignore point ici que vons m'entretenez dans le Mallebranchisme , nom épouvantable pour des individus qui ne savent rien.

Si jamais vous vous avisez de me dédier un livre comme vous me le

marquez , je publierai partout que la tête vous a tourné. Quand je ne serai plus , faites mon oraison funébre aussi longue qu'il vous plaira : alors je n'en verrai rien , & tout vous sera permis. Une femmelette telle que moi ignorante & ignorée , la belle décoration pour un livre philosophique ! le beau début pour des Lecteurs !

On vient me tirer par les cheveux , & il faut malgré moi que je vous quitte. Il s'agit d'une frisure indispensable pour paroître à la Cour, où je dois me rendre à cinq heures du soir. C'est sans doute l'antipode de la métaphysique ; mais vous savez que la vie des humains , comme disent les Italiens , se réduit à un peu de bien , & un peu de mal. *Un poco di bene , un poco di malo.*



LETTRE VII.

UN rendez-vous de ma part n'est-il pas singulier ? cependant je vous en donne un pour demain à six heures du soir , chez ma bonne amie la Starostine *****. Elle veut nous avoir tous les deux , & cela pour lui dire si ses petits chiens , qu'elle aime autant qu'elle même , sont réellement des automates ou des diabolins. Grande question à résoudre , & bien délicate à traiter , si l'on ne veut pas donner un démenti aux Descartes & aux Bougeant. Pour moi , qui ai pris mon parti en qualité d'admiratrice de tous les chiens passés , présens & futurs , je leur donnerai tout simplement une petite ame ; & là dessus vous vous arrangerez comme il vous plaira. J'aurai pour moi l'expérience , & vous n'aurez que des raisons de convenance & des demi probabilités.

La Starostine terminera la dispute par un souper. Son esprit naturel me

plâit mille fois plus que tous les livres du monde. Oh ! que je me trouverai bien là. Sa maison me paroîtra plus grande que l'Univers ; & je m'imaginerai qu'il n'y a de félicité sur la terre , que pour nous trois. Vous savez que les Dieux aiment de préférence le nombre impair. *Numero Deus impari gaudet.*

L E T T R E V I I I .

EH bien, Monsieur, je vous prends au mot , & veux mettre à l'épreuve votre sincérité. Sans être en Laponie ni au Mont-Caucafe, je vous donnerai le caffè dans ce parloir affreux & glacial où vous me vites la première fois ; & j'ose vous dire que tout incommode qu'il est , je le trouverai charmant si-tôt que vous y ferez.

Je compte beaucoup sur la métaphysique, car comme elle fait abstraction de la matiere , & qu'elle ne s'oc-

cupe que des esprits , elle nous empêchera de sentir le froid. Ma petite Naine m'a beaucoup fait rire, n'ayant entendu dans notre dernière conversation qui fut en Italien , que le mot *Cosa* qui en Polonois veut dire Chevre ; elle s'est imaginée que nous avions employé une heure & demie à ne parler que chevres. Il m'a fallu lui apprendre que *Cosa* en Italien vouloit dire chose , & elle a été fort étonnée de l'équivoque.

L E T T R E I X.

JE vais être toute la journée le Juif errant : j'ai trente visites à faire. Encore si nous pouvions nous rencontrer quelque part , on se diroit à voix basse deux mots de la métaphysique , & cela me dédommageroit de tous les insipides propos dont le monde accable ceux qui le visitent.

Je m'attens à n'entendre parler

que de rubans & de chiffons ; à n'ouir que des médifances & des indiscretions , à ne trouver que des critiques & des fuffifans , que des petites maîtresses & des étourdis , que des prudes atrabilaires , & des pédans. La belle collection ! cela mérite-t il donc que je m'arrache à mes livres , à ma folitude , enfin à vous même. Ah ! quel tyran que la mode ! Eh ! pourquoi être l'esclave du qu'en dira-t-on ?

A demain mon Couvent , notre rendez-vous , nos entretiens : nous respirerons. Bon Dieu ! je ne suis heureuse que lorsque je me trouve avec mes amis , que lorsque je pense à eux. J'entends le bruit du carrosse, c'est-à-dire qu'il faut que je parte , & que je vous quitte avec la rage dans l'ame de ne pouvoir vous écrire plus longuement.



LETTRE X.

IL est donc venu cet heureux jour , où sans visites , sans importuns , nous n'aurons que nos deux ames , pour toute société. Que la mienne aura de choses à vous dire ? elle voudroit toujours vous parler. Cela est si vrai , que souvent , sans vous voir , je converse avec vous. L'amitié est ingénieuse à se procurer des plaisirs , & il faut avouer qu'il n'y a que ceux qu'elle donne qu'on puisse appeller réels. C'est à tort que vous me mettez au nombre des grands , je n'ai absolument rien qui leur ressemble. Je ne suis ni vaine , ni capricieuse , & j'aime beaucoup à obliger ; d'ailleurs je ne retire point mon amitié sur des rapports , & je suis en garde contre tout ce qui s'appelle prévention , de sorte que si la fortune a cru m'égaliser aux grands , elle s'est absolument trompée. Je n'ai réellement que des vertus roturières , tenant ma parole exacte-

ment , ne changeant jamais à l'égard de mes amis , ne désirant des richesses que pour les partager avec ceux qui n'en ont pas. Cela est bien bourgeois , mais que voulez-vous , je suis comme cela , & je ne me refondrai pas.

A deux , trois , quatre , cinq heures au plus tard je vous attends ; mais je ne ferai point comme la Palatine de * * * * qui met son esprit en gala , lorsqu'elle espere une savante compagnie , vous me trouverez toujours simple , & toujours votre meilleure amie.

L E T T R E X I.

JE ne puis profiter aujourd'hui de l'ineestimable plaisir de vous voir chez moi : mais vous m'en dédommerez en vous trouvant chez mon neveu à quatre heures , chez la Castellane de * * * * à cinq. M. de . . . cet excel-

lent garçon vous donnera son carrosse si-tôt que vous le ferez avertir. Cela est convenu. Point d'excuses, point de délais. Ma volonté est que vous veniez dans ces deux maisons. On n'y parlera d'autre choses que de la pluie & du beau tems, & d'autant mieux qu'il n'y a aujourd'hui ni eau, ni soleil.

Je viens de faire donner la liberté à mes oiseaux. Je me suis apperçue qu'ils s'ennuyoient avec moi, & je n'aime pas à gêner personne. S'ils ont une ame, ils feront reconnoissans; s'ils n'en ont point, ils ressembleront à bien des hommes.

Je vous envoie un livre amusant, pour être votre compagnon de voyage, car hélas ! vous allez bien-tôt partir. Le moment approche, où je ne pourrai plus vous remplacer que par le souvenir.

LETTRE XII.

Sre laquais me tient parole ; vous ne verrez cette Lettre qu'à votre premier gîte. C'est enfin pour vous dire adieu, & pour vous souhaiter le plus heureux voyage. Mon ame est vraiment consternée de notre séparation. Qu'on traite cette sensibilité de foiblesse, tant qu'on voudra, pour moi je ne l'envisage pas sous cet aspect. Hélas ! je perds en vous quittant un ami dont les entretiens faisoient tout mon bonheur.

Si un attachement purement humain étoit la source de ma douleur, oui, je le dis, j'étoufferois ma tristesse au dedans de moi-même, je n'oserois vous en parler ; mais c'est votre ame que je regrette, c'est votre caractère, c'est votre esprit, c'est votre noblesse dans la maniere de gouverner l'amitié.

J'espère vous revoir, il est vrai ; mais dans quelle année, mais quel jour ? & peut être même cette entre-

vue n'aura-t elle jamais lieu. Que d'évenemens dans le cours de la vie !

Adieu donc , vertueux ami. Je ne puis rien vous dire de plus , mon courage m'abandonne ; & d'ailleurs je ne vois plus le papier sur lequel je vous écris. Que Dieu vous conduise , & vous ramene ici !

LETTRE XIII.

OH ! je m'attendois bien que vous m'écriviez dès le premier jour de votre départ. Je vous avoue que j'avois besoin de cette consolation. Je cherchois partout des moyens de me distraire , & rien ne m'interessoit. Ce n'est plus lui, disois-je en moi-même à la vue de tout ce que j'apercevois. On vint me demander au parloir , & je n'eus pas la force d'y descendre. Je ne voulus être qu'avec ma douleur. Je me flatte que vous l'adoucierez

par vos Lettres. Ce ne sera qu'un papier il est vrai , mais il fera l'expression de votre ame , & je le regarderai comme un voile transparent. Je fais un gré infini à la Jeunesse de sa discrétion. Remerciez le de ma part. Les domestiques de mes amis , & surtout lorsqu'il ont de la vertu , me sont précieux.

Je vous conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré , de ménager votre santé , jusqu'à ce que vous arriviez aux Eaux d'Aix-la-Chapelle. Les amis ont droit sur la santé les uns des autres, & vous n'êtes plus maître d'être malade qu'avec ma permission.

Vous m'accablez par les remerciemens que vous me faites des pâtes d'orange , & du chocolat , que la Jeunesse vous a remis. Eh ! qu'est-ce que cela aux yeux d'une amie , qui voudroit avoir des trésors à vous offrir.

Je prends toutes les lunettes de l'ame pour vous appercevoir dans tous

les lieux que vous allez parcourir ; & je galoppe tant que je puis avec le secours de la métaphysique, pour pouvoir vous atteindre, & converser idéalement avec vous.

Ne manquez pas de voir à Cracovie le Prince , Evêque , Monseigneur *Zaluski* ; c'est un Prélat rempli de connoissances , ami de tous les livres , & de tous les étrangers ; & dont le mérite honore autant le siècle que la Nation. Sa conversation vous charmera. Il n'a ni les petitesse des grands, ni la morgue des hommes constitués en dignité.

Adieu : rappelez-vous que je vis sur votre dernière Lettre, & que je suis d'une grande vie , lorsqu'il s'agit de dévorer vos écrits.



LETTRE XIV.

J'AI reçu votre dernière comme si elle m'étoit venue du Ciel. Ce que vous y dites de la communication des pensées, m'élève à cent pieds de terre. Les larmes que vous avez répandues au moment de votre départ honorent notre amitié, & je puis vous assurer que les miennes couloient alors avec profusion. Ce sont là de ces choses dont le bon cœur s'accommode au mieux. Il n'y a que les âmes de bronze qui ne connoissent point ce plaisir.

Je ne me rappellois pas que l'Evêque étoit de vos amis : vous êtes fait pour en avoir par-tout. Vous direz que nous sommes convenus de nous louer réciproquement, mais je ne puis tenir contre la vérité.

Ma sortie contre la frivolité Française, ne vient certainement pas d'aucune aversion pour les Français.

Il y a longtems que je suis l'amie du genre humain , & que je loge toutes les Nations dans mon cœur , sans cependant que vous soyez confondu dans la foule. Mon ame a plusieurs cellules où chacun tient son rang selon son mérite , ou selon ma maniere de penser , car dans ce monde tout est relatif.

Ce qu'il y a de sûr , c'est que si les François avoient moins donné dans le frivole, les mœurs , les coutumes , la religion même s'en trouveroient beaucoup mieux. On imite facilement un peuple qu'on fait être le plus agréable & le plus fémillant. Toutes les Villes sont maintenant un échantillon de Paris. Des mots vuides de sens , des airs ridicules , des parures extravagantes, des lectures folles , des mariages disparates , des dépenses énormes , des impiétés sur tous les tons , des débauches de toute espece, voilà ce qu'on doit à la Capitale de l'Europe.

LETTRE XV.

ME voilà enfin arrachée à mon couvent. L'humidité m'en a chassée , & j'habite mon nouveau palais où l'on m'étouffe à force de me visiter , & où le monde me berceroit comme un enfant au maillot si je me laissois gouverner ; mais toujours mon amour pour la solitude subsistera , & toujours vos précieuses Lettres & mes livres chéris feront toute ma compagnie. On m'appellera misanthrope ; mais qu'importe : il y a longtems qu'on me donne ce nom. On me traitera de romanesque , & tout cela me réjouira pourvu que je viye à ma façon.

Cependant souvenez-vous que ma taciturnité n'est que pour le monde , & que pour mes amis , je suis la gaieté même. Vous n'avez pas oublié combien j'aime à rire , surtout après que la morale & la métaphysique ont eu quatre où cinq heures de mon tems.

C'est alors que je me déride , & que je m'amuse de tout.

Si j'avois sçu plutôt que la maison où je me trouve maintenant , fut par le plus grand hasard votre pied-à-terre lorsque vous arrivâtes à Varsovie , j'aurois fait ma bibliothèque de la chambre que vous occupâtes. C'étoit en conserver le souvenir de la maniere qui convenoit le mieux.

Je suis toujours environnée de chiens , telle que vous m'avez vue. C'est un petit monde que je préfère à la plûpart des sociétés. J'aime beaucoup mieux entendre japper , que d'ouïr des médifances & des rapports.

LETTRE XVI.

AH ! mon bon ami , vous voulez donc vous précipiter , en vous jettant , au milieu d'un froid si rigoureux , à

travers les montagnes & les neiges de la Hongrie. Suspendez encore votre voyage pendant quelques semaines, rien ne vous presse, & l'Evêque de Cracovie qui vaut lui seul un monde entier par ses connoissances & par ses talens, ne vous permettra pas de vous ennuyer; il vous promenera dans tous les pays du monde sans quitter son feu, & c'est la seule maniere de voyager qui soit agréable pendant l'hiver.

Je soupai hier chez ma chere Starostine, qui n'a point d'autre existence que la mienne, tant nous sommes réellement unies: mais vous n'y étiez pas. Notre cœur en souffroit, notre esprit étoit mal à l'aise, nos yeux vous cherchoient & il n'y avoit que notre imagination qui nous servit bien. Elle nous rappella toutes nos entrevues, tous nos entretiens, toutes nos promenades, toutes nos confidences, & cela fit un tout qui vous représenta.

En vérité l'absence est une espèce de mort, & je ne puis m'y accoutumer.

De retour chez-moi, j'ai pris l'esprit des Loix, & ne pus m'en arracher, de sorte que sept heures du matin m'ont attrapée avec ce livre à la main. Il n'y a ni sommeil, ni nuit lorsqu'on est avec Montesquieu.

Cependant il a fallu me coucher, Madame Nature ne s'accommodant nullement de ces excès. J'ai reposé jusqu'à midi, & je vous écris de mon lit, voulant que ma journée soit encore plus agréable que ma nuit.

On m'apprend la mort de Réaumur, & j'en suis pénétré. L'application qu'il donnoit à l'étude des insectes, me le rendoit très cher. J'aime les scrutateurs de la Nature, & surtout ceux qui cherchent à deviner l'instinct des bêtes, & à les faire valoir.

Ne manquez pas de visiter les salines de Cracovie. C'est un monument digne de l'attention des Voya-

geurs. Ne me laissez pas sans lettres. Vous connoissez le plaisir qu'elles me font. Adieu je suis plus à vous qu'à moi-même.

L E T T R E X V I I.

NE me parlez jamais des services que je puis rendre, & assurez-vous bien, que malgré ma répugnance pour les saignées, je me ferois tout à l'heure ouvrir la veine, si je pouvois effacer avec mon sang les bienfaits qu'on m'attribue. Rien ne me désole comme d'entendre parler de reconnaissance. Je ne cherche qu'à me satisfaire lorsque j'oblige, & ainsi je me paye moi-même de mes propres mains.



LETTRE. XVIII

L'ANNÉE 1757 expire. Je ne puis qu'en être fortement affligée. Elle me fut trop favorable pour ne pas la regretter. C'est pendant son cours que je vous connus, & que nous nous liâmes de la plus plus étroite union. Il y avoit du tems que je désirois cet avantage ; comme l'occasion de métaphysiquer à mon aise, & de savourer une amitié dégagée de tous les sens. Je voulois converser avec un philosophe qui converse si bien avec lui-même, & devenir l'amie de celui qui écrivoit si parfaitement sur l'amitié. Mes souhaits ont été exaucés ; le Ciel soit béni, mais l'année 1758, qui commence, ne me ravira-t-elle point mon bonheur.

Je crains en effet, Monsieur, que venant à vous répandre dans diverses contrées, vous ne trouviez des personnes qui vous fassent oublier la

recluse de Varsovie. Comme je ne suis spirituelle , & remplie de bonnes qualités que dans votre imagination , vous vous lasserez d'imaginer , & je ne ferai plus rien à vos yeux.

Jouissez de tous les plaisirs que la tranquillité d'une conscience pure fait goûter. Une ame vertueuse ne desire que des biens impérissables. Elle met les richesses , & les honneurs au rang des frivolités. Je n'oserois adresser à tout autre de pareils souhaits , ou j'aurois le courage de braver la mode & le préjugé.

Je n'ai point de nouvelles à vous mander. La rapidité des conquêtes du Roi de Prusse , qui a repris Breslaw , n'étonne point , lorsqu'on le connoît. Il efface César dans mon e'prit. Adieu. Je ne cesse d'être la meilleure de vos amies , & la plus ardente à former des vœux pour votre conservation. Payez moi de la même monnoye , je vous en supplie.

LETTRE XIX.

JE suis charmée d'apprendre que vous avez défilé au milieu des Prussiens, sans être fait prisonnier, & que le Général Fouquet vous a reçu avec distinction. Il n'y a jamais rien à craindre de la part d'une troupe bien disciplinée, & d'ailleurs le passeport de M. Benoît, que vous eutes la précaution de prendre à Varsovie, vous mettoit à l'abri de tout danger.

Ce n'est pas un petit avantage que celui d'avoir vu une partie des armées Prussiennes : cela fait époque, & le souvenir que vous en aurez durera autant que votre vie.

Si vous saviez comme mon ame vous cherche depuis que vous êtes absent, vous connoîtriez que je ne suis pas tout à fait tranquille. Cependant l'amitié ne ressemblant en rien à l'amour, je tâche de prendre mon parti ; & pour cet effet je lis & relis vos Lettres avec la grande assiduité.

Ma

Ma petite Starostine , ma bonne amie veut absolument me persuader que la métaphysique dont je fais usage , doit vous rendre moins absent à mon esprit : & elle y réussit. Je sens qu'elle dit vrai , & que les métaphysiciens ont réellement le secret de se voir , quoiqu'à des distances très éloignées. L'ame embrasse tous les pays , quand elle fait user de ses facultés.

L E T T R E X X .

Vous voilà donc à Vienne en Autriche , cette Ville où regne une Philosophe , l'honneur de mon Sexe , & la gloire de l'humanité. Donnez-vous le plaisir de l'admirer tout à votre aise. Ses vertus ne redoutent point le grand jour. Vous verrez une majesté communicative qui reçoit les étrangers avec la plus grande bonté , & qui sans rien perdre de ce qu'elle

est, leur fait oublier la distance du Souverain au Sujer. Elisabeth auroit une place moins honorable dans nos histoires, si Marie-Thérèse eut vécu de son tems. Je dirai le *Nunc dimittis*, si jamais je puis la voir.

Souvenez-vous de notre Jean Sobieski qui délivra Vienne, en parcourant cette Ville qu'on dit être assez gothique, & soyez bien convaincu que je m'y promene avec vous. C'est peut-être cruel pour mes amis, mais je ne les quitte plus dès qu'une fois je leur ai donné ma confiance. Il faut que je me trouve partout où ils sont. Il n'y a ni poste, ni navire qui galoppe comme mon imagination.

On m'apporte une de vos Lettres.

.
Je viens de m'en remplir, & je me trouve beaucoup plus savante. Vos réflexions sur la Silesie, & sur la Moravie, ne pouvoient être faites que par vous. Je revois ce malheureux traineau qui vous a précipité dans la

neige , & j'enrage de ne pouvoir le brûler. Mais ne nous plaignons pas , puisque vous en avez été quitte pour la peur. Je me représente Lajeunesse. Oh ! comme il aura fremi , & comme il se fera remué pour vous tirer de la fosse où votre marche trop rapide vous avoit enseveli.

Je vous dirai que je revois Neuwtou ; c'est une ancienne connoissance que je ne veux point négliger. Elle me donnera des ridicules tant qu'on voudra ; j'aime mieux passer pour extraordinaire , que d'être ignorante. Au moins faut-il connoître ce monde avant de le quitter.

J'eus hier la visite du Seigneur Zapata. Il ne m'entretint que des fables de la nécromancie. Je me croyois une forcierre quand je le quittai. Ses originalités m'amusent , pourvu qu'elles ne prennent rien sur les heures que je me suis réservées. Il n'y avoit que vous qui aviez droit d'en disposer. Alors mon tems étoit entre vos mains,

& il ne pouvoit être mieux placé.

Je vous souhaite une parfaite santé
& je vous laisse au milieu des Autrichiens qui seroient mille fois plus respectables, s'ils étoient moins hauts. La hauteur ne sied qu'aux montagnes & aux clochers.

LETTRE XXI.

Vous me faites voyager *in Petto*, car je vous avoue que mon cœur trotte avec vous sur les bords du Rhin. On peut bien dire de ce Fleuve qu'il roule avec ses eaux des casques & des boucliers. Que de guerriers submergés, depuis qu'on a la fureur de se tuer.

Examinez bien la rue des Prêtres, (c'est ainsi que j'appelle le territoire des Electeurs Ecclésiastiques) vous la trouverez sûrement plus belle, & plus longue que votre rue de Saint-Honoré, dont on ne cesse de parler.

Ah ! si mon sexe n'avoit point été destiné à la captivité , j'aurois vu les quatre parries du monde : les voyages sont le meilleur livre que je connoisse pour embellir la mémoire , & pour orner l'esprit. Rien n'étonne lorsqu'on a voyagé , & l'on a l'Univers entier pour Patrie.

Mais il faut que je me contente de mon optique, & de mon imagination. Par ce moyen il n'en coûte rien à ma bourse , & je me représente les choses à-peu-près telles qu'elles sont.

L E T T R E X X I I .

AH ! mon cher ami , j'ai pensé perdre la vie de la douleur que m'a causée la plus triste des aventures. Un quiproquo m'a presqu'enlevée dans un instant ma première femme de Chambre. Elle avala il y a deux jours une bouteille d'encre , au lieu d'une médecine qu'on lui avoit préparée , &

pendant plus de six heures de suite elle vomit des morceaux de drap mortuaire qui faisoient horreur à voir. Enfin après ce lugubre spectacle & des convulsions qui tordoient ses membres, la sérénité revint, & la mort que j'avois vue dans tout son appareil, s'en alla.

Mon cœur me rend la plus malheureuse créature de l'Univers. Je me crois née pour pleurer tous les malades & tous les morts, & pour participer à toutes les infortunes qui arrivent.

Mais revenons à vous. Bon Dieu ! que je crains que ces eaux que vous allez prendre, ne vous soient plus nuisibles que profitables ! Souvenez-vous, d'après ce qu'a dit Boheraave, qu'on ne prend point les eaux impunément. Surtout moderez votre amour pour le travail. Je n'aime point qu'on compose, pendant qu'on voyage, mais sans doute vous n'êtes pas le maître de vous arrêter. On éprouve

des tourmens de génie lorsqu'on est auteur , & l'on n'a de repos que lorsqu'on produit quelque pensée. Je m'épuiferois à vous écrire si je n'écoutois que mon cœur : mais il ne faut pas vous accabler de mes lettres : vous en avez déjà beaucoup plus qu'il ne vous en faut , pour vous prouver que la plume d'une femme est aussi babillarde que sa langue. Quoi qu'il en soit , je me tairai quand vous voudrez , sans néanmoins imposer silence à mon cœur ; car celui-la doit toujours discourir avec vous , c'est une convention faite entre lui & moi , & dont je ne me départirai jamais. Adieu.

L E T T R E X X I I I .

PUISQUE les eaux vous font bien , je les mettrai au-dessus des vins de Tokai , & par reconnoissance , je les conseillerai à tous ceux qui auront des oppressions d'estomac. Assurément

elles auroient eu grand tort de vous faire mal, car vous ne travaillez à recouvrer la santé que pour être utile au Public.

Notre Pologne devient un Faubourg de Paris par le faste, & les modes qu'on y voit briller. Mais je crains que nous n'en payons l'intérêt, & qu'après avoir été élégans, nous ne devenions fourbes & glorieux. Rien ne m'affligeroit plus que la perte de la simplicité & de la bonne foi. On a tout perdu, quand on est vain & faux.

J'ai suivi votre conseil ; j'ai lié société avec Montagne, & je m'accommode très-bien de sa compagnie. Il ne dit pas toujours vrai, mais il n'a pas dessein de tromper. Il rend les choses comme il les pense. Cet auteur vraiment original a beaucoup enrichi *Jean-Jacques Rousseau*.

Ma bibliothèque Italienne est toujours ma bonne amie, & souvent je lui donne la préférence sur la Fran-

goise. Ce sont deux sources où je
puise tout mon savoir, & il faut
avouer, si l'on excepte les Auteurs La-
rins que je ne néglige pas absolu-
ment, que ce sont les meilleures
sources. Les Anglois creusent trop,
& les Allemands compilent trop, pour
me plaire. J'aime que l'esprit se mêle
avec le bon sens, & le génie avec l'a-
ménité, dans les ouvrages que j'étu-
die.

Je suis fâchée de ce que nous n'a-
vons pas de bons Traducteurs. Il y a
des productions dans notre langue
Polonoise qui ont tout le feu des Ita-
liens, toute l'élégance des François.
Nos Sarmathes se sont ressouvenus
d'avoir eu Ovide parmi eux, & quel-
quefois ils l'ont copié, non pas avec
cette fécondité qui lui est propre,
mais avec ces agrémens qui le carac-
térisent.

Je vais retourner à la Campagne,
c'est-à-dire, dans mon centre. L'amiti-
santropie n'a assurément aucune part

à cette maniere de penser , mais j'aime à me trouver avec mon ame , & j'ai toute la peine du monde à la rencontrer au milieu de Varsovie. Il semble alors qu'elle s'évapore à travers mes sens , & qu'elle n'est plus à moi.

Ne foyez point étonné , Monsieur , que cette ame me soit aussi agréable , & aussi chere. Elle me rappelle à votre souvenir , elle vous représente à mes yeux , & c'est par elle que je crois vous entendre encore discourir. Que je plains ceux chez qui l'ame est étrangere , & qui n'en connoissent que le nom. Le plaisir d'être , & de réfléchir , vaut infiniment mieux que toutes les Souverainetés. Je passe ma vie à le savourer , & j'en fais tout mon bonheur.

Adieu. J'attens avec impatience , *la jouissance de soi-même* , comme un livre dont les hommes ont besoin. Ce que j'en ai lu me fait désirer la publication de cet ouvrage. Il ne plaira

pas sans doute aux personnages frivoles, & en cela même combien n'aura-il pas de valeur ! Je finis tout simplement à la maniere de Cicéron, selon la mode du bon vieux tems. *Aimez moi comme je vous aime, & portez vous bien.*

L E T T R E X X I V.

SI j'avois le style de Pline, je vous regalerois d'une description qui vous présenteroit ma petite maison de campagne sous le plus magnifique aspect : vous verriez des ruisseaux sortir du sein des fleuves ; des rochers aussi anciens que le monde, étonner par leur majesté, des prairies se couvrir des plus belles fleurs ; des arbres s'élever jusqu'aux cieux, des vallons se perdre au milieu des forêts, & toutes les Nymphes & toutes les Dryades se rassembler par pelotons, pou-

peupler mon manoir, & pour le rendre aussi vivant que Paris même.

J'ai vu M. de . . . c'est un personnage vuide de raison, & plein de préjugés. Il pourroit surprendre l'amitié de ceux qui donnent leur cœur dans une première entrevue, mais jamais il n'aura pour lui des êtres qui réfléchissent.

Je suis inquiète de savoir si vous allez devenir Hollandois, & si le gros bon sens de ces bonnes gens là, fera mourir votre brillante imagination. Adieu vos Lettres si cela est; on n'y trouvera plus que de longues périodes, & de froides discussions.

Recueillez, je vous, prie tout ce qu'on pourra vous dire de *Boheraave*. J'aime à savoir par détail la vie des grands hommes, & surtout de qui regarde leurs persécutions. Il semble que cela me console, lorsqu'on me calomnie: quoiqu'à vous dire vrai, je m'affecte moins d'une langue qui m'outrage, que d'un cousin qui me pique.

J'oublois de vous marquer qu'il existe à Amsterdam un Juif qu'on assure être le premier homme de son siècle pour la science & pour le génie ; voyez-le. Il n'y a rien de plus intéressant que la société des grands hommes. Je voudrois pouvoir connoître ceux de tous les Pays & de tous les tems.

Je ne fais si vous aurez reçu la lettre de M. Rostaing. Il vous parle de la perte qu'il a faite d'un Protecteur. Hélas ! combien les choses de la vie sont frêles & frivoles ! Cependant c'est sur cet édifice que la cupidité s'élève , & qu'elle se croit à l'abri de toutes les révolutions.

Vous prenez le bon parti en ne courant point après la fortune. On n'attrape à sa suite que des inquiétudes , & des remords. Le vrai bonheur des hommes consiste à se croire heureux , & à regarder ce monde comme une scène de Comédie qui va bientôt finir. Adieu tout passe excepté notre ame & mon amitié.

LETTRE XXV.

Vous voulez donc absolument ; Monsieur , me faire auteur. O la belle chose ! j'ai beau vous représenter mon peu de talens , & mon peu de lumieres ; j'ai beau vous dire que je ne connois ni la force , ni l'élégance de la langue Françoisse , vous vous obstinez à vouloir que j'écrive. Eh bien j'écrirai , & j'écirai pour vous punir. Faites bonne provision de patience ; c'est la phrase la plus raisonnable que produiront mes écrits.

Grande liseuse de profession , j'ai remarqué que tous les ouvrages se ressentent du pays des écrivains : ils ont tous un goût de terroir. La France engendre des livres pleins d'agréments & de gentilleses , mais peu solides : l'Espagne met dans ses productions de l'enthousiasme & de la chaleur ; mais en même tems , trop de secheresse & de stérilité : l'Italie , remplie de volcans, enfante des ouvrages qui jettent

le salpêtre & le feu : l'Angleterre ,
environnée de flots , s'élève & s'a-
baisse dans ses écrits : l'Allemagne est
froide , & il y a beaucoup plus de
flegme que de vivacité dans sa com-
position : la Pologne, peu cultivée par
rapport à l'Agriculture , montre beau-
coup de landes dans ses écrits ; cela
n'est pas rempli comme cela devroit
l'être.

Sur ce principe , Monsieur , que
voulez-vous que je dise , & surtout
n'ayant que l'épiderme des sciences.
Néanmoins je vous obéirai , & vous
me verrez écrire à tort & à travers ;
non pour me faire imprimer , mais
pour vous faire rire , & pour vous
fournir des papillotes.

Je vous apprendrai pour nouvelle ,
que mon cœur vient d'éprouver une
des plus terribles révolutions. Je me
croyois aimée de la Comtesse de ***
pour qui j'aurois tout fait , & pour
qui j'eus des complaisances infinies ;
& je me vois forcée de reconnoître

qu'elle ne fut jamais mon amie. Encore si je pouvois m'en détacher : mais moins elle me recherche , & plus je la chéris. Non je n'imagine pas qu'il y ait rien de plus cruel que cette situation.

Quelle est donc la nature de notre cœur qui nous échappe malgré nous ; & que nous ne pouvons subjuguier qu'en faisant les plus grands efforts. On arrête plus facilement le cours d'une rivière , qu'on n'étouffe la sympathie.

Adieu. Je vais recourir à Mallebranche pour me consoler. Sa philosophie est excellente contre les catastrophes de cette vie , quoique je sois obligée de vous dire que quelque chose qu'on me fasse , je suis toujours amie , dès qu'une fois je l'ai été.



LETTRE XXVI.

SI mon silence eût été volontaire ; je me haïrois moi-même & par-là vous seriez vengé. Non , mon ami , non , je ne vous ai point oublié. C'est l'irrégularité des postes , & non mon indifférence , qui vous a privé de mes Lettres pendant quinze jours.

Que ne restiez-vous ici, plutôt que d'aller courir à travers le monde au milieu des dangers & des hafards ; vous auriez reconnu que je ne change jamais pour mes amis. Mais vous êtes François par les pieds , comme les autres le sont par la tête. Galoppez donc tant qu'il vous plaira , pourvu toutefois que vous ne condamnerez pas les absens.



LE T T R E X X V I I .

J'A I le cœur de Madame de Sevigné, mais je n'ai point son esprit: & c'est bien là ce qui me fâche , lorsque je vous écris.

L'Auteur , dont vous me parlez , a grand tort de s'irriter. Si les auteurs se décourageoient , parcequ'on les critique , il n'y auroit point de livres dans l'Univers. Lorsqu'on est convaincu qu'on fait bien , il faut se mettre au-dessus du caquet des ignorans ; car ce sont toujours ceux-là qui bourdonnent & qui piquent.

Je vous fais mon compliment sur votre liaison avec M. de c'est un garçon plein de talens & de raison. Je suis curieuse de savoir s'il vous a parlé de moi.



LETTRE XXVIII.

SAVEZ-VOUS , Monsieur *l'impertinent* , que votre ironie est tout à fait déplacée. Quoi parceque je suis naïve & simple , vous vous avisez d'exalter mes Lettres , de maniere à oser me dire qu'elles méritent l'impression , & que vous en ferez un recueil qui quelque jour deviendra public. Sachez que je me vangerai de ce propos , & d'une façon singuliere. Toute autre ne vous écriroit plus, mais pour moi , je veux vous accabler de mes Lettres , & avec mon style ordinaire ; afin que vous en enragiez. Qu'en dites vous ? la vengeance n'est-elle pas cruelle.

Prenez garde de confier votre santé à tous les Médecins. Comme ils peuvent tuer impunément , ils profitent du privilège , & l'autre monde se peuple tous les jours moyennant leurs bons soins.

Je passai hier toute la journée dans

la plus profonde méditation , & il en résulta que je crus avoir perdu toute la matiere qui m'environne. Il me sembloit qu'il n'y avoit plus que mon ame qui constituoit mon individu , & que mon corps s'étoit évaporé comme une fumée. Oh ! qu'il est beau de réfléchir sur soi-même , & de s'abîmer dans cette immensité toute spirituelle qui ne peut-être que Dieu ! C'est alors que les siècles disparoissent , que l'Univers s'enfuit , & qu'il ne reste que des idées aussi consolantes que sublimes.

Je ne reçois point le livre que vous m'avez envoyé. Il court le monde ainsi que vous, à moins que quelque Silphe pour me jouer pièce ne l'ait escamoté. Il est des esprits follets , du moins si j'en crois votre *Zazirocratie* (ouvrage qui m'a fort amusé), qui se plaisent à désoler les vivans : il en est aussi d'agréables , & qui servent de guides & même de domestiques à ceux qu'ils affectionnent. Je vous avoue

que je donneroie presque tout mon bien , pour avoir un esprit familier qui me tînt compagnie , & qui fût mon oracle & mon conseil dans les différens événemens de la vie. Mais le règne de ces esprits ainsi que celui des revenans , est absolument passé, quoique je sois pleinement convaincue que toutes les Nations & presque tous les Philosophes n'ont eu l'idée des revenans , que parcequ'il y en a eu. Toutes les têtes ne s'avisent point d'imaginer de pareilles visions , & la peur n'est point capable de produire les mêmes fantômes dans tous les cerveaux.

On me dira , tant qu'on voudra , que ce n'est plus la mode de croire de semblables puérités , & je me contenterai de répondre que je ne suis la mode qu'à l'égard des ajustemens.



LETTRE XXIX.

MA derniere vous aura paru singuliere , mais vous saurez que j'aime à me persuader que mes amis reviennent après leur mort. Cela fait que j'espere toujours les revoir , & que leur séparation me coûte beaucoup moins. Notre vie est tellement entrecoupée de douleurs & de chagrins , qu'il faut des illusions pour pouvoir la supporter.

C'est ce qui fait que je regarde souvent au fond de mon avenue, croyant vous voir arriver. Quelquefois j'ai dit ah ! le voilà : & ce n'étoit qu'un buisson que mon imagination transformoit dans un être vivant. La nuit n'est pas le seul tems où l'on rêve & , surtout lorsqu'on aime.

Ma petite Starostine est toute affligée de ce qu'on l'a mise dans des caquets. Que n'est elle plus Philosophe ? elle sauroit que nous avons tant d'assujettissemens , que c'est une folie de

vouloir encore dépendre du *qu'en dira-t-on*. La honne conscience doit faire notre réputation , & si malgré cela on parle mal de nous , tant pis pour les Médifans.

Pour moi j'agis heureusement comme s'il n'y avoit que Dieu & moi dans l'Univers , & je m'en trouve au mieux pour ma conscience , & pour mon repos. C'est une grande imprudence de vouloir découvrir ce qu'on pense de nous. Il n'y a personne dans le monde qui gagnât à cette découverte. Les hommes sont si mal pensans , que ceux qui nous prodiguent des éloges , nous accablent d'injures lorsqu'ils ne nous voient plus. Cela est , & cela fera , & je ne m'en fâche pas plus que d'apercevoir des taureaux avec des cornes , & des abeilles avec un aiguillon.

Vous êtes trop sobre sur les petits services que je puis vous rendre. C'est me mortifier de la manière la plus cruelle , que de ne pas mettre mon

zèle à l'épreuve. Je ne connois dans ce monde , d'autre bonheur que celui d'obliger. Ainsi , Monsieur , soyez bien sûr que vous me rendez heureuse quand vous me fournissez l'occasion de pouvoir vous être utile. J'ai sçu que vous aviez besoin du Ministère , & je lui ai parlé sans que vous m'en ayez donné commission. Il fera ce que vous desirez , & c'est moi encore plus que vous , qui en serai reconnoissante.

L E T T R E X X X.

QUELLE piteuse figure aura fait ma Lettre au milieu des Margraves & des Princesses que vous voyez maintenant. La Cour de Bareith où l'on vous retient est plus que capable de faire oublier une recluse , qui n'aime que la solitude & la philosophie. Quel contraste entre ma petite chaumière , & tous ces palais surdorés !

Je souscris à l'éloge que vous me faites

faites de la Princesse de Wirtemberg, la niece du Roi de Prusse. Je fais qu'elle est charmante pour la figure & pour l'esprit. Sa mere étoit une femme de génie dont j'ai quelques Lettres & qui toutes méritent l'impression.

J'ai passé l'après dîné avec le Palatin de C'est dommage qu'il soit si solennel. Il en impose comme nos fêtes annuelles, & il faut se mettre en cérémonie pour le célébrer. J'aime le naturel, & ne puis absolument souffrir tout ce qui respire la contrainte & l'ostentation.

Il n'y a point de couleurs dans le monde, qui égalent les nuances de notre esprit : il se fait voir sous des millions de formes différentes, & c'est presque toujours l'amour propre, ou l'intérêt qui le met en action. Dites moi, Monsieur, pourquoi vos Lettres deviennent & plus courtes & plus rares. Vous ne m'accoutumerez jamais à ne point vous lire, quelque chose que vous fassiez pour en venir à bout.

LETTRE XXXI.

JE lis l'éloge de la folie , & cela me rend presque folle. On prend facilement l'impression de ses lectures , & c'est ce qui a métamorphosé notre Comtesse de en une femme si frivole. Plus je la vois , & plus je la trouve futile. On diroit qu'elle est habillée de toutes les brochures du tems , & que son ame est la quintessence de tous les livres bleus. Je m'amuse quelquefois de sa conversation décousue , & de ses mines qui valent les grimaces d'un écureuil.

L'Evêque de vient de me rendre une visite aussi sérieuse que lui. J'en ai attrapé douze paroles dans l'espace d'une heure & demie , & encore là Starostine dit-elle que j'ai un talent merveilleux pour le faire parler. Je présume qu'il pense très bien ; car enfin , un Prélat doit valoir quelque chose.

Nos Princes sont toujours aimables. On les fête & l'on ne peut mieux faire. Je vais moins que jamais à la Cour. J'ai une ame qui ne s'accommode point du grand monde , & qui n'est bien que seule, ou avec quelques amis.

Le bon homme * * * * * vient de se faire Catholique , pour ne point se trouver dans l'autre monde avec sa femme. Il avoit peur qu'elle ne le fit enrager là comme ici. Il se meurt imperceptiblement , de sorte que vous ne le trouverez point à votre retour. Il venoit me voir quelquefois , & je vous avoue que j'aimois sa franchise militaire , & son air sans façon.

Nos PP. des Ecoles pieuses sont toujours merveille dans l'exercice de leurs Colléges. Ce fut un trésor pour notre Patrie , que leur établissement. Adieu , je voudrois pouvoir partir avec ma Lettre , mais je suis une femme , mais je suis enchaînée par mille

différens liens ; mais je ferois parler les muets , mais mais il faut définitivement que je reste.

L E T T R E X X X I I .

J E regarde une Lettre comme un esprit qui m'apparoît , & c'en est réellement un , lorsque vous m'écrivez. Oh ! que des revenants de cette espèce font bien reçus ! & que je voudrois bien en avoir à toute heure. La désolation est dans mon petit ménage : une de mes chiennes (*Silphine*) mourut hier au soir. Elle me fit ses derniers adieux de la manière la plus attendrissante , on voyoit cette pauvre bête me jeter un regard de reconnaissance & d'amitié. Descartes lui-même en eut été touché , du moins il n'eut pas osé dire après cela , qu'un chien n'est qu'un automate.

Il y a beaucoup de brigues pour remplacer *Silphine*. Quoiqu'elle ne fût pas

la favorite , elle avoit beaucoup de part à mes bonnes graces , & c'en est assez pour que toutes mes chiennes s'intriguent à dessein de réussir. Elles vont , elles viennent , elles me caressent , elles se cachent pour se faire desirer ; de sorte que c'est le portrait d'une Cour où un emploi important vient à vaquer.

Quand vous irez à Bologne , ou à Malthe, je vous chargerai de me chercher quelque jolie progéniture dans le genre de la chienneterie , afin de me l'apporter. Quelle commission pour un Philosophe ! mais je veux vous punir d'avoir été autrefois Carésien sur le compte des animaux.

On m'a fait présent d'une hermine plus propre que le Comte de.... c'est beaucoup dire , & farouche comme le Castellan de ce n'est pas assez dire. On tâche de l'appriivoiser ; mais selon la Sentence d'Horace , *naturam expellas furcâ , tamen usque recurret.*

LETTRE XXXIII.

QU'EL vuide immense que la vie de la plûpart des hommes ! j'en suis allarmée pour eux. On ne fait ici que jouer , courir & danser. C'est un tourbillon qui entraîne tous nos Messieurs & toutes nos Dames , & que les évènements les plus tristes ne peuvent dissiper.

Représentez - vous le personnage que je fais au milieu d'un pareil tumulte. Ah ! sans mon cabinet , mes livres , & mes Lettres , je ne saurois que devenir : mais tout cela me sert au mieux : ma bibliothèque me paroît un Univers , où je me trouve en relation avec tous les siècles & tous les Pays. Rien de plus beau que de savoir aggrandir son être.

Ainsi , Monsieur , malgré vos voyages , vous courez peut-être moins que moi , car tantôt je suis au grand Caire , & tantôt à Pekin ; tantôt je vois Trajan , & tantôt je converse avec *Tha-*

maskalican. Je suis bien aise que vous ayez vu à Vienne le fils de cet illustre Brigand. Mais dites moi quel est son âge & quelle est sa figure. Annoncez-il dans sa démarche, qu'il descend d'un homme fameux, & promet-il d'être placé quelque jour dans l'histoire à l'exemple de son pere.

Voilà bien des questions : mais vous savez que depuis Eve, nous sommes en possession de beaucoup questionner. C'est comme vous voyez un droit assez ancien, & contre lequel il n'y a point eu de prescription.

LE T T R E X X X I V .

JE vois avec grand plaisir que vous vous rapprochez insensiblement de ma patrie. Je ne pouvois m'accoutumer à une distance de quatre cents lieues, quoique mon amitié sache bien vous trouver partout où vous existez.

En vérité vous mériteriez bien d'être reprimandé. Depuis plus de deux mois vous ne me parlez pas plus de la métaphysique, que s'il n'y en avoit jamais en dans l'Univers.

Avez vous voulu que je la prisse toute entiere, & qu'il n'en restât plus pour vous ? Je crois que vous êtes comme ces Directeurs qui chargent de jeûnes & de prieres leurs dirigés, & qui ne jeûnent ni ne prient. Au reste comportez-vous sur cet article comme il vous plaira ; Je n'en serai pas moins métaphysicienne. C'est maintenant une affaire de goût, & Mallebranche fera toujours mon meilleur ami.

Rien ne m'affecte autant que l'amour des esprits. J'aime à me les représenter dans leurs transports d'intimité, & dans cette communication sympathique qui engendre la même maniere de percevoir & de penser. C'est ce qui fait que la Marquise du Châtelet étoit devenue l'amante de

Neuwton, comme je suis celle de Descartes. Il faut que nous autres femmes nous aimions toujours quelque chose, & nous sommes très heureuses quand notre amour n'a pour objet que des esprits. On nous traite de romanesques, il est vrai, mais du moins cela ne compromet pas notre honneur.

L E T T R E · X X X V .

QUE faites vous ? où êtes vous ? cette lettre vous attrapera-t-elle au milieu de vos courses vagabondes, & me donnerez-vous quelque signe de vie ? J'enrage de ce que mon nom galoppe depuis plus d'un mois, sans pouvoir vous joindre. Il y a quelque diabolin qui trouble notre correspondance, & qui se plaît à m'inquiéter. Eh ! mon Dieu ! pourquoi les mauvais génies se mêlent-ils

de nos affaires , tandis que nous ne voulons avoir aucune relation avec eux.

La Castellane de..... auroit fait tourner le fas , pour savoir où vous prendre. Mais pour moi qui n'ai jamais recours aux voies extraordinaires , je me contente de me plaindre , & d'attendre. Le silence des absens est quelquefois d'un bon augure : quelquefois ils ne disent mot , parcequ'ils viennent eux-mêmes donner de leurs nouvelles.

Quel plaisir si vous alliez tout à coup entrer dans mon appartement ! & cacheter vous-même la lettre que je vous écris. Voilà des coups de théâtre , que j'aimerois mieux que toutes nos pièces.

J'ai enfin reçu le dictionnaire encyclopédique, non pour le contempler, mais pour bien le tourmenter. Il ne m'appartient point de corriger un pareil livre, mais je lui ferai son Procès quand il ne parlera pas d'une ma-

niere conforme à la vérité. Le nom des hommes ne m'en imposa jamais , non plus qu'une opinion à la mode. Je compare tout ce que je lis , avec le sens intime. C'est ma boussole.

On voulut, il y a quelques jours, m'entraîner à la chasse , & c'étoit une galanterie de la part du Prince R. . . . Je refusai tout simplement , mille fois plus contente d'être avec moi-même, & avec le souvenir de mes amis absens , que de galopper après les plaisirs. Oh ! qu'on est heureux quand on a su se bâtir un hermitage dans son propre cœur ?

LE T T R E X X X V I .

TOUJOURS des peines, toujours des soucis Quelle vie que la nôtre ! on ne respire pas. Vous direz que je suis souvent dans les Tristes , mais le moyen de rire quand une amie se meurt. La

T vj

Castellane d'e. . . est à toute extrémité. L'infatigable mort ne se repose jamais, elle qui met toutes les générations en repos.

Eh ! bien vous approcherez-vous de nous ? je le désire pour l'honneur de la métaphysique. Nous reprendrons nos entretiens. Ils ne seront pas au clair de la lune comme ceux qu'on lit dans la pluralité des mondes : mais ils seront à la lumière de la vérité. Je vous avoue que tous les systèmes possibles ne me satisfont pas, & que je n'aime que ce que l'âme admet & sent.

Depuis que je lis nos meilleurs métaphysiciens, j'ai racourci mes journées & mes nuits de plus de moitié ; à peine suis-je au matin, que je vois le soir arriver. C'est une fortune de vivre sans ennui. La plupart des hommes sont accablés de leur propre existence, parcequ'ils ne savent ni s'occuper, ni jouir : voulant toujours être

là où ils ne sont pas , & ne soupirant qu'après le tems qui doit venir , ils ne connoissent point les douceurs du présent.

LE T T R E X X X V I I .

JE vous reverrai donc peut-être dans huit jours , peut-être dans quatre , peut-être demain. Béni soit le moment qui vous amenera. Mon imagination étoit lasse de vous reproduire à mes yeux. Venez la *défatiguer*. J'ai fait donner un nouvel habit à Mallebranche , pour qu'il participe au plaisir que j'aurai de vous revoir. Il n'étoit relié qu'en veau , & maintenant il est en beau maroquin. D'ailleurs il méritoit bien cet honneur , pour tous les bonheurs qu'il m'a procurés.

Je me flatte que les voyages qui dépravent ordinairement les hommes , ne vous auront point gâté , & que toujours aussi simple , & aussi sincère , malgré tous les vices que vous aurez

rencontrés , vous m'apparoîtrez dans le même état que vous êtes parti. Ma petite Campagne vous attend , & mes arbres que vous avez tant célébrés , s'épanouissent pour vous recevoir. Leur verdure vaut mille fois mieux que toutes les tapisseries des Gobelins. Je leur dois l'honneur d'avoir appris à penser. Ce n'est pas un petit service qu'ils m'ont rendu. Plus je me promenois sous leur feuillage , & plus je savourois le plaisir d'exister.

Ramenez-vous Lajeunesse en bonne fanté ? Cela m'intéresse. Mais qu'ai-je besoin de vous faire ces questions , tandis que vous êtes sur le point d'arriver ? Oh ! comme vous allez être interrogé ? Les interrogations d'une femme ne finissent point.

L E T T R E . XXXVIII.

Bon jour , Monsieur , soyez le bien arrivé. Je vous envoie ma chaise pour

vous amener ici , ainsi que nous en sommes convenus. Ainsi, bientôt dans un coin de l'Univers, ignorés de presque toutes les Régions du monde , nous réunirons nos connoissances & nos pensées pour philosopher silencieusement. C'est une belle chose que l'effusion de deux ames qui s'occupent de la vérité , & qui n'ambitionnent que le plaisir de la découvrir. Les uns la cherchent dans les Cieux , les autres dans les entrailles de la terre , & presque personne ne s'avise de la chercher dans son cœur.

L'homme est toujours loin de lui. Il voit tout , excepté soi-même. Vous ne trouverez à ma campagne , ni augmentations , ni embellissement ; & tout cela vient, de ce que je ne suis nullement à la mode. La vue de mes arbres , & d'un beau Ciel , me tient lieu de tout. Quand je pense que le Soleil vient visiter ma chaumière , comme il visite les Palais des Rois , & qu'il y reste aussi long-tems , cela

me suffit, & je me crois dans la plus somptueuse opulence.

Mais dois-je maintenant vous importuner par une Lettre ? O femme que je suis, ne me trairai-je jamais ! Non certainement, quand il s'agira de vous assurer de la constance & de la sincérité de mon amitié.

LETTRE XXXIX.

LES trois jours que vous m'avez accordés, ont été les plus heureux de ma vie. Nous avons conversé avec cette franchise qui me plaît tant, & nous avons laissé l'esprit, pour parler le langage de l'ame, ce langage aujourd'hui si peu connu.

Vous étiez avant hier chez moi, & vous voilà aujourd'hui dans le tourbillon de Varsovie, ce Pays de visites, de fêtes & de repas. Quel théâtre que ce monde !

Je lis vos réflexions sur la Hollande.

& elles me font désirer de voir ce lieu vraiment miraculeux par tout ce que l'industrie y a opéré.

Vous avez réellement réjoui mes chiens & mes oiseaux, je ne les reconnois plus depuis qu'ils vous ont vu ; ils vont, ils viennent, ils sautillent, & tout annonce leur joie. On leur aura dit que vous ne les regardiez plus comme des automates, & que vous leur donniez presque une petite ame, & ne doutez pas que cela ne les ait beaucoup flattés ; l'amour-propre se niche par-tout, jusque dans la tête d'un chardonneret.

Ne dites à personne que je reviens de la campagne. Il y a tant de désœuvrés qui sont à l'affût d'une visite, que j'en serois accablée si vous annonciez mon retour ; car j'ai beau vouloir quitter le monde, le monde ne veut point me quitter. Il se plaît à tourmenter le genre humain. S'il n'a des spectacles, & des bals à offrir, il a des visites qui sont meurtrieres pour des ames qui pensent.

LETTRE XL.

SOUVENEZ-VOUS que je vous attends demain à souper, & que vous ferez vis-à-vis d'une disciple de Mallebranche. J'aurai cependant soin que notre repas ne soit pas trop métaphysique : il faut autre chose que des idées, lorsqu'il s'agit de se nourrir. J'ai d'ailleurs remarqué que la friandise est le péché mignon des Auteurs; ils sont au moins devots pour cette partie.

Je ferai mon possible pour que la Starostine soit des nôtres, & pour cet effet, je l'engagerai à renvoyer ses migraines au lendemain. Ce ne sera pas la première fois qu'elle aura suspendu ses douleurs pour être en bonne compagnie : notre souper en vaut bien la peine; je le préférerai à tous ces festins où l'on accable les convives de mets & de cérémonies.

Je vis hier celui qui n'a vu le monde que par un trou, & qui en veut parler comme s'il le connoissoit par-

faitement. Il vint me demander à dîner, & me faire essuyer une conversation pleine d'ignorance & de fatuité. Je me félicitai de n'avoir point d'enfans; car hélas! que serois-je devenue, si le Ciel en courroux m'en avoit donné de cette espece. La plûpart des jeunes gens n'ont pour eux qu'un surtout de vanité: ou ils s'ennuient dans la bonne compagnie, ou ils ennuiant les autres. Cependant tout est perdu, lorsqu'on ne se trouve bien que dans la mauvaise société.

Je regarde la conversation des ennuyeux, comme le bourdonnement des moucheron, & je vous avoue que je n'y fais gueres plus d'attention. Mon ame est toujours loin des importuns; je l'enverrois plutôt à Constantinople ou en Sibérie, que de la laisser au milieu des fots & des babilards. C'est une déférence que je lui dois pour tous les heureux moments qu'elle me fait passer.

LETTRE XLI.

A VOUEZ que notre souper d'hier au soir valut bien ceux qu'on fait à Paris, & qu'on vante si fort. Nous y rîmes à tort & à travers, sans perdre de vue la raison que nous tinmes toujours par la lisière, dans la crainte qu'elle vînt à nous échapper. La Starostine m'écrivit que de pareils soupers doivent être à répétition, & qu'en conséquence elle nous attend demain chez elle pour y manger un rossol : (soupe Polonoise qui se fait avec du beurre, un poulet, du ris & de la racine de persil.)

Je n'irai point chez la Palatine de... comme je l'avois projeté; mais je vous donnerai un rendez-vous chez le Comte d'Avenda, Ambassadeur d'Espagne, à qui je veux vous présenter; & qui vous connoît déjà à l'occasion d'une petite brochure que je lui ai fait lire, & qui l'a beaucoup intéressé. Vous trouverez un homme, enfin un

Espagnol , chez qui tout est grandeur & générosité : & vous vous convaincrez plus que jamais , quand vous l'aurez entendu , que notre ame est sûrement immortelle.

Ma solitude ne peut tenir contre une personne de ce mérite. Si le monde en avoit par douzaines , je deviendrois mondaine plus que qui que ce soit.

Le grand Maréchal a voulu m'avoir aujourd'hui à dîner , & je me rends à ses desirs ; ainsi nous ne nous verrons qu'à sept heures du soir. Je ferai bien aise de venir perdre , dans des idées philosophiques , ce qu'une compagnie tumultueuse aura murmuré à mes oreilles.

Ne manquez pas de m'apporter *l'Art de se connoître* , par Abadie. Vous savez combien j'aime ce livre & cet Auteur , & combien j'aime à voir souvent mes bons amis.

LETTRE XLII.

Nous nous écrivons comme si nous étions à mille lieues l'un de l'autre ; mais je ne veux jamais laisser refroidir mon amitié. Cependant, que vous dirai-je ? un songe vous plaira-t-il ? J'ai rêvé que je me trouvois à Paris , & que , malgré tous vos éloges , on me regardoit comme une bonne ignorante qui n'avoit de mérite que son bon cœur. C'est toujours quelque chose , & j'en ai été flattée. J'ai rêvé encore qu'on me traitoit de visionnaire , parceque je tenois pour Mal-lebranche qui n'étoit plus un Auteur à la mode ; & qu'on se plaignoit de ma franchise, comme d'une chose qui n'avoit plus cours.

La tête d'une femme est comme un horloge , toujours en mouvement.



LETTRE XLIII.

J'eus hier au soir la visite du Comte Z. . . . & visite d'autant plus mémorable qu'on m'a dit les plus jolies choses du monde : on a admiré mes yeux , on a loué mon teint , on a célébré mes mains. Jugez comme tous ces compliments plaisent à une Métaphysicienne qui ne s'occupe que de l'ame , & qui méprise tout ce qui est matériel : aussi ai-je baillé pendant qu'ont duré les éloges ; mais malheureusement j'avois affaire à un personnage qui ne s'apperçoit de rien , & qui applaudit bien sincèrement à tout ce qu'il dit.

J'ai trouvé une place pour le Comte en question : on le mettra dans la Bibliothèque de Monseigneur *Zaluski* , parmi les originaux. Les singularités m'amusent par fois , mais il ne faut pas qu'elles soient de cette espece.

Je vous attens demain à toutes les heures du jour ; ainsi choisissez celle

qu'il vous plaira : je vous raconterai quelque chose qui vous intéressera. Il y aura dans mon récit du pathétique, du plaisant, enfin un peu de tout ce qui peut remuer l'ame, & captiver l'esprit.

Je vous quitte pour prendre *Nicole*. Vous ne serez pas fâché de la préférence, car je fais combien vous l'aimez.

LETTRE XLIII.

POURQUOI ne m'avez-vous pas répondu, Monsieur, je ne me contente point de paroles, il me faut des écrits. Vous croyez sans doute que, parceque nous nous voyons fréquemment, il est inutile de nous adresser réciproquement des lettres; mais je suis bien aise de vous dire que vous vous abusez. J'ai de la précaution, & je fais en conséquence des provisions pour le tems où vous ne pourrez me donner de vos nouvelles : alors je reverrai vos anciens billets, & cela me dédommagera

dédommagera de votre silence.

On me demande ce que c'est que l'esprit , & en quoi il consiste : dites-moi ce que vous en pensez. Vous ne devez pas être embarrassé sur la réponse ; je vous mets en pays de connoissance, quand je vous parle de l'esprit. Pour moi , je m'imagine qu'il est tout simplement une opération de l'ame , & qu'il consiste à bien rendre les choses , & à bien les concevoir. Vous me répondrez si je me trompe , & vous me ferez grand plaisir : je connois mon ignorance , & je ne rougis point d'avoir de la docilité.

La compagnie d'hier au soir m'a assommée. Je n'entends plus rien aux conversations du monde ; l'équivoque & le persiflage ont pris la place de la raison , & ce qui me fâche , c'est que mes compatriotes se prêtent à ce jargon : voilà le fruit de nos voyages chez les étrangers. Nous valons beaucoup moins depuis que nous ne sommes plus nous-mêmes.

LETTRE XLV.

JE suis accablée de douleur : j'apprens qu'une personne est dans la peine , & je ne puis la soulager. Non , je ne dormirai point , jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de lui être utile. Oh ! que n'ai-je le trésor des avarès à ma disposition ! Comme il seroit ouvert à tous les malheureux ! Chacun auroit droit d'y puiser. Mon ame s'attache à l'ame de tous ceux qui souffrent , & elle ressent tout ce qu'ils éprouvent : c'est-là mon purgatoire dans ce monde , car ce que j'endure pour mon compte , n'est absolument rien.

La souveraineté n'est belle , qu'autant qu'on fait des heureux , puisque les grandeurs sont le comble de l'esclavage. Aussi puis-je vous protester , dans toute la sincérité de mon cœur , que je renoncerois à la plus belle couronne de l'univers , s'il falloit la porter comme certains Princes qui n'ont

jamais fait de bien à personne , que lorsque la circonstance les y a forcés.

Je tremble au souvenir de votre départ. Eh ! quoi ! encore courir , & jusqu'en Italie ! Il étoit réellement bien à propos qu'il y eût beaucoup de métaphysique dans notre amitié , car , sans cela , il eût fallu se désoler ; mais des ames se retrouvent malgré les distances.

LETTRE XLVI.

Vous ne deviez point partir à la fourdine , si vous me supposez Philosophe : d'ailleurs j'aime à voir mes amis jusqu'au dernier instant. L'amitié tient registre d'une minute qu'on lui accorde , & vous m'en avez enlevé plus de soixante , en ne me disant point adieu , car certainement nous aurions bien causé une bonne heure malgré l'impatience du postillon.

Me voilà donc encore réduite à rê-

ver & à imaginer ; ma destinée est de vivre dans les illusions. Il y en a qui en deviendroient foux , mais heureusement je fais être une amie raisonnable.

La Starostine m'envoie chercher , & j'y vais pour parler de vous.

L'Abbé de * * * m'écrit pour que je le recommande à des protecteurs capables de satisfaire son ambition , & je lui réponds tout simplement que je ne cultive plus que *Descartes* , *Malbranche* & *Gassendi* , & que s'il a besoin d'eux , je les mettrai dans ses intérêts. Je déteste un Ecclésiastique qui ne pense qu'à accumuler des bénéfices. N'est-ce donc pas assez , dans un monde aussi rapide que le nôtre , d'avoir honnêtement la vie & l'habit ?

LET TRE XLVII.

JE suis enchantée de ce que vous me dites du Tirol , & en même tems fort

étonnée de ce qu'à Trente il n'y a aucun vestige du Concile général. Un événement aussi mémorable méritoit au moins l'honneur d'une pyramide.

J'en veux cruellement à ce torrent qui vous a presque submergé ; & si jamais je fais la Carte de l'Etat Vénitien , il n'y fera nullement question du *Toillamento*, ou je le peindrai d'une manière si noire , qu'on s'en défiera comme de l'Achéron.

J'aurois voulu pour toute chose au monde , partager avec vous le plaisir d'entrer à Venise par ce grand & magnifique Canal que je ne connois qu'idéalement. Je me figure que cela fait le tableau le plus ravissant , & que toutes les Villes de l'Univers n'ont rien qu'on puisse lui comparer. J'ai relu à cette occasion les beaux vers de San-nazar , & j'ai été de son avis en répétant avec lui que Venise paroît l'ouvrage des Dieux : *Hanc possuisse Deos.*

Si votre amitié pour moi étoit de l'amour , je craindrois beaucoup qu'un

Pays aquatique ne vînt à l'éteindre : mais notre attachement est de nature à ne redouter ni le sol, ni le climat. Promenez-vous souvent à la Place St. Marc, c'est la ressource des Errangers, & le rendez-vous de la Ville. Mais faites quelque chose de mieux ; ayez soin de voir le Marquis de *Montalegre*, Ministre d'Espagne. C'est un des premiers hommes de son Siècle, au point que si la fortune, n'avoit point été jalouse de son génie, il joueroit un des premiers rôles sur le Théâtre de l'Univers. Rien ne fâche plus que de voir au second rang, des personnages faits pour être au premier.

L E T T R E XLVIII.

JE me console de votre absence, quand je me rappelle que vous êtes dans le Pays que j'aime le mieux, & chez une Nation que j'estime singu-

lièrement : d'ailleurs c'est la terre de vos Peres , & je me sens une affection toute particuliere pour la Patrie de mes Amis.

Ainsi , pensez que je suis au moins de moitié dans la tournée que vous allez faire. Mon ame sera toujours à vos côtés; elle se promenera avec vous en gondole ; elle ira entendre avec vous les faceries de *Sacchi*, le plus fameux Arlequin qui existe maintenant ; elle s'embarquera avec vous sur le Pô, & par-tout vous l'aurez pour Compagne & pour Amie.

Ne montrez cette Lettre à aucun François , car ces Messieurs ne peuvent concevoir que la Philosophie sache s'allier avec les Spectacles bouffons.

Cependant plus on s'est appliqué , & plus on aime les farces. On en a même besoin pour se délasser. Les Descartes & les Mallebranche se plai-soient singulierement à entendre des Bateleurs. Les Comédies sérieuses ne conviennent gueres qu'aux gens frivoles.

LETTRE XLIX.

SALUT & bénédiction , mon très cher Monsieur. Voilà comme on doit écrire à ceux qui sont à Rome. Quel magnifique Pays pour une personne comme vous , dont les regards sont toujours accompagnés de réflexions ! Ce n'est pas la première fois que vous le voyez : mais je suis bien assurée que vous n'en êtes pas moins frappé. Il y a des beautés qui augmentent à mesure qu'on les contemple , & celles dont Rome abonde sont réellement de ce nombre.

Vous ne trouvez plus Benoît XIV , mais son nom subsiste , ainsi que tout ce qu'il a fait. Si son Successeur est bien avisé , il marchera sur la même ligne que ce Pontife , chéri de tous les Peuples , & admiré dans toutes les Communions. Le fils de M. Pitt , Ministre du Roi d'Angleterre , fait ériger un Monument à la gloire de *Lambertini* , où il déclare que n'ayant ja-

mais dit de bien d'aucun Prêtre de l'Eglise Romaine, il consacre un Eloge public en l'honneur du Pape Benoît XIV. Rien de plus énergique & de plus flatteur qu'une pareille inscription.

Souvenez-vous que le génie est aussi répandu dans le Pays où vous êtes, que le bel esprit parmi les François; & que, comme l'observe très bien M. de Montesquieu, on reconnoît dans les Romains d'aujourd'hui cette grandeur d'ame qui caractérisoit leurs Ancêtres. Ils ne sont plus occupés de la guerre, parceque la constitution de leur Gouvernement tend heureusement à la paix; mais ils ont tous une émulation étonnante pour parvenir, & il n'y a point d'études auxquelles ils ne se livrent pour arriver au Cardinalat, & même à la Papauté. Aussi le Bellarmin disoit-il plaifamment, que la plupart des Cardinaux n'étoient pas Saints, parcequ'ils vouloient être très Saints. *Non sunt Sancti, quia volunt esse Sanctissimi.* V v

On s'occupe toujours ici de Bals & de Festins; & moi je suis toujours avec mes Livres, mes chiens, mes oiseaux & mes réflexions. C'est mon Spectacle; ce sont mes Voyages; c'est mon Univers, en y joignant cependant l'endroit où vous vous trouvez.

Le jeune Staroste ***** est revenu, mais avec un ton, & un air Tapageur qui déplaît à tout le monde. Eh ! comment la jeunesse a-t-elle pu s'imaginer qu'elle se rendroit agréable en prenant des manières soldatesques ? Les mœurs & les modes ont beau changer, la décence & la douceur feront toujours les moyens de se concilier l'estime & l'amitié. Quand vous irez à Naples, n'oubliez pas ma commission ; & quand vous verrez notre ancien Auditeur, vous lui direz mille choses de ma part.

Adieu. Je vous quitte pour m'entretenir avec moi même. Une multitude d'idées m'attendent au fond de mon ame, je veux les débrouiller.

LETTRE L.

CE que vous me dites des Cardinaux m'étoit connu. Il y a long tems que je fais qu'ils vivent dans une très grande régularité, & qu'il n'y a que les calomniateurs & les étourdis qui les accusent d'avoir des mœurs dérégées ; c'est même une justice que leur rend Madame des Noyers dans une de ses Lettres que je me souviens très bien d'avoir lue.

Les libertins furent toujours charmés de noircir les gens de bien, afin de persuader au Public, que la vertu qu'on leur prêche est une belle chimere qui n'existe point.

Je lis actuellement tout ce qui concerne Naples, afin, s'il est possible, de me retrouver avec vous. Ne vous exposez qu'avec beaucoup de précaution dans la visite que vous ferez au Mont Vésuve. Il devient furieux au moment même qu'on le croit le plus tranquille. Un de mes Cousins fut au-

trefois presque englouti dans ses torrens de feu.

Tous vos Livres sont lus & relus ; & , selon ma méthode , je les repasse en moi même , surtout pendant la nuit , ce tems où il n'y a plus d'objets capables de me distraire. Je m' imagine que pour devenir profond Méta-physicien , il faudroit dormir le jour , & veiller la nuit. Alors on ne seroit qu'avec son ame : & combien l'esprit n'y gagneroit-il pas ! Souvent j'ai fait fermer toutes mes fenêtres , pour être plus à moi , & j'ai réellement éprouvé que mes pensées se multiplioient & s'épuroient d'une maniere surprenante. La seule lumiere du jour trouble le silence , disoit le Chancelier Bacon ; & cela est exactement vrai.

LET TRE LI.

RIEZ tant qu'il vous plaira , je vous le permets , car la chose est risible. J'ai

voulu marier Mallebranche avec les Muses, en faisant des vers tout en métaphysiquant : mais bientôt je me suis apperçue qu'il n'est pas facile de les accorder.

Vous m'amusez en me disant que bientôt je vous reverrai. Hélas ! la passion de voyager l'emporte chez vous sur tout autre desir. Malgré cela je n'ose vous condamner, car ce n'est qu'en parcourant les différentes Nations, que vous avez connu le mérite des Etrangers, & que vous vous êtes convaincu qu'il y a des talens, des vertus & des chefs-d'œuvre ailleurs que chez les François. On est ordinairement rempli de préjugés, lorsqu'on n'a vu que son Pays. J'eus l'autre jour une longue conversation avec deux Anglois qui vont en Russie : ils ont des lumieres, mais je n'en suis pas moins obstinée à soutenir qu'on trouve en Anglaterre du bon sens ou du génie, & non de l'esprit.

L E T T R E L I I .

Vous vous disposez donc à partir incessamment pour revoir Paris. Il vous frappera beaucoup moins au retour d'Italie ; mais en revanche vous y trouverez des merveilles dont les Italiens n'ont pas d'idée : des brochures fémillantes où d'un bout à l'autre on persifle la raison ; de petits chapeaux élégamment retappés ; des cabriolers singulièrement construits ; des propos sans suite & sans liaison ; des Spectacles formés par des singes, & qu'on préfère aux meilleures Tragédies ; des trophées en l'honneur du luxe & de la frivolité.

Oh ! je n'étois point née pour voir de si belles choses, n'ayant jamais eu que le mérite d'une simple Sarmathe.

On me presse d'aller en Lithuanie, & qui pis est, de me remarier. Hélas ! j'ai trop senti le joug de l'Hymen, pour me remettre sous son esclavage. C'est une souveraineté, que l'avan-

rage d'être à soi. La Métaphysique veut qu'on soit libre, & qu'on ne contracte d'alliance qu'avec les esprits.

Mon cœur est trop livré à l'amitié, pour s'abandonner à l'amour. La tendresse que j'aurois pour des enfans se repose sur des amis. Hélas ! qu'ils me sont chers, & que mes desirs, par rapport à leur bonheur, sont étendus ! je ne forme des souhaits que pour eux. Jugez d'après cela, si vous êtes oublié.

On me suscite des Procès, à moi qui fus toujours idolâtre de la Paix. Peu s'en faut que je n'abandonne mon patrimoine, & que je ne vive du travail de mes mains. Oh ! si ce n'étoit ce malheureux qu'en dira-t-on, je me logerois dans un tonneau comme Diogene, & je n'aurois pour toute richesse que la vue du Soleil. Faut-il donc occuper tant d'espace pendant qu'on vit, pour n'avoir que six pieds de terre lorsqu'on est mort. Quand je

pense que chaque minute creuse ma fosse , & qu'après quelques heures , je serai moins aux yeux des hommes qu'un ver & qu'une fourmi , je me détache de tout. Heureux, non celui qui cultive le champ de ses Peres , mais celui qui ne tient qu'à son ame , & qui ne voit qu'elle & Dieu, à travers tant d'objets qui nous enchantent ou qui nous offusquent !

L E T T R E L I I I.

J'E n'ai pas le courage de vous adresser cette Lettre à Paris, cette Ville ravissante où il ne faut que du sémilant & du joli. Heureusement qu'elle sera cachetée , lorsqu'elle arrivera , & qu'on ne pourra lire ce qu'elle contient. Si jamais je me trouvois à Paris, je commencerois par visiter les Tombeaux les plus célèbres , & je finirois par-là , afin que tout le clinquant ne pût m'éblouir.

Allez de ma part , je vous en conjure , visiter ceux de Descartes & de Mallebranche ; c'est une reconnoissance que je leur dois , pour tout le bien qu'ils m'ont procuré. Oh ! si l'on pouvoit évoquer leur ame , & la faire revenir parmi nous , comme les frivoles du siecle disparoîtroient à leur aspect ! comme nos Philosophes à la mode s'enfuïroient !

Je me flatte qu'enfin Paris sera le terme de vos voyages , & qu'après vous en être rassasié , vous nous reviendrez. N'allez pas me jouer le tour d'y rester. C'est alors que j'écrirois un Volume , pour vous en arracher.

L'amitié ne veut pas de si longues absences , & sur-tout la mienne , car il est bon que vous sachiez qu'il n'y a rien de plus enthousiaste & de plus fort , que l'attachement d'une femme qui aime la Philosophie à l'excès , & qui trouve dans un ami la même manière de penser. C'est alors que l'ame

se monte au plus haut degré pour étouffer tout ce qui a rapport aux sens, & pour se faire un bonheur intellectuel que des Amans ne connurent jamais. Aussi consentirois-je à voir tout à l'heure tous les corps anéantis, aux conditions qu'il n'y auroit plus que des esprits qui s'entre-tinssent avec moi.

Oui, Monsieur, malgré toute l'amitié que vous m'inspirez, je voudrois n'avoir que votre ame avec qui je puisse converser ; ce n'est qu'elle qui m'occupe : trop Philosophe, je vous l'avoue, pour m'attacher à un peu de poussière que le tems aura bientôt dissipée. N'allez pas en conclure que par trop d'amour je vous souhaite la mort. Hélas ! je n'ignore pas que les Morts ne discourent point avec les Vivans, & conséquemment je ne pourrois que perdre de toutes façons, si vous veniez à mourir.

Arrangez tout cela dans votre tête,

ou dans votre cœur , comme il vous plaira. Peut-être est-ce un galimatias métaphysique. Cependant je m'entends. Adieu.

L E T T R E L I V .

J E rêvois cette nuit qu'en conséquence de ma dernière lettre , vous aviez par un tour de passe passe , escamoté votre corps , & que je n'apercevois plus rien de vous, que des idées & des sentimens , c'est-à-dire , ce qui vous rend si cher à mon esprit & à mon cœur. Oh ! je vous avoue que j'étois enchantée de pouvoir ainsi vous posséder , sans que la malignité pût trouver à redire à nos entretiens. Mais il est arrêté que notre ame & notre amitié ne se dévoileront ici bas que par le ministère des sens. J'en suis assez fâchée , car je trouve que cela nous humilie furieusement.

Quel rapport y auroit-il donc entre

une ame toute spirituelle , & des cartilages & des os ? ce sont des choses si disparates , qu'il n'y avoit qu'un Etre tel que Dieu qui pût les unir. L'homme s'abîme à la vue de lui-même , quand il veut seulement réfléchir sur ce qu'il est ; nous sommes réellement un monde de merveilles , mais nous ne connoîtons bien cela qu'à la mort. Idée lugubre pour les sensuels , mais bien sublime & bien consolante pour des Métaphysiciens.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier Garde des Sceaux , le présent *Manuscrit*. Je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 22 Février 1770. LE BRUN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartient. **SALUT**, Notre amé le sieur BAILLY, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public *des Lettres à une illustre Mère décédée en Pologne depuis peu de tems* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit du dit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens,

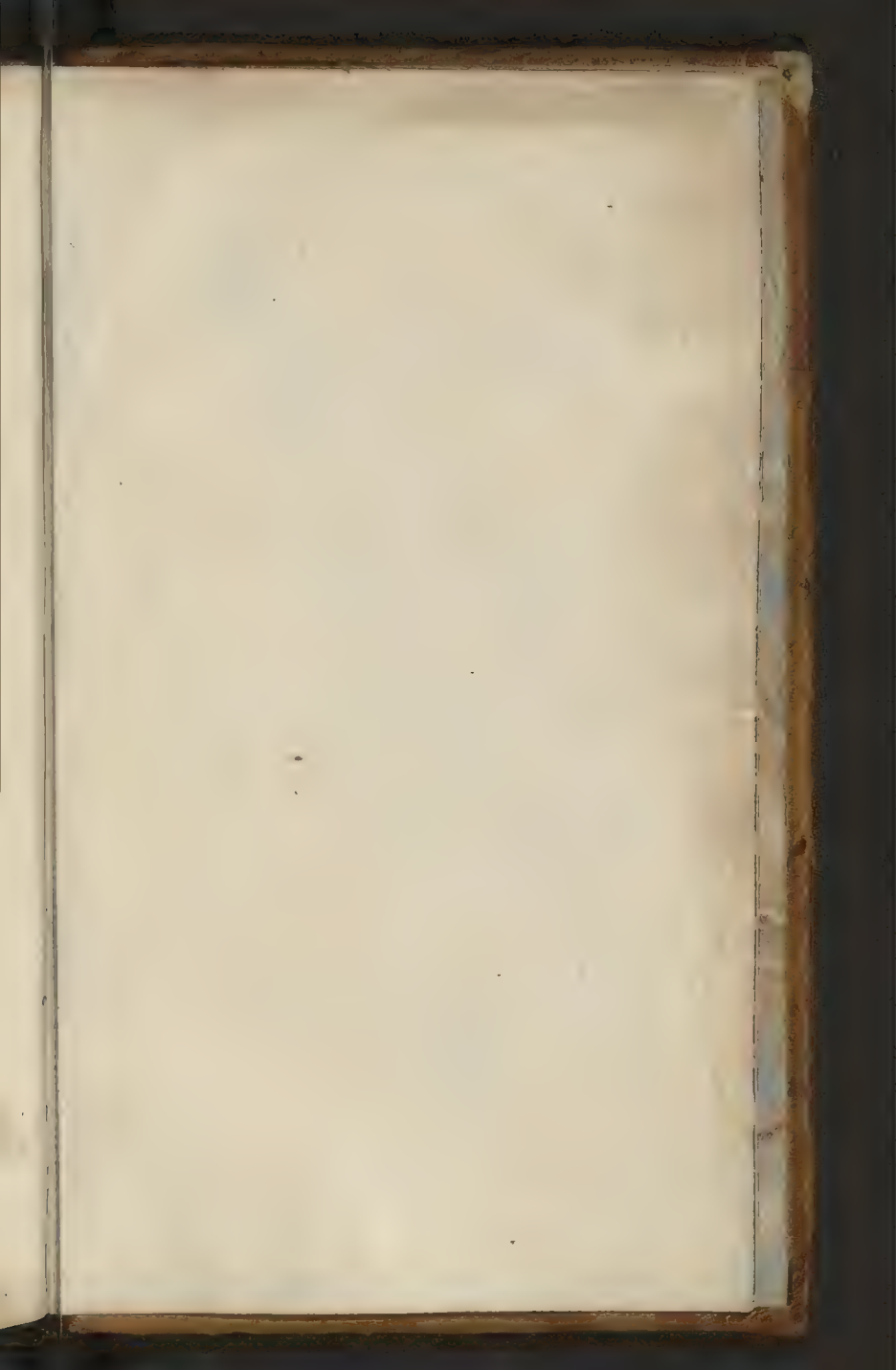
dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Reglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France , le sieur de Maupeou ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit sieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expositant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission. & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donnée à Paris le trentunieme jour du mois d'Août , l'an de grace mil

sept cent soixante & dix , & de notre Regne le
cinquante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

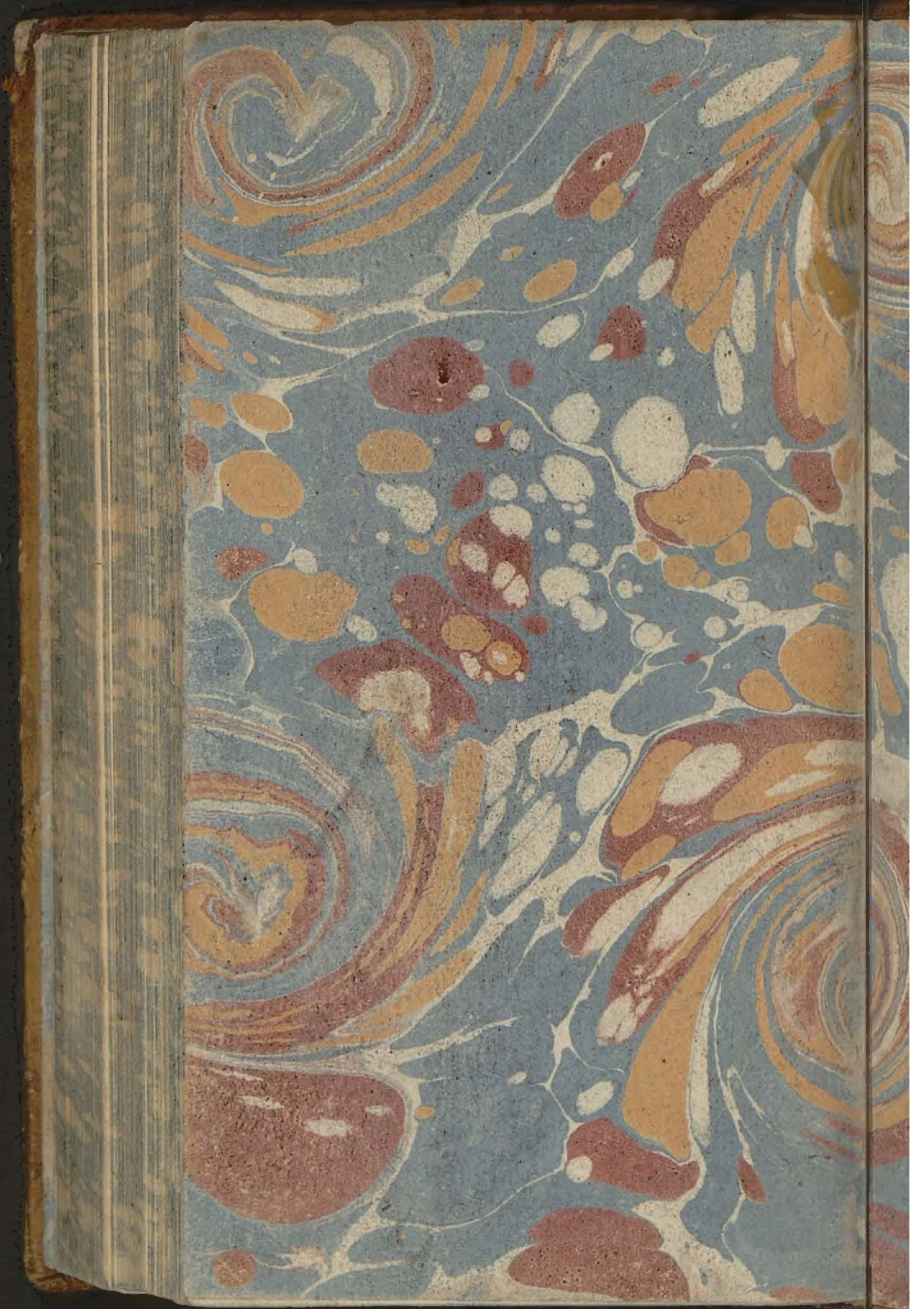
Signé , LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XVIII de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs
de Paris , n°. 4300 , fol. 226 , conformément au
Règlement de 1723. A Paris ce 4 Septembre
1770.*

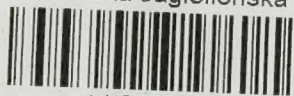
P. FR. DIDOT le jeune , Adjoint.



25
26
34
38
40
51
52
57
60
66
73
78
79
88
89
90
97
103
104
108
114
127
128
131
181
193



Biblioteka Jagiellońska



stdr0025565

